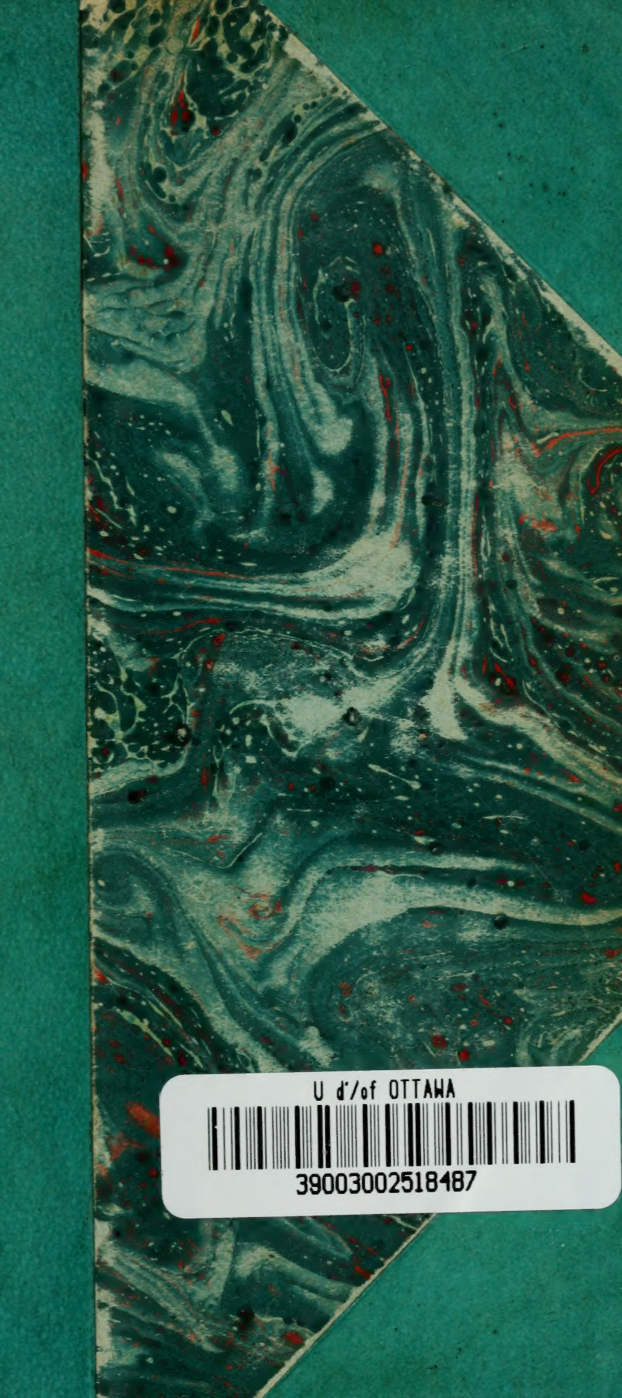
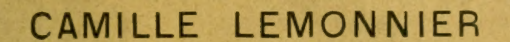

U d'/of OTTAWA
39003002518487







CAMILLE LEMONNIER

L'AMANT PASSIONNÉ

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1904

L'AMANT PASSIONNÉ

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume.

Thérèse Monique (2e mille) . . . . 1 vol.
L'Hystérique (4e mille) . . . . 1 vol.
Madame Lupar (3e mille) . . . . 1 vol.
Happe-Chair (3e mille) . . . . 1 vol.
Le Possédé (2e mille). . . . . 1 vol.

Il a été tiré de cet ouvrage :

Quinze exemplaires sur papier de Hollande.

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette. — 8073.

CAMILLE LEMONNIER

L'AMANT PASSIONNÉ

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1904





L'AMANT PASSIONNÉ

CHAPITRE PREMIER

Dans le réduit qui lui servait pour sa toilette, Paul Larue s'habillait. Les deux papillons du gaz brûlaient près de la glace ; leur flamme tempérait mal le froid qui soufflait par les fenêtres du cabinet de travail. C'était une vaste pièce au rez-de-chaussée d'un ancien hôtel patricien, prolongeant, du côté du jardin, un appartement qui se composait de la salle à manger, des deux chambres à coucher, de la cuisine et du salon où l'on dansait autrefois et qui avait été approprié à sa profession d'avocat.

Le buste avancé par-dessus la plaque de marbre, Paul, l'onglée aux doigts dans cette

température d'hiver, s'impatientait à façonner la coque de sa cravate de soie à reflets d'or, un cadeau de Madeleine, parmi tant d'autres qui l'accommodaient à son goût de jolie femme mondaine. C'était pour se rendre à un de ses rendez-vous qu'il se hâtait.

— Madeleine! dit-il lentement, tout haut.

La bouche, sensuelle et fine sous la moustache brune en brosse, frémissait au rappel du nom idolâtré, évocateur de plus d'une année de baisers déjà. Puis ses yeux gris, frangés de cils noirs, un instant, se plissaient, embrassant toute l'image enfermée aux ondes lumineuses du verre, comme si le regard inquiet et ennuyé y eût cherché d'obscurs pronostics. La tête apparut volontaire, pâle et passionnée, le front labouré de trois rides épaisses qui, en s'agitant, imprimaient à toute la face un signe de fatalité. Paul, à trente ans, avait la mélancolie des visages encore jeunes et que la vie, l'étude, l'amour ont reforgés sur leurs mystérieuses enclumes. Il eut un petit accès de toux ; il toussait depuis un peu de temps.

— Jusqu'au bout! dit-il étrangement en haussant les épaules.

La pendule sonna quatre coups : c'était

pour cinq heures, chez leur vieille amie, Angèle Ducotillon, l'ancien professeur de piano de Madeleine, qu'entre eux ils appelaient la « petite poste » et qui de l'un à l'autre portait leurs billets les jours où ils ne pouvaient se voir. Rien qu'un quart d'heure de trajet d'ailleurs : un tramway le débarquait au coin de la rue où habitait la bonne demoiselle.

C'était toujours, comme aux premiers moments, la joie pour lui de la revoir, d'avoir aux hanches son rythme nerveux, de sentir monter de ses robes le parfum de peau d'Espagne qui avait fini par devenir l'odeur même de sa chair de brune. Il goûtait près d'elle la griserie un peu folle d'un tout jeune homme à la première maîtresse, la gravité charmée d'un homme mûr qui a refermé sur un être d'élection les portes du désir. Madeleine avait passé dans sa vie de travailleur à la fois comme un éveil de printemps et comme les souffles orageux de l'ardent été. Toute l'ancienne symétrie de ses journées partagées entre le barreau et son cabinet de travail avait été bouleversée dans le coup de vent de son existence nouvelle, régie par d'amoureuses exigences.

Ce jour-là, il avait dû remettre un client

pour ne pas manquer le bienheureux rendez-vous. Au matin, il avait plaidé, dans une affaire importante, avec son ancien patron Me Henri Cormont, le mari de Madeleine. Il avait au barreau le renom d'un jeune avocat studieux et éloquent. Une cause retentissante où il avait défendu l'auteur d'un virulent pamphlet socialiste, au nom des idées nouvelles, l'avait du coup mis en lumière. « Mon cher ami, lui avait dit Cormont ce jour-là, vous avez peut-être agi selon votre conscience, mais certainement contre votre intérêt. Vous aurez désormais des causes, vous n'aurez jamais un cabinet. »

Ce souvenir, qui inopinément arrivait se marier à la pensée de Madeleine, éveilla en lui des rappels. Il eut aux dents un rire sans bruit, le rire qui, à distance, mord dans de la chair vive. C'était à la suite de ce procès où il avait eu les accents d'un vrai orateur, que Madeleine s'était sentie entraînée. Elle l'avait entendu plaider, très beau dans le vent de ses larges manches, avec un mépris fier de l'appareil social qui, du poids écrasant de ses gendarmes et de ses policiers, de ses juges en robes noires et de ses présidents de cour en robes rouges, s'ébranlait contre un seul homme, lequel, armé de son minus-

cule outil terrible, une plume, tenait tête à la meute entière.

Jusqu'alors, presque rien entre elle et lui, malgré la demi-intimité qui les rapprochait dans la maison où il avait été stagiaire, où il continuait à venir en ami : un désir timide et respectueux de la part de Paul, de la coquetterie, de la curiosité, un attrait secret du côté de Madeleine... Et puis, le lendemain du jour où l'acquittement du pamphlétaire le fiançait à la notoriété, il lui disait ses quatre années d'attente, d'émois éperdus et sans espoir. Elle lui avait répondu avec une jolie franchise charmée :

— Aimez-moi.

Ah oui, il n'aurait peut-être jamais de cabinet; mais il avait ce que lui, le patron, n'avait pas, l'amour de Madeleine.

Paul Larue, tout habillé, parfumé de cette nerveuse odeur d'œillet impérial qu'elle lui avait choisie elle-même, passait son pardessus, quand la vieille Toine, de l'autre côté de la porte, tout à coup cria :

— Une lettre.

Une peur lui coupa le souffle. Il déchira l'enveloppe ; il avait reconnu la main rapide, sincère et frivole de Madeleine. C'était l'éternel petit billet banal et gentil :

« Mon chéri, ne m'en veux pas..., je ne pourrai pas venir avant six heures et pour un instant seulement... Mais sois heureux : demain je pourrai te donner deux grandes heures... J'irai les passer chez toi... A tout à l'heure, baisers, baisers. »

Paul, debout près de la table chargée de livres et de papiers, regarda longtemps le feuillet qu'il tenait aux doigts. Une fine ondée de lumière, de dessous la porcelaine de l'abat-jour vert d'eau, arrosait l'écriture aux lettres inégales, presque toutes hautes et droites au commencement du mot et finissant par des traits frisés et couchés.

— Comme c'est bien toi! fit-il à mi-voix, de son timbre métallique et émoussé.

Comme c'était elle, en effet, avec sa droiture, sa sensibilité, sa perpétuelle mobilité de petit oiseau joli dans une cage dorée! Jamais elle n'allait au bout de son idée, pas plus que de ses mots. Lui seul savait tout ce qu'il y avait de tendresse grave et douce sous sa petite folie de poupée à la mode : il voyait l'autre côté de cette âme qui avait toujours l'air de rire. Le rire était même si particulièrement l'expression du visage de Madeleine que celui-ci en restait écaillé de fines craquelures dans la fraîcheur chif-

fonnée et mate de la peau. Au fond, c'était une tendre et une sentimentale. Ses larmes étaient sincères avec lui autant que son rire pour les autres, et même pour son mari, était simplement le mensonge d'une vie qui se défendait.

— Allons...

Il replia la lettre, la mit dans son porte-carte, encore une petite chose d'elle, un don d'anniversaire qui lui rappelait le jour de la fin d'avril où ils s'étaient aimés pour la première fois.

Le froid, avec le soir, malgré les rideaux épais et les boudins des jointures, s'infiltrait plus vif par les deux portes-fenêtres donnant sur le jardin ouaté de neige. Paul fut repris de sa petite toux sèche : il dut ouvrir le régulateur de la Salamandre émaillée en blanc, trop petite dans l'ampleur de l'âtre. Aussitôt le feu, qui économiquement couvait, gronda ; une chaleur dilata la température morte de la vaste pièce. Et pour utiliser un répit forcé, il allumait sa lampe de bureau, prenait sur la table le dossier d'une affaire.

Le timbre de l'appartement encore une fois vibra et de nouveau il sentait se réticuler ses nerfs. Ah! il les connaissait bien, ces pincements irrités de sa sensibilité, les jours où il

devait la voir, où il demeurait tendu de tout son être vers l'angoisse de l'imprévu qui si souvent remettait tout en cause.

Toine lui apportait un billet, comme tout à l'heure : il le lui arrachait des doigts, restait un instant sans l'ouvrir, très pâle, la main crispée aux battements de son cœur. Et puis il faisait sauter l'enveloppe.

« Décidément, non, mon chéri... je ne pourrai pas te voir... Je t'écris de chez ma couturière... En aurai pour une heure encore au moins à essayer... Et puis j'avais oublié que nous avons quelqu'un à dîner ce soir... Je charge mon cocher d'aller te porter ce mot... Que d'ennuis... Mais va, demain serai toute à toi... Un million de baisers. »

Ses bras retombèrent, il eut froid au cœur, profondément. Une robe avait été plus forte que son amour... Ah! comme il la détestait tout à coup de toute sa passion blessée!

Dans la minute désemparée, un rire amer aux lèvres pour sa sotte crédulité, il entendit au fond de la chambre grelotter une petite voix cassée. C'était la vieille servante, l'amie des temps durs de la famille, demeurée debout près de la porte, petite ombre fléchie jusqu'où n'allait pas la clarté de la lampe.

— C'est-y qu'y a queuque chose qui vous fait de la peine, m'sieu Paul?

Sa rancune chavira devant la parole si doucement compatissante de l'humble créature.

— Ma bonne Toine, j'avais compté manger un morceau en ville, mais c'est changé, je resterai dîner avec maman.

— Ah! bien, j'vas vous faire un bon chausson... Ça vous fera le cœur moins gros.

Les images remontèrent : il revit les fumants chaussons aux pommes du passé, là-bas au village, sur la table, quand le père vivait encore et qu'on habitait ensemble la grande maison en pierres du pays, avec son verger grimpant dans la montagne...

La porte sans bruit s'était refermée sur le rire discret de Toine, ce gloussement de vieille poule qui lui sortait de la bouche étrécie en goulot de bouteille.

Il retira sa redingote, endossa son veston de molleton, mais son cœur ne s'apaisait pas tout de suite; il le sentait battre sous sa main avec violence. C'était la petite angoisse de Madeleine, ces secousses où sa poitrine, dans la joie ou la peine, semblait se briser.

Ses yeux, tout un temps fixés dans le vide, maintenant glissaient, arrivaient s'arrêter

sur le petit cartel du calendrier en cuir de Russie, à côté du classeur. Les aiguilles fauchaient le champ des heures : la grande sans cesse courait après la petite. Elles avaient déjà dépassé le stade qui pour lui eût été le prix de toutes ses dernières journées d'attente, dans cette course au bonheur où il n'était jamais sûr d'arriver jusqu'au but... Evanouis encore une fois l'espoir, le désir, le bonheur, petit tas de cendres d'un feu qui n'avait flambé qu'en rêve !

Comme il prenait sa plume, tout près de lui, un grave visage le regarda, sembla lui dire : Courage! Il contempla un peu de temps la carte-album où, les mains sur les genoux, dans sa robe de soie des jours cérémonieux, Mme Larue était assise, les yeux froids et clairs des grands visages de paysannes sous l'ourlet des bandeaux plats.

Ah! celle-là, l'âme rigide des aïeules de la race, la chaleur des vieilles humanités descendue aux mains qui avaient caressé sa petite enfance, la maman simple, taciturne et grave comme la terre natale !

Sous le cercle clair de la lampe, c'était l'image mêlée à ses veillées studieuses et qui présidait à son effort intellectuel, l'image même de la famille à travers les âges, ascen-

dances obscures qui avaient attendu d'être magnifiées dans l'assomption des postérités.

Il soupira, saisit un dossier, se mit au travail. Mais une petite ombre dansante toujours arrivait tournoyer entre les lignes.

— Non, non, je t'en prie, Madeleine, disait-il, comme si vraiment elle était là et qu'il se défendît contre elle.

CHAPITRE II

— Chéri…

Dans la clarté de la lampe, à petits coups de talons rapides, elle venait à lui ; sa marche légère et nerveuse faisait chanter les soies d'un bruit mousseux d'écumes.

Depuis la pointe des bottines sous la jupe en cloche, le relief moulé des genoux à chaque pas, la souplesse mince de la taille dans le paletot de loutre lâche, jusqu'à l'air de fine usure du visage au nez rougi derrière la voilette que très vite elle relevait, Paul, une seconde, la tint tout entière dans le plissement heureux de ses yeux gris.

Il y avait une semaine qu'il l'attendait, et enfin elle était là, s'écrasant contre lui dans

le grand baiser fou dont il l'enveloppait. Elle-même, en entrant, avait donné le tour de clef, si peu nécessaire que fût la précaution. Tout de suite la maison semblait se refermer sur son passage; à peine elle voyait dans la pénombre lui sourire le vieux visage ridé de Toine; et elle n'avait besoin de rien dire, elle savait bien qu'elle ne verrait personne sur son chemin, dans le silence soudain des chambres où derrière elle, à mesure, s'étouffaient les bruits de la vie. Un même mystère entourait ses départs; jamais elle ne s'était rencontrée avec Mme Larue. Celle-ci parut toujours ignorer qu'il venait, à de certains jours, une dame qui ne s'en allait pas tout de suite et qui n'était pas une cliente ordinaire. Mme Larue avait une moralité sournoise de femme de la campagne, déterminée à tout par soumission et par intérêt. Cela lui avait réussi avec son mari, le receveur des contributions, dans leur petit village des bords de la Meuse.

— Si tu savais, mon Paulet!... J'ai pensé que je ne te reverrais plus jamais.

Il secouait la tête.

— Non, ne me dis rien... Je ne veux rien savoir... Mais ta bouche, donne-moi ta bouche, toujours!

Aux bouquets fleuris du papier de tenture, une ombre noua le dessin de leurs silhouettes qui, dans la petite démence de cette minute, ne pouvaient se déprendre. A pas glissants comme en une atmosphère de songe, il l'entraînait ensuite vers le vieux divan près du feu. C'était un des meubles sacrés de la maison; un jour, il avait fallu y étendre le père foudroyé par l'apoplexie. On s'était borné, depuis, à renouveler l'étoffe.

Du tâtonnement de ses doigts, il défit les fermoirs d'argent du paletot tandis qu'elle-même, les bras en corbeille, retirait les épingles de son chapeau. Il l'eut alors contre lui, dans le chiffonnement de sa robe, avec la liane souple et agile de son buste long comme une nymphe de Rodin. Les peignes d'écaille, un à un, d'une chute sourde de pivoine effeuillée, tombèrent sur le tapis; elle fut enveloppée des chaudes ondes brunes de ses cheveux.

— Ton cœur, ton pauvre cœur... disait-elle, la tête appuyée à sa poitrine. Mon Dieu! qu'il bat avec force! Comme cela me fait mal!

Lui, souriait sous les mains dont elle lui pressait sa vie bondissante.

— Laisse donc, puisque c'est par là que je vis...

Doucement, il les détachait pour l'arracher à la sensation anxieuse. Puis, l'asseyant parmi les coussins, il glissait à ses pieds, demeurait longtemps la tête enfouie dans son corsage.

— Je revis, j'oublie tout quand tu es là, murmurait-il.

Aux sources de la volupté, ni l'un ni l'autre ne pensèrent plus. Toute la vie de l'endehors fut suspendue; il n'exista plus que leur seule vie profonde. Songe émerveillé où le monde sembla arrêté, ce fut le miracle de l'oubli des êtres et des choses autour de la nef incertaine de leur bonheur toujours ballottée aux remous de l'aventure.

L'heure passa. Tout à coup, à travers la cloison, une pendule sonnait. Un frisson courut aux épaules de Madeleine; il sembla que la vibration métallique se fût prolongée en ses fibres. Il leva la tête, lui vit les yeux partis, tendus là-bas vers la vision obsédante, on ne sait quel mirage de foule cérémonieuse et effrénée lui faisant signe de venir.

Son amour se glaça; il fut debout devant elle, la regardant durement du gris froid de ses yeux.

— C'est fini alors? la communication est coupée?

Sa voix était rauque, la voix des impulsifs violents dans les moments où, sous les coups de marteau du cœur, les cordes se fèlent et sont près de se briser.

Elle tressaillit, lui jeta les bras au cou :

— Va, je suis aussi malheureuse que toi... C'est ma faute, je sais bien. Mais on ne se refait pas... Et puis un mari, un enfant, je suis prise par tous les côtés à la fois.

— Tu l'as dit, fit-il en toussant; moi, je n'ai que le reste de tous les morceaux de ta vie que tu donnes aux autres.

Elle eut un grand élan sincère :

— Toi! tu as le meilleur de moi... Tu es avec ma Paulette ce qui me ferait revivre du fond de la mort même.

Alors, à cette évocation de l'enfant frêle, de la fillette de dix ans qui, par un jeu singulier du hasard, s'appelait du même nom que lui, le flot orageux du sang s'apaisait chez Paul Larue.

— Oui, redis-moi cela... C'est si doux pour moi d'être avec elle une part vivante de ton âme! T'aimerai-je jamais assez pour mériter un tel don de toi-même?

Ils échangèrent un baiser où déjà passait

la tristesse des adieux. Lui-même, ensuite, allait prendre son paletot sur le fauteuil.

— Tu vois bien que je suis raisonnable.

Mais maintenant c'était elle qui ne voulait plus partir.

— Pas encore... Encore une minute... C'est une peine si affreuse de se quitter!

Il la sentit longuement palpiter contre lui.

Elle lui entourait la taille, et l'attirant, se pressant à son flanc, elle le menait jusqu'à sa table de travail.

— La table, la chère petite table où tu écris, où tu veilles, où tu penses à moi... Ton écritoire, tes plumes... Et là, le portrait de ta mère, de ta maman... Comme c'est bon, revivre tout cela par le souvenir, quand tu n'es plus près de moi! Moi aussi, j'ai eu une maman, une vraie : que dirait-elle de sa fille si elle revenait au monde?

— Tiens, dit-il, ce petit guéridon, c'était dans le petit salon, chez nous, là-bas... Un cadeau de maman à mon père le jour où il eut sa pension... Et ceci, la tabatière en écaille de la grand'maman qui m'apprit à marcher... J'y mets à présent mes plumes... Et ceci encore...

Elle n'y prenait plus attention.

De nouveau, le timbre d'or, dans la cham-

bre voisine, grésillonnait comme le grillon de l'été... Six heures... Tous deux tressaillirent. L'ombre reflua sous la lampe, les plafonds s'obscurcirent; et elle lui mettait la main à l'épaule.

— Cette fois...

Ils se détachèrent : le silence retomba profond; ils étaient redevenus pareils à deux étrangers qui ne savaient plus que se dire. Elle fixait son chapeau devant un petit miroir de Venise qu'il avait acheté pour elle : il lui passa les manches de son paletot.

La porte ensuite mystérieusement s'ouvrit; Madeleine sans bruit glissa sur les tapis du vestibule; toute la maison sembla dormir pour son départ comme elle avait dormi pour son arrivée... Près du seuil elle releva à demi sa voilette.

— Adieu !...

Leurs bouches s'aspirèrent dans un dernier baiser; une seconde il la regardait se jeter à la rue. Les roues d'un fiacre s'éloignèrent.

Il rentra, regarda quelque temps le divan et puis, la tête dans les mains, d'une peine immense, il disait :

— Partie !

Une main gratta à la porte; sa mère

s'annonçait ainsi quand elle le croyait au travail, ne se décidant à tourner le bec-de-cane que s'il lui répondait d'entrer. Il alla ouvrir, et il la voyait là avec son grave et honnête visage, sans une curiosité dans les yeux, comme si elle n'avait pas même à commander à l'expression de ses traits pour ignorer qu'une femme venait de sortir.

— Mon fi, c'est le monsieur de l'autre jour... Je l'ai fait attendre.

CHAPITRE III

— L'amour n'est peut-être qu'une maladie.

Cormont, un bout de la serviette passé dans son col de chemise, tout en lançant son paradoxe, laborieusement écrasait dans le beurre une tranche de brie. Il aimait le gibier, les fruits, les fromages et les vins, adonné aux grasses sensualités de la table. Grand, large d'épaules, le thorax bombé de l'orateur, avec une courbe de ventre qui allait à sa stature puissante, il semblait sonner du cor en parlant.

Ce soir là, particulièrement, il s'abandonnait, riait, risquait des boutades osées, heureux de la journée qui lui avait valu

un succès de plaidoirie dans une affaire d'héritage, fructueuse pour lui. Madeleine goûtait peu sa gaieté bruyante. Celle-ci, au contraire, amusait la gravité du vieux Sadoine, un visage épiscopal, rose et rasé de près, des yeux clairs d'enfant sous un haut front dégarni. Dans son masque mobile de comédien, aux épais sourcils grisonnants, le dessin d'une bouche aimable, ingénue, spirituelle correspondait à la culture fleurie de son esprit, à sa rhétorique onctueuse et abondante, au timbre charmeur d'une voix adroitement nuancée. Sadoine triomphait dans les dialectiques subtiles; il avait plaidé pour des femmes du monde, dans des divorces célèbres, et ses plaidoiries étaient toujours des premières; il y avait, autour des orbes de son geste, quelque chose du magnétisme des orateurs sacrés parlant dans le battement des longues manches du froc.

Ce grand orateur, d'ailleurs, était presque un silencieux dans la vie; il souriait, et ce sourire parlait pour lui. Son nom, son âge, sa gloire imposaient. Cormont, dénué de sensibilité mentale, était un des seuls qui ne se sentît pas troublé près de cette haute expression d'humanité.

— Un mal de dents qu'on aurait au cœur alors? s'écria Madeleine en pressant de la pointe de son soulier les escarpins de Paul.

On avait causé d'amour : chacun avait exprimé son sentiment. L'avocat Marcille, en s'inclinant vers sa femme, avait dit simplement qu'il n'en connaissait qu'un au monde, c'était celui qui ne se reprenait jamais. Sadoine malicieusement insinuait que sa qualité de célibataire le laissait sans compétence dans la question. Paul, seul, ne s'était pas encore prononcé.

— Et vous, monsieur Larue, que pensez-vous de tout cela? demanda Mme Marcille après qu'on eut ri du mot de Madeleine.

Il parut sortir d'un rêve.

— Oh! moi, madame, mon avis?... Je considère que l'amour est la seule chose importante de la vie : toute femme qui l'inspire est l'égale des déesses.

Aussitôt Cormont protestait.

— Larue est un sentimentaliste, et, à ce titre, un ennemi de la société. Que deviendrait-elle si la question de sentiment prévalait sur les principes?

Il avait fini de trueller son brie et découpait son pain en petits quartiers qu'il enduisait à mesure d'une couche de fromage.

Un feu léger passa aux joues de Paul; Madeleine devina que son cœur avait palpité; et de sa voix sourde il répliquait :

— Les principes sont les rouages de la vie extérieure; c'est une mécanique qui n'a rien de commun avec l'intime personnalité de l'homme. Celle-ci uniquement est régie par le sentiment, depuis l'orgueil jusqu'à l'amour : nous ne vivons tous que par là.

— Du tout... du tout... Le monde ne vit que d'ordre et d'harmonie. Le sentiment est une poutre jetée dans les roues de la machine et qui la fait éclater ; c'est si vrai que presque toujours, à son degré le plus aigu, le sentiment confine à la folie... Othello est un fou furieux.

Marcille tranquillement disait :

— Il n'y a qu'une loi pour les hommes, c'est de chercher le bonheur comme on peut; et après tout on ne le trouve que dans le sentiment.

Paul regarda Madeleine. Sa voix tout à coup se cuivra.

— Le sentiment, reprit-il, est encore le meilleur héroïsme dans un temps où on tient si fort à sa peau et où cependant il y a des gens qui continuent à mourir d'amour.

Elle comprit, se raidit, ferma les yeux.

Un silence, dans l'atmosphère chaude des nourritures et des vins, les enveloppa. La mort sembla avoir passé. Mme Marcille, sans cause, regarda Madeleine, tandis que Cormont, en gonflant les épaules, s'écriait :

— Des mots !

Sadoine, lui, souriait à Paul. Il n'eut qu'un mot, dit à mi-voix, avec cette onction qui charmait les prétoires.

— J'aime qu'un jeune homme parle ainsi.

Les femmes applaudirent. Madeleine, dans sa fierté d'amour, fut sur le point de se trahir. Sa narine battait ; elle maîtrisa mal le sourire triomphant de l'amante. Elle regardait son mari avec un mépris profond.

— Oh ! si vous aussi, mon cher maître..., fit Cormont, qui, les yeux au plafond, en renversant à demi la tête, aspirait lentement la pourpre lavée d'un vieux chambertin.

C'était un de leurs dîners en petit comité, recherchés des confrères pour la succulence des plats et la rareté des vins. On avait arrosé le gibier de léoville, de corton et de nuits. La femme de chambre accélérait autour des convives un service discret ; le serveur, un huissier du palais, n'était requis que les jours de gala.

C'était Cormont qui, dans la maison,

dressait les cuisinières ; il arrivait goûter les sauces ; il ne confiait à personne le soin d'accommoder certains plats. Sa cave était pour lui le lieu sacré de l'habitation. Ce matérialiste trouvait des accents lyriques pour célébrer les grands vignobles et le miracle des alchimies souterraines. Il notait précieusement, dans un carnet à riche reliure, les provenances, les millésimes et les unités. Sadoine, dîneur délicat, et qui rapportait aux choses de la cuisine un peu de son goût pour les élégances de la diction, ne désapprouvait pas ce culte pour les bénédictions de la terre. Paul Larue, lui, à peine prenait attention aux vins qu'on lui servait.

Après le dessert, on passa prendre le café dans la bretèque : elle était spacieuse et prolongeait, du côté de la rue, le salon et la salle à manger. Des tapis persans, des peaux de bêtes recouvraient le parquet : l'or roux d'une toison de lion tranchait sur la fourrure d'un énorme ours noir. Çà et là des sièges d'Orient, incrustés de nacres, et des fauteuils.

Dans la polychromie des verrières, les tulipes roses du lustre reflétaient la luminosité ardente d'une illusion de jardin constellé de grandes fleurs.

C'était Madeleine elle-même qui, dans

l'intimité, servait le café. Debout devant le guéridon, où la femme de chambre avait posé le plateau, elle sucrait à mesure les tasses et les passait.

— Deux morceaux? dit-elle à Paul qui regardait éclore au bout de ses doigts souples et longs la grâce de ses petits gestes précis.

— Deux, oui...

Il s'était assis dans un coin, un peu à l'écart de Sadoine et de Cormont qui causaient en fumant. Marcille avait pris sa femme par le bras et l'arrêtait devant un ivoire, un merveilleux petit Bouddah, filigrané comme une dentelle.

Madeleine, la tasse dans la main, fit trois pas et vint à lui, mince et fuselée, sans un mouvement des hanches, dans sa robe de tulle noir, pailletée de phosphorescences; son sourire, la joie et la passion de ses yeux la précédaient. Il l'eut contre ses genoux à travers les tissus légers où sinuait la forme de son corps.

D'un souffle elle disait :

— Chéri !...

Et tout haut :

— Prenez garde, c'est chaud.

Il toucha ses doigts.

— Madeleine...

Et puis elle avait l'air de se rappeler :

— Dites donc, Monsieur Larue... Vous savez que vous êtes mon prisonnier demain... Je vous entraîne à travers les magasins... C'est dans trois jours notre arbre de Noël, à la Sainte enfance.

Il était debout devant elle, sa tasse aux doigts.

— A vos ordres, Madame.

Mais tout à coup il se souvenait qu'il avait promis justement ce jour-là à sa mère : il y avait un mois qu'elle lui parlait d'aller ensemble aux boutiques acheter des cadeaux pour les enfants d'un frère qui était resté au village et, la femme morte, élevait péniblement sa famille. C'était une joie attendue et qui lui remettait en pensée le temps où, avec le père, elle allait à la ville voisine faire l'emplette de ses noëls, à lui Paul.

— Ah ! pardon, demain, c'est impossible.

Madeleine se piqua, une impatience lui moussa aux narines.

— Oh ! si Monsieur est empêché...

Tout bas elle lui disait :

— J'avais arrangé cela pour être à deux. Tu ne m'aimes plus.

Elle vit palpiter ses paupières : il eut sa petite toux.

— Je viendrai....

— Bien vrai? fit-elle tout haut en riant... Ce n'est pas un sacrifice trop pénible?

La destinée encore une fois avait tenu dans la durée d'une minute : le cœur maternel roula sur le chemin où passait l'amour victorieux. D'un glissement rapide, Madeleine déjà était là-bas, près des Marcille.

— Figurez-vous, ma chère Clotilde, c'est mon tour, cette année. Nous avons cent francs pour l'arbre. Sans compter les vêtements, les chaussures, les petits trousseaux que ces dames ont faits elle-mêmes; alors, c'est M. Larue qui veut bien m'aider dans mes achats... Gentil, n'est-ce pas?

Marcille les laissa causer ensemble et poussa un fauteuil entre Sadoine et Cormont.

— Votre mari n'est donc pas jaloux? fit à mi-voix Mme Marcille.

Aussitôt le rire de Madeleine s'ébrouait.

— Mon mari jaloux? Dieu merci, c'est un sentiment qu'il ignore... Il n'aurait plus d'estime pour lui-même s'il l'était... Et puis, pourquoi voulez-vous qu'il soit jaloux?

Paul était au supplice et à la fois prenait

un intérêt singulier à leurs propos. Il admira la témérité de Madeleine et se rapprocha.

— Mais, ma chère, parce qu'il y a un jeune homme qui vous accompagne, répondit Mme Marcille.

— Venez donc ici, Monsieur Larue, voilà Madame Marcille qui vous fait un compliment.

— Ne l'écoutez pas, Monsieur, s'écriait alors la jolie Clotilde, toute rose de confusion, les yeux ingénus sous l'arc des sourcils. C'est après tout la faute de M. Cormont... Je n'aurais rien dit s'il avait été jaloux de sa femme.

Sadoine se couchait tôt : il partait presque toujours après le café quand il arrivait dîner. Il y avait un instant que la vieille pendule allemande, en piquant des notes d'or de son carillon la sonnerie de la demie après neuf, lui avait intimé son heure habituelle. S'appuyant des mains à ses genoux, il développa sa haute taille qui, à la barre, ressemblait à une cariatide du Droit. Cormont et Marcille aussitôt se levaient comme lui. Aucun des trois ne parlant plus, le propos de Mme Marcille tomba dans le silence qui suivait une fin de causerie où le grand avocat, d'une simplicité qui étonnait et charmait, s'était

laissé aller à conter quelques souvenirs de ses débuts.

— C'est bien de l'honneur que vous me faites, chère Madame, s'écria Henri Cormont en se rapprochant. Mais je me sens assez riche de mes autres défauts sans avoir encore celui-là... Nos ancêtres l'avaient estimé à sa valeur en le jugeant par surcroît le plus parfaitement ridicule dont pût se charger l'humanité.

Madeleine le regarda franchement : si quelqu'un de ceux qui étaient là avait pu avoir un soupçon, il eût admiré le calme de son audace.

— Après tout, je ne me plains pas... M. Cormont a confiance... C'est, je crois, le plus beau compliment qu'un mari puisse faire à sa femme.

Cormont s'inclinait :

— Flatté, ma chère...

Alors la voix haute, fluette de Mme Marcille s'éleva, un petit chant d'alouette perdu dans la nue.

— Moi, je me vante d'inspirer un sentiment différent à mon mari ; il est jaloux et je crois que je suis jalouse autant que lui.

— Comment donc faites-vous pour cela? s'écria Madeleine en riant.

— Mais, répondait avec innocence Clotilde, c'est bien simple, nous nous aimons.

Tous, à travers le piquant de l'aveu, sentirent la vivacité et la candeur des affections exclusives. L'amour plana, l'esprit saint qui présidait à leur hymen. Marcille, à l'âge où la maturité se glace, gardait les feux du jeune été. Clotilde, qui à peine avait la moitié de ses ans, ne l'aimait pas moins passionnément qu'il ne l'aimait lui-même. Elle avait la fraîcheur des matins de la vie; ses yeux, dans la douceur de son visage, étaient deux lumières humides; Marcille, de son côté, se conservait pour elle droit et souple comme une lame d'acier. Il portait avec douceur et bonté la figure martiale d'un homme résolu à se défendre jusqu'au bout contre le temps. « Je monte la garde devant mon Louvre », disait-il. Le souvenir charmant d'Estelle et de Némorin les suivait à travers le monde.

Sadoine prit congé sur une parole aimable qu'il disait à Mme Cormont en lui baisant la main. Cormont ensuite l'accompagnait jusqu'au vestiaire, l'aidait à passer sa fourrure. Paul profita de la diversion pour s'excuser auprès de Madeleine.

— Un travail à terminer...

Elle rejeta vivement la tête, le regarda

droit dans les yeux. Ses traits s'étaient soudain tirés.

— Ta froideur me glace le cœur, fit-elle du seul mouvement de ses lèvres.

Il s'inclina.

— C'est entendu, Madame... A demain...

— Mais, s'écria-t-elle en riant aux éclats, nous n'avons pas même convenu de l'heure où vous viendrez me prendre.

Cormont rentrait.

— Eh bien, dit-il, que Larue vienne te prendre ici vers trois heures, par exemple.

Elle se tournait vers Paul avec un tremblement léger dans la voix, en le suppliant des yeux.

— Cela vous va-t-il?

Marcille s'étant rapproché, ils se regardèrent avec des regards indifférents : « Je la déteste! » pensait-il. « Qu'est-il arrivé? » se demandait-elle. Tous deux étaient mortellement tristes sans cause.

— A trois heures, parfaitement, dit-il.

Cormont pressa le bouton électrique, fit un pas jusqu'au palier.

— Surtout pas de sentimentalité dans la vie; rappelez-vous cela, mon cher.

Paul à la fois envia son assurance tranquille et le méprisa. Il descendit l'escalier :

par la porte demeurée ouverte, le rire de Madeleine ruisselait, le suivait de marche en marche. En bas la femme de chambre l'aida à endosser son pardessus.

Il se retrouva affreusement seul dans le noir de la rue. La main à son cœur, il cherchait à en comprimer les ressauts. Il se jura de ne plus jamais dîner chez elle : il se l'était juré si souvent. D'ardentes et sombres mélancolies chaque fois étaient la rançon de ses bonheurs de pauvre maraudés par-dessus la haie. Il ne s'aperçut pas qu'il avait oublié de boutonner son paletot : le froid humide de la nuit lui glaçait la poitrine.

CHAPITRE IV

Paul dormit mal, il avait la sensation d'une râpe lui raclant la gorge ; son cœur, dans ses bonds, secouait le lit sous lui. Il ne cessait de penser à Madeleine. Tout son amour lui était revenu ; il s'accablait pour avoir osé douter d'elle. « Comme elle vaut mieux que moi ! songeait-il. Jamais elle n'a mis en doute ma confiance en elle. L'horrible vie qui l'oblige à toujours mentir, elle l'accepte à cause de moi presque joyeusement. Moi qui lui en veux de son rire, j'oublie que c'est sa force, je ne vois pas qu'elle est bien plus touchante en riant que si elle se laissait aller à ses larmes. » Il ne lui resta que l'ennui de ne pouvoir tenir la promesse qu'il avait faite à sa mère.

Il se leva, passa dans son cabinet, alluma la lampe. Une ondée d'or s'épandit sur les dossiers, l'écritoire, les presse-papiers, le calendrier en cuir de Russie avec son cadran qui marquait six heures. A l'église de la paroisse un angelus tintait, d'autres sonneries grelottèrent au loin. Paul, un instant, soulevait les rideaux et considérait le paysage des façades et des toits, par delà les hauts murs du jardin : ils plongeaient dans le crépuscule matinal. A peine pouvait-il les distinguer à travers la buée qui étamait les vitres.

Comme cela lui tenait au cœur, ce vieux coin de ville avec ses pignons usés d'ans et d'avaries et, par places, l'élancement d'une touffe de branches par-dessus les cornières! Il s'intéressait à son obscur voisinage, soupçonnant là aussi des peines, des joies, de l'amour, enviant parfois à l'habitant des mansardes sa pauvreté qui le laissait plus près des mouvements de la nature... Vivre oublié, avec une Madeleine, en simple ménage besogneux où l'homme au soir apporte le gain de la journée!... Dans les estompes livides de l'aube, les lumières couraient comme des étincelles parmi les cendres d'un feu qu'on rallume.

Il s'assit sous l'abat-jour, prit dans un

tiroir les portraits de Madeleine, portraits des soirs de gala, les épaules et les bras nus, portraits des après-midi de ville en boléro de fourrure, en paletot léger d'été, toutes les Madeleine qui multipliaient les formes de son désir.

— Bonjour, jolie amie, dit-il en leur souriant.

C'était sa première pensée chaque matin, avant de se mettre au travail. Il l'appelait « sa prière matinale » : en baisant son image, il lui semblait que Madeleine elle-même lui rendait son baiser.

Il se mit ensuite à compulser des dossiers. Petit à petit le jour entrait, pâlissait l'entrebâillement des rideaux. L'odeur du café moulu se volatilisa sous les portes. Il entendit glisser dans la chambre voisine les feutres mous de Mme Larue. Bientôt elle l'appelait pour le déjeuner.

Il la rejoignit dans la pièce qui était voisine de l'office et qui servait à leurs repas. Les dimanches seulement, le couvert était mis dans la salle à manger. La table alors se parait d'une nappe damassée; l'argenterie était retirée de l'armoire.

— Bénédiction, maman! dit-il en avançant le front.

— Bénédiction, mon fi !

La cafetière en terre vernissée fumait sur la table, près du pot au lait. Toine ensuite apportait les rôties.

— Je vais te faire de la peine, maman, dit Paul.

Elle le regarda, vit un pli à son front, soupçonna la vérité :

— Tu me reprends mon jour?

Il hocha la tête, ennuyé, cherchant des mots.

— Non, ne cherche pas, fit-elle.

— Eh bien oui... Et figure-toi, c'est presque pour un motif pareil... Cette personne fait partie du comité des dames patronnesses de la Sainte enfance... C'est elle que ces dames ont chargée d'acheter les mille riens pour un arbre de Noël... Tu peux t'imaginer ce que cela lui donne d'occupations. Alors, vois-tu, elle m'a demandé comme ça de l'accompagner dans les magasins.

Il parlait très vite en bouts de phrases inachevées, comme quand, tout enfant, rentrant de l'école, il lui fallait imaginer des histoires pour s'excuser de s'être attardé.

— Tu as bien fait d'accepter, dit la mère.

« Il n'y a pas deux cœurs comme ma-

man », songea Paul en s'habillant pour le Palais.

Tout souci s'effaça, il n'eut plus que la fièvre de revoir Madeleine. Il avait gardé les mouvements impétueux et sincères des jeunesses que l'étude, la volonté de se faire un nom, la vie en famille ont détournées du plaisir. « Dans six heures! songeait-il. Pourvu que d'ici là rien n'arrive! » Une ombre aussitôt le refroidit : sa sensibilité était mobile, vive, violente. « Mais rien ne peut arriver puisque son mari lui-même a réglé le rendez-vous », se dit-il à la réflexion. Et encore une fois il était heureux.

Il sortit, rentra déjeuner à midi, après avoir acheté de la biscote au sucre pour Mme Larue qui en raffolait. Pauvre maman! il lui devait bien cela! Il montra une gaieté inaccoutumée, imita la voix nasillée d'un président de cour, mais tout à coup deux coups sonnaient à la pendule; il tressaillit.

Plus qu'une heure! Il passa à son cabinet de toilette, essaya des cravates, bousculant ses tiroirs, tout secoué de ses petits accès de toux.

— Maman... Toine... Où sont mes gants? Non, pas ceux-là... ma dernière paire... Mon chapeau maintenant.

Toutes deux s'empressaient, elles-mêmes effarées.

Mme Larue voulut absolument qu'il mît une écharpe, l'écharpe que, tous les hivers, pendant six ans, le receveur avait régulièrement portée.

— Mais non, maman, tu n'y penses pas.

— Oh que si, mon fi ! Ton père aussi avait les bronches un peu faibles.

Il se jeta à la rue, consulta sa montre : il ne lui restait plus qu'une vingtaine de minutes.

Aussitôt il hélait un fiacre.

— A l'heure et bon train !

Il crut qu'il n'arriverait jamais. Le cocher stoppa ; il s'aperçut que le fiacre n'avait pas mis dix minutes à faire le trajet.

— Si Monsieur veut attendre... Madame s'habille, vint dire la femme de chambre.

Il dut patienter une demi-heure. Sa vie se glaça : il cessa de feuilleter les revues jetées sur un guéridon, se donna cinq minutes. Si au bout de ce temps elle n'était pas descendue, il s'en irait.

Les cinq minutes s'écoulèrent. « Que je suis lâche ! » se dit-il en reposant son chapeau sur la chaise ; et il se donna un nouveau sursis. Il marchait, se rasseyait, allait écouter der-

rière la porte si un pas ne venait pas par l'escalier; un dépit l'énervait à l'idée qu'il était obligé d'attendre là comme un simple solliciteur.

« Si elle m'aimait vraiment, pensait-il, me laisserait-elle me dévorer d'ennui dans une maison où tout me parle de son mari? »

La porte tourna : Madeleine le faisait prier par la femme de chambre de monter au salon.

Son cœur s'allégea : il n'eut plus que des sensations heureuses et fraîches. Là haut un pas pressé courait, faisait tinter les cristaux du lustre. Son être frémit à la deviner devant sa glace, les épaules nues jaillies du corset; il l'appela de tout son désir. Et puis un silence...

Mais le bec-de-cane soudain jouait. Ce fut une vision rose et poudrerizée, apparue dans le flottement d'un peignoir. Il l'eut palpitante, sans souffle, les yeux évanouis, dans un grand baiser muet. Comme une fleur à l'espalier, elle demeurait par les poignets suspendue à son épaule.

— Folle! Comment as-tu osé...?

Jamais il ne l'avait sentie plus passionnée qu'à travers cette témérité. Madeleine, depuis le matin, avait tout réglé pour donner à son

amant la joie et la surprise de cette minute inouïe. Elle avait envoyé Paulette jouer avec les enfants des Marcille; c'était Cormont lui-même qui l'y avait menée en allant voir un de ses parents malades, dont tranquillement elle avait exagéré l'état. La cuisinière partie en courses, il n'était plus resté que la femme de chambre dont justement elle venait de se débarrasser aussi.

La maison ainsi leur appartint, toute silencieuse, réveillée seulement, à la sonnerie du timbre, par le pas d'un jeune commis qui allait ouvrir et recevait les commissions. Une fois de plus, Madeleine révéla sa décision, sa ruse et sa tendresse. Elle voulut que la maison détestée se rachetât dans la pensée de Paul par un souvenir immortel. Le règne du mari, en cédant devant le triomphe de l'amant dans la demeure bâtie sur le droit et la légalité, ne fut plus qu'une apparence déjouée par les complicités de l'amour.

Paul s'abandonna à toute sa passion : il éprouva un extraordinaire bonheur à se venger de Cormont en le trompant chez lui-même. Il goûta l'orgueil d'être aimé jusqu'au mépris de toute prudence ; il eut le vertige de penser qu'il était pour Madeleine sa damnation vivante. Elle sembla n'avoir songé

qu'à lui laisser la sensation de la plus folle et de la plus ardente des maîtresses.

Le soir entra par les verrières : le cocher sur le trottoir humide cognait des sabots.

— Si nous pensions à ton arbre de Noël... dit Paul.

— Tu as raison, fit-elle en riant, bien qu'au fond cela soit tout à fait sans importance. Mais oui, comprends donc, il fallait ce prétexte pour rendre possibles ces quelques heures passées ensemble... celle-ci comprise. Alors j'ai imaginé cette histoire... Ah! mon chéri, j'arrive à mentir beaucoup plus naturellement que je ne dis la vérité.

Elle lui vit un pli amer à la bouche : peut-être il avait pensé qu'un jour elle lui mentirait ainsi à lui-même.

— Mais puisque c'est pour toi... D'ailleurs, le mensonge n'aura pas été inutile... Me voilà bien obligée de me rappeler que j'ai mes petits pauvres.

CHAPITRE V

Le fiacre cahota par les rues noires du quartier, des rues rectilignes et froides bordées de petits hôtels d'avocats et d'avoués.

Dans un demi-silence grave, le grand palais de justice, avec ses prétoires, ses cours d'audience, ses corps de garde, ses cellules, déblayés après les affaires du jour, déjà étendait la mort.

Paul lui avait noué les bras à la taille; elle pesait de l'épaule à sa poitrine. Au passage des réverbères, un jet de gaz éclaboussait, dans le feutre des capitons, la pâleur de leurs mains unies. Une détente, après l'heure ardente, les inclinait à des sensations pensives. Elle eut la voix traînante du souvenir.

— C'est par ces mêmes rues qu'un soir un fiacre m'a ramenée... Tu ne peux te figurer ce que j'éprouvais; il me semblait que je commençais seulement à vivre... Je me criais : « J'aime... je suis aimée... »

— Moi, non plus, je ne connaissais pas l'amour. Je suis resté longtemps sanglotant, à genoux, devant le vieux divan, la tête dans les coussins.

Les grands magasins, la traînée des gaz aux étalages animèrent la rue. Ils croisèrent des circulations de passants, des roulements de haquets et de fiacres. Elle fit arrêter devant un bazar à jouets : une chaleur de foule les enveloppa; des électricités chargèrent l'air, la joie et les convoitises pour les images peintes, les simulacres, les illusions dont se leurre la vieille humanité. Ils s'amusèrent d'analogies : les jouets leur apparurent des idoles rajeunies, le culte des dieux avilis, en un mystère baroque de lointains avatars.

Entre les fines mains gantées de Madeleine, leur grimace inerte s'animait de vie nerveuse. Elle avait une gaîté d'enfant à les manier, courant de rayon en rayon, entraînant Paul dans son sillage de soies froissées. Deux porteurs la suivaient, ployant

sous la charge qui à chaque pas augmentait. Il voulut acheter pour Paule une poupée qui ressemblait à une grande dame.

— Que tu es gentil! fit-elle en lui serrant le bras.

Elle ignora qu'en la payant trente francs sur le billet de cent qu'il avait emporté, il ruinait sa fin de mois

Toute sa frivolité amusée, la petite folie de sa cervelle de joli oiseau l'avait reprise. Quand elle passa à la caisse, ses louis fondirent : il lui manqua dix francs.

— Veux-tu, mon chéri?... Je te remettrai, bien entendu.

Il l'admirait, épouvanté dans sa pauvreté laborieuse. Ils firent un dernier tour : la bousculade leur assurait l'impunité; elle se pendait à lui de toute la passion de son petit corps fluet.

Comme ils reprenaient leur fiacre, elle se sentit gourmande. Non loin du bazar se trouvait un pâtissier à la mode. Des dames, à de petites tables rondes, lunchaient. Elle salua, en passant, une jeune femme qu'accompagnait un homme trop froidement beau pour n'être pas une âme médiocre. Ce fut l'avis de Paul et aussitôt Madeleine se mettait à rire.

— Comme tu as deviné!... C'est Jean Mauroy, le peintre... Un bellâtre, et le talent de tout le monde... Elle? Mme Saunier... Mais oui, tu sais bien, la femme de Saunier, le sculpteur... On dit que Mauroy en a assez d'elle : c'était bien la peine d'avoir été tout confesser à son mari...

Paul Larue se souvenait : c'était l'histoire d'un jeune ménage où l'ami se faisait aimer de la femme et où le mari. toujours amoureux de celle-ci, finissait par se sacrifier, en sorte que l'union légale paraissait être du côté des amants et qu'il était, lui, en marge de leur liaison, celui qui ne comptait pas.

Madeleine se fit servir du thé, des gâteaux ; Paul but un verre de vin doux; elle riait très haut, en lui disant des choses tendres. Des têtes se tournèrent vers eux et il jouissait d'être envié.

— J'ai un désir, dit-elle... Fais-nous conduire au bois, veux-tu, chéri?

Par prudence, ils changèrent de cocher. Le fiacre longea de tranquilles avenues bordées de grands hôtels.

— Prends ma bouche, dit-elle en s'écrasant la gorge contre son épaule. Quelle folle petite femme tu as, dis? C'est que...

Une seconde elle se taisait; et puis, avec un grand soupir :

— C'est que nous allons être bien séparés... Pense donc, la Noël, le nouvel an.

— Ah!

Il la repoussa, frémissant, crispé d'une de ces irritations brusques qui sans transition succédaient à ses joies les plus vives.

— Je t'en prie, dit-elle doucement. Tu sais bien que je te donne de ma vie tout ce que je puis te donner...

— Les miettes de ta vie, veux-tu dire, ce qui te reste de l'autre que tu sèmes à tous les vents, fit-il, les dents serrées, son pli amer aux joues.

Il la vit toute pâle dans l'ombre de la voiture, sous la voilette mi-relevée. Sa cruauté aussitôt triompha; il lui saisit les poignets et cria :

— Ne comprends-tu pas que je hais tout ce qui, constamment, t'enlève à moi? Tu m'aimes, ah oui! mais comme tu ferais l'aumône à un pauvre.

Cette fois, sous l'injure, elle avait une révolte :

— Assez... Fais-moi descendre.

La durée d'une seconde, une aversion les

sépara; leurs regards s'évitèrent, ils craignirent de ne plus se reconnaître. Madeleine avait mis la main à la poignée de la portière et donnait avec le genou une secousse : la portière céda.

— Arrête, fit-il, ou moi-même je me jette sous les roues.

Elle retira sa main, voulut parler, ne sut rien dire; il la prit dans ses bras, et lui aussi ne parlait pas tout de suite.

— Tu n'es vraiment pas raisonnable, dit-elle la première tranquillement.

— C'est vrai, fit Paul, je n'ai pas ton courage. Chaque fois que tu t'en vas, tu emportes avec toi mes fibres déchirées.

Encore une fois il était repris de sa petite toux nerveuse; elle redoublait quand la vie l'agitait.

Madeleine détourna la tête, déjà vaincue en croyant résister encore.

— Est-ce ma faute, et ne savais-tu pas quelle femme j'étais quand tu commençais à m'aimer ?

Le son tremblé de sa voix surexcita sa sensibilité. Ses pleurs jaillirent: elle laissa tomber la tête sur l'épaule de son ami. Celui-ci passionnément lui baisait les cheveux.

— Madeleine, je ne suis pas heureux... Pardonne-moi.

— Hé! fit-elle, le suis-je plus que toi et me crois-tu un cœur de pierre?

Leurs bouches humides se cherchèrent, et nul d'eux ne parlait plus. Il sembla que l'effusion, en vaporisant le feu intérieur, eût rafraîchi leur passion.

— Où sommes-nous? fit-elle soudain, en remarquant la traînée rougeâtre qui, au passage des lanternes de la voiture, courait sur l'obscurité épaisse des taillis.

L'ombre des avenues les enveloppa; le bois versa sur eux la solitude, le silence et l'oubli.

— Ne plus jamais revenir! s'écria-t-elle.

Il la sentit sincère : dans son cri passa l'infini du désir et de l'amour. Lui-même s'exalta; il ne vit plus que leurs deux vies fondues en une seule, effrayante de bonheur.

— O divine Madeleine!

Mais, sur le point de s'abandonner, il eut peur; il se rappelait aussi qu'il avait promis à sa mère de rentrer dîner. Il arriva ainsi que dans le moment où il allait être l'homme le plus aimé de la terre, il ne songea plus

qu'à refermer devant soi les portes de son paradis.

Madeleine, du moins, fut brave jusqu'au bout : elle ne pouvait se décider à le quitter; elle lui retint la main quand il tira sa montre.

— Ne sera-t-il pas toujours assez tôt? s'écria-t-elle. Et est-ce bien toi qui maintenant voudrais me voir partir?

Elle laissait paraître la tendresse la plus vraie et la plus ardente. Elle ne cessait de lui baiser la bouche ; elle tenait ses mains pressées entre les siennes et les appuyait à sa poitrine.

— Paul !... mon Paul !...

Elle sembla s'être seule approchée des limites par delà lesquelles s'étendait le pays d'où elle ne serait plus jamais revenue, comme elle l'avait dit. « Sept heures », pensait Paul.

La voiture tourna les dernières courbes du bois : l'alignement régulier des hôtels au bord de l'avenue de nouveau défila. Ils se sentirent repris par la ville, le devoir, les habitudes de la vie.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! gémissait-elle, toujours.

Il lui avait pris la main, avec le petit

mouchoir de batiste qu'elle appuyait à ses yeux, humide et parfumé ; il la mangeait de ses baisers brefs et rapides. Il ne savait plus que lui dire.

CHAPITRE VI

Toute une semaine déjà depuis lors... Il avait fallu promener la maman à son tour : c'était la veille de Noël. Paul l'avait menée au grand bazar à jouets où ils étaient venus, Madeleine et lui.

Elle s'était faite belle pour accompagner « l'avocat » ; elle avait tiré du carton son dernier chapeau. Toine, restée sur le pas de la porte, longuement la regarda se pendre avec fierté au bras du jeune homme.

En avaient-ils acheté, ce jour-là, des jouets, pour les enfants de l'oncle pauvre, là-bas ! Il était bien sorti un louis de la poche de Paul. Mme Larue s'effrayait de sa prodigalité : il en avait dépensé trois fois autant, la veille.

En sortant du bazar, il l'avait conduite dans une pâtisserie modeste où il lui avait fait manger un quartier de tarte au riz. « Pauvre maman ! pensait-il, avec elle je fais des économies ! » Il l'avait ramenée ensuite en tram, heureuse et exténuée : elle déclara à Toine qu'elle ne se souvenait pas de s'être jamais autant amusée.

Et puis le jour de l'an était venu. Cormont aimait recevoir, de cinq à sept, ce jour-là, ses stagiaires. Pendant une heure, l'ancien compagnonnage se renouait. Paul, seul, ne s'était pas départi de son humeur maussade. En arrivant, il avait d'abord demandé Madeleine. La femme de chambre lui avait répondu qu'elle était partie dîner chez sa mère avec Paule. Peut-être elle avait oublié qu'elle lui avait promis de l'attendre, qu'elle-même l'avait prié de venir ce jour-là l'embrasser entre deux portes. Le matin, il lui avait envoyé une gerbe de roses et de lilas.

Il fut irrité : il mit dans la main de Cormont une main glacée; il lui en voulut de sa grosse confiance sereine qui, toujours, la laissait sortir, bien qu'elle ne le trompât qu'avec lui. Un peu de calme ne lui revint qu'à la rue : il s'effraya de l'aversion qu'il se sentait envers cet homme pour lequel il

eût dû n'éprouver qu'une reconnaissance respectueuse et attristée. « S'il n'était pas le mari de Madeleine, je l'aimerais comme le plus cher de mes parents », songeait-il.

Il rentra à l'heure du dîner : il savait que Toine avait préparé un vrai repas de fête.

— Figure-toi, quelqu'un est venu, lui dit avec mystère Mme Larue.

Même la personne avait laissé un objet à son intention. Il passa dans son cabinet, aperçut sur la table un emballage léger, en retira un délicieux petit porte-cartes en peau de lézard. Comme il se repentait d'avoir été injuste encore cette fois ! Il s'accabla, abjura toute défiance à l'avenir : « Chère Madeleine, tu m'apportais ce cher souvenir d'amour quand je t'accusais de m'oublier », murmura-t-il en baisant, d'une petite folie d'enfant, la jolie peau chinée.

Quelle bonne soirée ils avaient eue cette fois-là, la maman et lui ! On avait évoqué les souvenirs du village. Paul ayant fait prendre à Toine un doigt de champagne, elle ne put jamais se rappeler les paroles d'une chanson de là-bas qu'elle aurait voulu chanter.

Des jours s'écoulèrent. Il eut la sensation de porter un trou dans le cœur. Il alla faire

visite à Cormont avec l'espoir de la rencontrer. Il fut de toutes les premières auxquelles elle aurait pu assister.

Il rôdait sous ses fenêtres à la tombée du jour. S'il avait pu la voir rien qu'un instant, derrière un rideau, il eût été heureux. Il y avait bien « la Petite poste ». Mais justement la bonne Angèle était grippée et ne quittait pas la chambre. Pas moyen de faire passer une lettre à Madeleine. Il ne lui en voulait pas de ne point lui écrire : il la plaignait plutôt de devoir garder un silence dont sans doute elle souffrait autant que lui-même. Il se mit à lui écrire des lettres de huit pages ; il ne les lui envoyait pas, mais il pensait qu'elle aurait pu les lire, et sa peine s'en adoucissait.

Ce fut elle qui, la première, lui écrivit ; un matin il reçut un billet de dix lignes où elle lui disait sa vie : jamais elle n'avait été si occupée ; toutes ses journées étaient prises par des visites ; le soir c'étaient des dîners chez elle et dans le monde. Elle s'étonnait en finissant de trouver encore le temps de penser à lui.

« Et c'est cet insignifiant billet qu'elle m'écrit après plus de dix jours ! » s'écria-t-il. Son dépit éclata. Il oublia les torts qu'il

avait eus envers elle, déchira le mot, en jeta les morceaux au feu.

Le lendemain, elle lui écrivit de nouvau pour lui demander pardon d'avoir été si sotte et si brève. « Je n'ai pas dormi cette nuit à l'idée que mon apparente indifférence aurait pu te causer de l'ennui... Non, je n'étais pas indifférente... Je ne cesse pas de penser à toi, mon chéri. Je suis toujours avec toi en pensée... Et puis j'oubliais de te dire... une scène ridicule avec mon mari au sujet des dépenses de la maison... J'en étais restée toute secouée. »

Il embrassait les mots à mesure qu'il les lisait.

— Madeleine, délicieuse Madeleine !

Ainsi, leurs cœurs séparés, comme les tronçons d'une existence unique, continuaient à vivre des mêmes mouvements puisqu'elle avait songé qu'il aurait pu être malheureux dans le moment où il l'était réellement.

Sa vie s'allégea : il eut le sang jeune et rapide des heures prometteuses de clairs lendemains. Il ne finissait pas de baiser le joli papier fleurant son odeur : il croyait y baiser la bouche même qu'elle y avait appuyée à la place où elle avait écrit : « Je

mets ici mes lèvres, tu les sentiras dans un long, tendre, infini baiser. »

Cependant, elle ne disait rien encore du jour où ils se reverraient. Des mondes ne les auraient pas plus écartés l'un de l'autre. Paul se rappela tant d'autres fois où, en le quittant, elle semblait cesser d'exister pour lui, ombre un instant apparue et sitôt après repartie pour la région inconnue.

Ah! comme sa vie lui demeurait fermée! A peine sa conjecture, en sériant la multiplicité d'actes d'une existence fragmentée comme la sienne, pouvait-elle y apparier des gestes, des rythmes, une apparence de réalité. C'était là sa peine toujours vive, cette petite mort de la séparation où, après lui avoir fait goûter l'ivresse des possessions absolues, elle s'éclipsait et redevenait l'autre femme qui cessait de lui appartenir.

Paul souffrit une agonie : son regret de l'avoir perdue fut en raison du bonheur qu'il avait éprouvé un peu de temps auparavant à la tenir toute palpitante au cœur de sa vie. C'était un état d'esprit aigu jusqu'à la volupté : il goûta une joie crispée à se mourir réellement un peu de ce qu'elle lui avait pris de sa vie. Toute son exaltation maladive encore une fois se reconnut en ce besoin

d'être heureux par sa souffrance et de souffrir de ce qui aurait été pour un autre la source d'un bonheur sans défaillance.

Madeleine, au contraire, gardait dans sa mobilité une sensibilité égale, à la fois calme et vive, et qui savait s'accommoder des mille difficultés de leur vie. Elle subissait l'événement, regrettait Paul, le désirait d'un amour régulier et continu. Celui-ci n'était pas plus fort dans la peine ou la joie et se mêlait à toute la menue dépense de son temps. Comme elle était sincère et tendre, elle s'en voulait de si mal l'aimer, le plaignait de n'avoir pas été mieux aimé d'une autre. Elle aurait souhaité lui donner toute sa vie et ne parvenait pas même à lui sacrifier une des innombrables futilités qui lui prenaient ses heures. Madeleine était si occupée qu'elle en oubliait souvent d'être malheureuse : peut-être elle ne l'était que dans les moments où elle pensait combien il était malheureux lui-même. Ainsi, à la fois, elle demeurait fidèle à sa passion, à sa nature et aux entraînements de la vie.

CHAPITRE VII

Elle lui écrivit presque chaque jour. Cormont ne désarmait pas : le ménage restait tiraillé. Paul à la longue en éprouva une joie féroce d'égoïsme. Il lui eût été trop dur qu'elle goûtât chez elle une tranquillité qu'ils ne connaissaient point ensemble. Il jouit donc secrètement de ses ennuis ; il les aurait voulus cent fois plus grands pour qu'en le regrettant, elle détestât davantage son mari. La sincérité et la force sauvage de sa passion ainsi aboutissaient à un sentiment qui ressemblait à de la haine.

Une après-midi la porte, devant de petits pas pressés, s'ouvrit ; elle lui arrivait, frémissante, et d'un long baiser, se jetait dans ses bras.

— Je ne pouvais plus attendre, j'aurais traversé le feu... Ah! mon chéri, avons-nous assez souffert!

Le cœur de Paul soudain s'arrêta : sa joie ressembla à de la douleur; il eut la mort sur les traits.

— Toi... Enfin!

De la jolie poupée échappée au tourbillon, sortait alors la transformation d'une femme tendre, douce, sérieuse que personne ne connaissait, hormis lui, et qui venait chercher dans ses bras l'illusion de ne plus jamais repartir. Le babil de perruche, les petits gestes menus qui battaient le vide, la folie de son rire comme les grelots d'un soir de fête et de mensonge semblèrent restés là-bas, de l'autre côté de sa vie, duperie d'un travesti tombé avec le masque aux premières clartés de l'aube et qui laisse renaître l'âme secrète et véridique.

Ils connurent les sécurités de la trêve après de dangereuses caravanes, le long bonheur triste et émerveillé des êtres pour qui les heures de l'amour sont des relais entre deux voyages. Paul lui sut gré de rester muette sur son ménage, comme si de pénibles évidences ne devaient point attenter au vertige d'oubli de tels instants. Elle parut en venant avoir

résigné le souci de ce monde dont les chaînes prolongeaient ses fibres vives. Elle lui parla seulement de sa petite Paule qui avait mal passé les premiers jours de l'an ; elle en parla avec l'inquiétude brûlante d'un cœur qui s'accusait toujours de n'être point assez maternel.

— Si tu savais comme j'ai eu peur ! Une vie d'enfant, c'est si fragile... Et puis, on ne sait jamais, on est quelquefois punie dans les petits êtres innocents du mal qu'on fait soi-même... Ma Paulette a besoin de tant d'amour... Et je m'en veux de ne pas l'aimer assez... Des fois j'ai l'idée que j'ai commencé à l'aimer moins le jour où je t'ai aimé, toi... Est-ce que vraiment on ne pourrait aimer deux êtres à la fois?

Paule ressemblait à sa mère, mais en blond ; elle avait la minceur fine de ses traits, avec une langueur de mélancolie chagrine et maladive. Des énergies nerveuses de Madelèine, elle n'avait hérité qu'une sensibilité inquiète, où une nature passionnée, tourmentée d'affection et de caresses, déjà se faisait sentir.

La frivolité qui, chez Mme Cormont, s'alliait à une si vive tendresse, lui avait fait chérir son enfant comme elle s'aimait elle-

même. C'était, chez Paule toujours aux mains des couturières et qui, sous ses chapeaux à plumes, ses longs manteaux et ses robes à dentelles, n'avait plus rien de la simplicité de la vraie enfance, une image diminutive de cette mère asservie aux futilités de la vie mondaine et qui ne trouvait qu'en rentrant à l'heure du dîner, après une journée d'agitations inutiles, le temps de monter embrasser son enfant au moment où la gouvernante anglaise commençait à la déshabiller. Paule, qui eût dû se refaire aux bromes salubres du grand air, s'anémiait ainsi d'excitations artificielles, dans un milieu funeste pour elle.

Paul Larue tout de suite l'avait aimée d'un peu de sa passion pour Madeleine; c'était pendant un séjour qu'il avait fait chez les Cormont, dans un châlet de montagne où ils passaient tous les ans leurs vacances; il y avait cinq mois qu'ils s'appartenaient. Malgré les ménagements infinis qu'ils avaient été contraints d'observer, le souvenir d'un des moments les plus délicieux de leur existence s'attachait à ces heures passées l'un près de l'autre sous le même toit, dans l'enchantement des paysages. L'amère certitude qu'il n'aurait jamais qu'une part de la vie de

Madeleine ne le consumait point encore de regrets, de rancune et de jalousie. Ils avaient connu vraiment là un égal et délicieux bonheur, dans l'illusion de s'appartenir pour toujours à travers ce qui les séparait. Cormont, pris par son goût de la pêche, les abandonnait à leurs promenades, à leur duperie d'une intimité conjugale où Paul semblait être le mari véritable de cette jeune femme un peu plus âgée que lui.

Paule, d'abord un peu froide et maussade, bientôt s'était attachée d'une tyrannie caressante de fillette aux sens déjà subtils et qui, sans se connaître, d'instinct veut avoir sa part de l'amour qu'elle sent obscurément régner autour d'elle. Le jeune homme avait été le bon ami qui la promenait, la faisait jouer, lui contait des histoires merveilleuses et au bras duquel, pendant de longues matinées de flâneries au soleil des routes, elle s'accrochait avec une câlinerie précocement féminine. L'enfant jamais n'avait oublié cet été de joyeux compagnonnage. Avec le temps, Madeleine avait même pu croire à un commencement de passionnette.

Elle raconta, ce jour-là, à son amant qu... justement la veille, Paule, dans un élan de sensibilité comme elle en avait souvent,

s'était mise tout à coup à pleurer en demandant pourquoi il ne venait plus.

— Cela lui est parti sans cause... Elle jouait avec sa poupée, j'étais montée passer deux heures avec elle dans sa chambre... Il y avait trois jours qu'elle n'avait pu descendre... Et puis, voilà, elle s'est regardée dans la glace... Les pleurs sont venus... elle a parlé de toi.

Paul eut un geste vague.

— Serait-elle ta fille si elle n'avait pas un peu de la beauté de ton cœur? Je ne suis qu'un prête-nom pour le besoin d'aimer que tu lui as transmis... D'ailleurs sait-on si l'enfant ne perçoit pas certaines affinités magnétiques là où les autres n'ont rien vu? Paule peut-être a pressenti, a deviné...

— Ce serait affreux, s'écria Madeleine en suivant son idée. Un cœur comme le sien n'est déjà que trop sujet à se créer des tourments... En t'aimant, elle arriverait à me détester...

Elle fut soudain toute rouge comme s'il lui venait une pudeur pour cette âme secrète de l'enfant déshabillée dans l'illusion du plus intime des sentiments humains.

Il lui toucha le front du bout de son doigt.

— Folle!

— C'est vrai, fit-elle en souriant. Et puis, à quoi bon se tourmenter... Il n'y a ici que deux cœurs heureux et deux vies réunies... Tout le reste est oublié... Si Paule doit ressembler à sa mère, ce n'est point à moi à la plaindre, puisque même des peines comme les nôtres ne sont encore après tout que la rançon du bonheur.

Tant qu'il fit jour, ils ne pensèrent point à la brièveté rapide des heures; les vitres s'obscurcirent : il ne resta plus qu'une pâleur où, un peu de temps, le portrait du receveur contre le mur demeura visible.

Paul tout à coup tressaillit : il eut le désir violent d'échapper à cette mort des apparences sensibles qui tombait avec le soir.

— De la lumière, fit-il.

Madeleine aurait préféré doucement s'ensevelir dans l'heure amoureuse et taciturne.

Il alluma sa lampe de bureau, les bougies des appliques aux deux côtés de la cheminée, la petite suspension de sa chambre à coucher.

— Je t'en prie, dit-il.

Une clarté s'épandit : son malaise prit fin. Une heure encore se passait et puis, dans la chambre voisine, la pendule sonnait six coups.

— Oh! déjà!

Il se glaça, la sentit elle-même lasse, éteinte, comme arrivée aux limites de son amour. Et une tristesse pesa : un froid monta du foyer dont il avait oublié de ranimer le combustible. Il fut repris d'un de ses accès de toux... Elle allait aussitôt vers le feu.

— Non, ce n'est pas cela, dit Paul, impatienté... C'est la vie en moi.

Quelques pulsations de l'aiguille encore, et elle s'en irait tranquille, résignée, comme toujours.

— Madeleine! Madeleine! fit-il.

Maintenant il sanglotait dans son épaule.

CHAPITRE VIII

On toucha aux derniers mois de la saison. Il fut plus que jamais à la merci des petits événements qui morcelaient la vie de Madeleine. Leurs rencontres s'espacèrent, difficiles et brèves. Ils se virent dans des squares, des bureaux de tramways, des églises.

Un fiacre la débarquait, elle arrivait toujours en retard, les nerfs secoués, dans une fièvre d'affairement. Lui, l'attendait dans la pluie, le vent, le froid, dépité de ses factions prolongées, toussant cette petite infirmité opiniâtre de ses bronches qui ne guérissaient pas.

Une gêne alors un petit temps les tenait, sans parler, l'un près de l'autre, toute intimité rompue.

— Mon chéri, je n'ai qu'un instant…

Et c'était inévitablement les mêmes raisons, des visites à des amies qu'elle nommait, des relations nouvelles, des dîners, la couturière. Il l'eût dans ces moments préférée menteuse, lui dérobant toute cette vanité de sa vie qui lui faisait sacrifier à d'éternelles frivolités leurs joies d'amour. Cependant c'était bien à ce joli être parfumé, pimpant, futile et mondain qu'il devait la sensation précieuse d'un triomphe supérieur à tous les autres.

— Bon, je sais… C'est inutile, disait-il en coupant court à ses explications.

C'était si gentil alors la façon dont elle lui appuyait la main au bras ou cherchait la sienne en le regardant à travers les pois de sa voilette avec la clarté tendre de ses yeux long-plissés.

— Va, tu n'as que trop raison de m'en vouloir… Je ne t'aime pas comme je devrais t'aimer… Pardonne-moi, chéri.

Chacun de ses gestes secouait un effluve chaud qui l'énervait de sensualité infinie… Toute sa chair, sous le nuage des linons, restait parfumée de peau d'Espagne; et cette essence subtile et forte finissait par être comme l'odeur même de sa vie.

Presque aussitôt le sortilège amoureux le reconquérait : il oubliait l'ennui découragé de l'avoir attendue. Les reproches qu'il voulait lui faire s'étaient évanouis : il goûtait le vertige heureux du magnétisme qui la prolongeait en lui. C'était lui maintenant qui la défendait contre elle-même.

— Mais non, laisse donc, c'est moi qui ai tort... Ne fais-tu pas ce que tu peux ?

Il arrivait toujours un moment où, sous la courbe du parapluie, à l'abri d'un porche, derrière un arbre, leurs lèvres, sous le retroussis de la voilette, pouvaient se joindre. Avec la petite peur d'être surpris, ils échangeaient un grand baiser inquiet qui avait la douceur d'un péché.

Madeleine, qui avait gardé des habitudes de piété, ne craignait pas de mêler un peu de sacrilège à son amour. Dans les églises, elle-même l'entraînait vers une pénombre de sacristie et là, très vite, d'une folie légère de damnation, dans l'odeur des derniers floconsnements de l'encens, elle lui tendait la fleur évasée de sa bouche. Paul, au contraire, déshabitué de son culte d'enfance, secrètement réprouvait cette licence qui peut-être blessait ses anciennes fibres religieuses.

A la sortie, elle ne manquait jamais de tremper dans le bénitier le bout de ses doigts dégantés; et puis elle secouait sur lui l'onde mystique dans un rapide signe de croix où elle l'enveloppait tout entier et qu'elle achevait sur elle-même!

— Que fais-tu? dit-il un jour.

— Je ne sais pas... Maman aussi faisait cela pour moi.

Il en resta ému.

C'était une chose si pure et si profonde, ce signe de foi et de protection par lequel elle s'en remettait de sa garde secrète aux providences!

L'heure les ramenait à la fâcheuse réalité. Avec le mensonge d'un salut cérémonieux, il la quittait comme un étranger; elle ne se rappelait pas toujours exactement où elle avait laissé son fiacre.

De ces rencontres fiévreuses, tourmentées de désirs et de regrets, il restait à Paul une sensation irritante de demi-possession où il gardait le frôlement de ses hanches aux siennes, où elle continuait à lui appartenir par la persistance du parfum de ses robes, le frémissement et la chaleur de sa vie entrée dans sa propre vie. Il baisait à la manche de son pardessus l'odeur de sa main gantée.

Elle lui avait donné un de ses mouchoirs et il le portait la nuit sur son cœur ; il s'endormait en le respirant. Ah! comme elle le tenait ! Elle était le rouet autour duquel s'enroulaient ses filandres. A peine elle l'avait quitté, il était repris par la torturante évidence : quelqu'un là-bas l'attendait, lui ouvrait les bras... Encore une fois elle redevenait le bien d'un autre.

Cependant elle lui disait si sincèrement qu'elle n'avait jamais aimé avant lui. D'une insistance d'enfant, il lui faisait répéter ses paroles.

— Je t'en prie, redis cela encore... encore... Ah! si c'était vrai!

Tout seul ensuite il se les remémorait une à une, lentement, dans un grand silence intérieur, tâchant de se rappeler exactement le son de sa voix, l'écoutant sourdre du fond de la vérité limpide de cette vie qu'elle lui avait toute donnée! Ah! oui, c'était vrai! Celle-là jamais n'avait menti!

Ils cessèrent tout d'un coup de se voir, et puis, une après-midi, il reconnaissait son coup de timbre. Elle entra, se jeta dans ses bras :

— Ah! chéri, j'en ai assez de toujours nous voir dans la rue... Cette fois je te reviens pour de bon.

Elle lui arriva presque chaque jour avec la petite folie de se blottir dans son épaule, toute ivre d'une joie de s'arracher à ses corvées et de lui apporter cette part de sa vie qu'elle disputait au monde.

Paul recevant dans l'après-midi, parfois elle tombait au milieu d'une consultation. Toine, comme une figure du silence, appuyait le doigt à sa bouche. Elle avait fini par comprendre ce signe, qui voulait dire : « M'sieu l'avocat a quelqu'un... Mais tout de même entrez ici. » Mystérieusement, la vieille femme lui ouvrait la porte du petit salon.

La tenue symétrique et monotone de cette pièce bientôt lui donnait froid au cœur. « Mon Paul si jeune, si beau, si passionné ! » songeait-elle en rapportant à la médiocrité bourgeoise de l'ameublement la pensée de son ardente sensibilité.

Là-dessus la petite machine nerveuse en elle travaillait. Elle faisait le rêve de renouveler d'une fête de vie et de jeunesse tout ce décor démodé. Ici, là, des arabesques modernes, un caprice aimable de petits meubles, le jeu long et clair des belles étoffes. Dans son égoïsme d'amour, elle eût voulu être mêlée si intimement à tout le

détail matériel de la maison que celle-ci autour de lui en eût gardé comme la vie animée d'un grand miroir où partout il aurait retrouvé son image et sa présence. Elle eût été plus sûre encore ainsi d'être le centre unique de toutes ses pensées. Est-ce qu'elle-même n'était pas convaincue de ne vivre que pour cet amant qui lui avait fait connaître les joies suprêmes de la passion? Madeleine avait à cet égard la sincérité spéciale de la femme toujours portée à s'illusionner sur ses sentiments s'ils doivent profiter à l'idée du bonheur qu'elle donne ou qu'elle ressent elle-même.

Paul Larue ne trouvait pas toujours le moyen de renvoyer le client aussi vite qu'il l'aurait voulu. Il savait que Madeleine était là : elle seule avait ce petit pas rapide dans le froutement de ses jupes. Il reconnaissait aussi la toux légère et agacée dont elle attirait son attention... Madeleine, qui l'avait fait attendre si souvent à l'heure de leurs rendez-vous, s'énervait sitôt qu'elle était obligée d'attendre à son tour. Elle se levait, faisait le tour du petit salon, se laissait retomber dans le fauteuil de velours rouge dont les ressorts usés, en se détendant comme des soufflets d'accordéon, émettaient

un gémissement prolongé qu'il percevait. « Comme c'est bien elle! pensait Paul. Il faudrait que tout se prêtât à ses caprices. Eh bien! tant pis, elle attendra. » Mais, peu à peu, lui-même commençait à s'agiter, le sang aux joues. C'était insupportable, les petits coups qu'elle finissait par donner dans le mur. Il brusquait l'entretien et reconduisait le client jusqu'au couloir. La plupart de ses confrères possédaient un jeune commis qui, au coup de sonnette du patron, se chargeait de mettre le visiteur sur le chemin de la sortie. Mais ceux-là étaient mariés ou bien ignoraient les ménagements qu'impose une relation entourée de mystère.

Sitôt la porte retombée, Paul allait dégager Madeleine qui, sans une parole, à la pointe des bottines, d'un glissement effacé et furtif, se faufilait dans le cabinet de travail.

— Mon chéri...

La tête en arrière, c'était comme le don entier de sa personne qu'elle lui offrait en avançant la bouche.

— Chut! plus bas! disait-il en indiquant du doigt qu'une visite attendait dans la petite pièce. Mais bientôt il oubliait toute prudence. Le silence même les trahissait, ce silence des

chambres d'amour d'où, malgré tout, s'ébruite une rumeur vague de rires et de baisers. L'heure se passait : quelquefois le client, dépité, s'en allait.

Paul, dans l'intervalle d'un mois, se vit retirer deux affaires avantageuses. Que lui importait? Il était décidé à tout sacrifier à son amour.

CHAPITRE IX

Depuis deux semaines qu'elle lui arrivait presque chaque jour, comme pour lui faire oublier toutes ses attentes antérieures, il n'était pas simplement heureux : il goûtait une sorte de frénésie de bonheur. Elle lui eût persuadé de quitter une carrière qu'il aimait et qui était son orgueil, pour en embrasser une autre qui l'eût rapproché d'elle, il lui eût cédé avec le seul regret de n'avoir point devancé son désir. Cependant, sa joie était sans éclat au dehors : il la portait sombrement en lui, comme un feu muré. Mme Larue, déjà si inquiète de cette toux qui ne guérissait pas, s'alarmait de l'inconnu de sa destinée qui lui changeait les yeux. La con-

tinuité de l'excitation passionnelle, en dilatant ses pupilles, fonçait jusqu'au noir de la fièvre les profondeurs grises de son regard. Il n'avait rien perdu, du reste, de l'extrême mobilité de son humeur. Dans les instants où il sentait le plus vivement l'extraordinaire joie d'être aimé de Madeleine, elle le voyait soudain pâlir. Quelquefois, en lui baisant les mains, il éclatait en larmes.

— Qu'as-tu?

Elle lui relevait la tête et elle était effrayée de l'exaltation de son visage. D'une sorte de maternité caressante, elle le grondait alors comme elle eût grondé sa propre enfant.

— Laisse donc, disait-il étrangement, ne vois-tu pas que c'est encore ma manière à moi d'avoir du bonheur?

Paul, dans cet état de sensibilité maladive, apporta un triste courage à renverser les frêles colonnes qui, au-dessus de tous deux, maintenaient l'édifice léger de leur tranquillité momentanée.

Madeleine, en se libérant tout un temps de qui constamment l'enlevait à lui, avait écouté les intimes charités de son cœur autant que l'amour même. Elle lui fit ainsi un sacrifice qui, pour bien des gens trop

pressés de juger, ressembla presque à une rupture avec le monde où elle occupait une place en vue. Elle limita ses visites, déclina des invitations, cessa de courir les magasins. Encore une fois, elle fut sincère en ce mouvement spontané comme elle l'était dans toutes les situations de sa vie de cœur avec Paul. Elle ne regretta pas un instant la petite griserie qu'elle goûtait à fatiguer ses nerfs en d'innombrables et vaines occupations et lui rapporta passionnément le plaisir volontaire d'un changement qui, pour elle, était une privation.

Paul, qui d'abord n'avait vu là que la beauté de son amour, se tourmenta tout à coup de rechercher les causes secrètes que pouvait cacher un entraînement qui, même dans la folie des commencements, n'avait pas été aussi vif. Il en vint à conjecturer justement la seule raison qu'elle eût voulu ne lui donner jamais. Madeleine ne pouvait pas toujours dissimuler l'inquiétude que lui causait la persistance de ses accès de toux. Elle avait exigé qu'il vît des médecins; mais Paul, à travers son ascendance, gardait la défiance instinctive des gens de campagne pour les guérisseurs. Sa mère, pendant une maladie grave qu'elle fit après la mort du receveur,

toujours s'était refusée à recevoir les soins du médecin.

Paul fut convaincu de sa pitié, l'attribua à ce mal obscur qui la tourmentait plus que lui-même. Son caractère ombrageux s'irrita : il redouta une destinée tragique, se vit atteint aux sources de la vie.

Une scène, qu'il lui fit, ébranla fortement Madeleine : il eut la cruauté de lui reprocher le mensonge de son amour ; il la compara à un médecin qui, en multipliant ses visites, flaire le progrès du fléau dans un organisme humain. Elle poussa un cri, se boucha les oreilles pour ne plus l'entendre ; et puis, comme il marchait en continuant de parler, elle se laissa tomber, s'accrocha à ses habits, fut une seconde traînée.

— Ai-je mérité de souffrir pour t'avoir seulement trop aimé? s'écria-t-elle.

— Mais toi-même aurais-tu souffert à ce point si je n'avais mis le doigt sur le point sensible ?

Ses baisers le calmèrent en le laissant frémissant : elle trouva la force de se moquer de l'importance qu'il attachait à une infirmité toute passagère. Elle l'abusa et s'efforça de s'abuser elle-même.

Paul, de son côté, pour lui donner le

change, tâchait d'étouffer la toux que redoublait son énervement. Elle l'eut dans ses bras, à bout d'énergie, épuisé par cette longue secousse : il finit par pleurer doucement sur son épaule d'une peine molle d'enfant.

C'était un jeudi : Mme Larue était partie visiter une vieille parente. Toine essayait une robe chez sa couturière ; elle s'en faisait faire une tous les six ans, à l'approche de Pâques. La maison ainsi se trouva libre : personne n'entendit leurs cris et ne soupçonna la violence de la scène qui les avait déchirés. Elle ne le quitta qu'à la nuit tombée, résolue à mentir chez elle si elle n'arrivait pas à temps pour le dîner. Il l'accompagna par le couloir : ils s'embrassèrent une dernière fois près de la porte. Dans un grand baiser, elle lui disait :

— Jure-moi que c'est fini, que tu n'auras plus jamais cette idée.

— Jamais.

Il demeura un peu de temps à écouter décroître le claquement pressé de ses talons sous le porche ; et puis il passait dans son cabinet de toilette. Il alluma les deux becs de gaz, se regarda dans la glace, longuement,

sans un pli au visage, comme on se flaire, avec la détermination froide d'un homme qui veut savoir où il en est.

Son teint depuis un mois s'était encore plombé : deux creux évidaient ses joues; il portait bien les stigmates de cette passion qui lui procurait des délices ardentes et glacées, ignorées de la plupart des autres hommes.

— Touché! dit-il enfin à haute-voix, dans le silence des chambres.

Il n'avait nulle tristesse; ce fut plutôt comme l'orgueil, la fierté sombre de ressentir la vie par-delà les limites normales. Et il se rappelait que des passantes, avec cette connaissance éveillée des signes de l'amour qui leur fait deviner dans la rue un homme en état de grâce, souvent lui glissaient des regards d'appel, de désir, d'envie peut-être aussi pour la femme élue, d'elles ignorée.

Quand Mme Larue rentra, elle le trouva à son bureau, travaillant sous la lampe. Elle alla l'embrasser, et mettant devant lui un paquet :

— Devine, mon fi...

Une odeur s'évapora : des souvenirs gourmands soudain puérilement s'éveillèrent.

— Je parie que ce sont des galettes, maman !

De grosses galettes, en effet, qu'elle lui avait rapportées de chez un pâtissier de leur pays. Leur odeur toujours, à la ville, lui avait évoqué l'efflux d'un champ de sarazins en fleur qui là-bas, au village, bordait la maison d'un voisin et où s'en venaient pâturer les abeilles. Elles étaient larges, épaisses et dorées. Le jour de la ducasse, toutes les ménagères aisées en mettaient cuire de pareilles au four.

Mon Dieu! qu'il était loin de tout cela depuis longtemps! Il ressentit une détente à cette fraîcheur de bonne humanité naturelle qui passait sur les braises de son grand feu de passion, pour en apaiser la brûlure. Il prit à deux mains le visage de Mme Larue qui n'avait pas eu le temps d'ôter son chapeau et se soulevant jusqu'à ses joues, il y appuyait des baisers à pleine bouche, comme au temps où il était petit.

— Ah! maman! maman!

CHAPITRE X

Madeleine cessa brusquement de venir. Il l'attendit huit jours, se jetant sur les courriers, guettant une lettre qui n'arrivait pas. Encore une fois ses sentiments furent extrêmes : il la crut malade ou dominée par une matérialité plus forte que sa volonté, la plaignit, souffrit de la double agonie de leurs vies de nouveau brisées.

Puis sa violence s'éveilla : il l'accabla, la détesta avec la même sincérité qu'il l'avait plainte. « C'est bien fini cette fois, je ne la verrai plus », se jura-t-il. Il espéra s'analyser dans cette épreuve qui en suivait tant d'autres. Il soupesa ses mouvements : il se crut arrivé, après tant de souffrances, à un

8.

calme relatif. Il lui écrivit une longue lettre où il se composait un état d'esprit spécieux et gardait le ton d'un homme désabusé, sans aigreur. Soudain son cœur se mit à battre désordonnément. Il perdit la mesure et s'oublia aux pires emportements.

Paul ferma sa lettre et s'habilla ; mais au moment de sortir, il voulut la relire, rompit le cachet : il fut effrayé de l'avoir écrite. « Ce sera pour demain », pensa-t-il. Un soleil d'avril écornait, entre les murs aux briques éraillées, l'ombre tendrement irisée du vieux jardin. Il avait ouvert les fenêtres; la douceur tiède de l'air ventilait le grand cabinet où, par prudence, sa mère continuait à faire allumer de petits feux. Dans l'angle du mur, le lilas, avec la force de décompression d'une créature vivante qui aurait rompu ses chaînes, éployait ses branches gonflées de jeune sève bourgeonnante.

Il fut ému de pitié sur lui-même à cette image des puissances toujours rajeunies de la vie. « Tout l'hiver l'arbre est resté mort et il revit! Moi, en une seule, j'ai vécu vingt années... Suis-je seulement sûr que ce cœur martyrisé ne va pas bientôt éclater? » Il descendit les trois marches, prit dans ses doigts un des rameaux : la capsule du bourgeon

craqua ; il eut l'odeur des feuilles aux narines.

Au coin de sa rue, un des tramways du bois faisait arrêt. Il aspira à la solitude, à la paix des arbres, au silence intérieur. Il prit place sur une des plate-formes.

Les avenues avaient un air pimpant de fraîche peinture vernissée. A la pointe des branches, les feuilles nouvelles tortillaient de petits bouquets frisotés. Sous les hêtres pleuraient les chatons pourprés. Il eut l'impression d'une vaste palpitation montant de la terre, d'une vie des terreaux sous l'afflux accru des sèves. C'était le recommencement de la genèse, l'éternelle et délicieuse palingénésie qui noue les branches comme les corps, met en rumeur les nids et fait venir au bout des lèvres les salives froides du baiser.

Paul s'enfonça sous les jeunes arceaux. Le printemps fut en lui, la confiance, le rêve qui l'avait délaissé. Il éprouva la surprise de renaître à la vie, parmi l'universelle renaissance. Le crépitement sec des bourgeons avait un bruit de bouches échangeant l'amour. Son cœur mou se gonfla comme le sol élastique des futaies, comme l'écorce humide des essences dans les taillis. Il ressentit l'émoi d'une sensibilité adolescente, le tressaille-

ment délicat de s'égaler aux matins de la germination, après la mort de l'hiver. Comme il eût voulu être là avec Madeleine, les mains enlacées! Comme il lui eût juré que plus jamais il ne douterait de son cœur!

Madeleine! Il l'appelait à demi-voix dans le silence frémissant du bois; la musique de ce nom fondait à sa bouche comme le jus d'un fruit. Il l'écoutait vivre en lui de la vie d'un être à une grande profondeur.

Un sentier le ramena vers les avenues : il se rappela le soir agité où un fiacre les avait promenés entre les arbres nus, tous deux crispés, endoloris de la mauvaise querelle. Il s'assit sur un banc, tira son carnet, lui écrivit longuement dans la joie de cette minute pacifiée. Il l'adjura, fit des serments, promit de l'attendre sans se plaindre. L'ondée d'or glissa du banc, traîna plus loin. Dans un déclin d'après-midi, une fraîcheur violette monta des pelouses. Il sentit froidir les taillis. Aussitôt sa toux le reprit : il eut une colère contre lui-même. Il regagna le tramway, descendit à un arrêt qui le mettait à un pas de la « petite poste ». C'était, dans une rue populeuse, une vieille maison encombrée de ménages. Mlle Angèle Ducotillon occupait du côté de la cour un petit appartement de trois pièces, dont la plus

exiguë lui servait de cuisine. Le meuble était modeste, bizarre et poudreux comme celui d'une personne qui n'a guère de temps à consacrer à son intérieur. Aux deux coups dans la porte, elle vint lui ouvrir. Son petit chapeau bossué en travers du chignon, dans une toilette de vieille gouvernante anglaise, elle tenait sous le bras un rouleau de musique et s'apprêtait à sortir.

— Vous!

— Oui, oui, ma petite mademoiselle Angèle... J'ai là une lettre qu'il faudrait bien... N'allez pas me refuser.

Il lui fit sa petite confession : il avait été si malheureux. C'est à peine s'il était remis de la crise par laquelle il avait passé. Il eut un rire amer.

— Pensez donc... Ça a été jusqu'à l'idée de rompre avec elle.

Mlle Ducotillon, vivement, arrivait se planter devant lui, les bras croisés, et disait, avec un inexprimable mélange de mépris, de pitié et d'indignation :

— Vous êtes fou... On ne rompt pas avec une femme comme Madeleine.

Et tout de suite après, ponctuant son débit de hochements de tête qui faisaient sauter la petite aigrette noire de son chapeau :

— Ah ça! vous ne connaissez donc pas le cœur de Madeleine? Y a-t-il une autre femme au monde pour vous aimer comme elle vous aime? Je sais bien, vous autres hommes, vous n'en avez jamais assez. Eh bien, Madeleine vous donne plus qu'elle ne peut et qu'elle ne devrait donner. Elle vous sacrifie son repos, sa vie, tout... Ah oui, nom d'un petit bonhomme, tout, je puis bien le dire... Et puis, est-ce que vous savez ce qu'est la journée d'une femme comme celle-là, occupée de mille choses qui vous feraient perdre la tête? Elle ne la perd pas, elle, elle trouve encore le moyen d'être pour vous tout ce qu'une femme peut être... Allez! si elle ne vous a pas donné signe de vie, c'est que, pour sûr, il lui est arrivé quelque chose... Vrai, vous n'êtes pas raisonnable...

Paul Larue, devant cette passion d'amitié qui retombait sur lui en gronderies de sœur aînée, eut la gène d'un homme pris en faute.

— Allez, vous avez bien raison...

Il lui demanda une enveloppe, y glissa ses feuillets d'écriture.

— Quelle amie vous êtes pour nous!

— Bon! bon! faisait-elle en fourrant la lettre dans son réticule, pêle-mêle avec son

mouchoir, ses gants, ses ciseaux et une bobine de gros fil gris.

La-dessus elle donnait un tour de clef à ses armoires, serrait le beurre et le fromage dans son buffet à provisions, et tout d'un coup, avec une extrême énergie, se mettait à frapper sur le canapé et les fauteuils en appelant amoureusement :

— Cher trésor !

A un coup plus fort qui faisait basculer le plus caduc des deux fauteuils, une antique minette apparaissait, soufflant dans ses barbes grises et dardant une queue épilée, garnie seulement à son extrémité d'un flocon d'étoupe. La tendre Angèle, alors, se jetait sur « Cher trésor » et la tenant, charmée et ronronnante, sous les baisers qu'elle lui plaquait au museau, elle lui faisait des adieux passionnés, entrecoupés de recommandations. « Cher trésor sera bien sage, fera pas ses ongles sur le canapé, grattera pas à la porte du buffet... » La chatte, à petits coups de sa langue râpeuse, lui léchait les joues.

Le lendemain, Paul dans son courrier du matin, trouvait une lettre de Madeleine :

« Mon chéri, que je m'en veux de t'avoir encore une fois rendu malheureux... Tu me

dis que tu m'avais écrit une autre lettre que tu as déchirée... C'est celle-là pourtant que j'aurais dû recevoir... J'aurais eu l'amer bonheur de me sentir atteinte jusqu'au cœur... Je n'étais pas en faute, cependant... Je jure que je te serais revenue le lendemain de notre dernière entrevue si celle-ci ne m'avait littéralement tuée... Ah! ce que j'ai souffert, je ne puis te le dire!... J'ai eu la sensation matérielle d'être moi-même frappée de mort... Je suis restée trois jours au lit; mes pauvres nerfs étaient à bout... Le médecin a prescrit un repos absolu... Je ne suis pas encore remise... Mais qu'est ma souffrance auprès de la tienne?... J'aurais accepté de souffrir mille fois davantage si ta peine à toi en avait dû être allégée. Et je ne pouvais t'écrire... personne pour jeter ma lettre à la boîte... Je suis toujours prise par la peur que quelqu'un... Heureusement que tu as eu l'idée de m'envoyer Angèle. J'allais la prier de passer quand elle m'est arrivée... Ah! mon Paulet, quand pourrons-nous être tout à fait heureux? Je me tourmente à la pensée de tout le trouble que je jette dans ta vie, moi qui voudrais n'être pour toi que le bonheur. N'eût-il pas mieux valu ne jamais nous être rencontrés? »

Il pressa la lettre contre son cœur, la porta à ses lèvres, y but les baisers qu'elle y avait mis elle-même : « Cœur adorable de qui je suis indigne! Je t'accusais quand moi seul étais coupable! »

La « Petite poste » avait raison. Le connaissait-il seulement, ce cœur de Madeleine si attaché, si franc, si naturel dans tout le mensonge de sa vie? Pouvait-il même s'en faire simplement une idée à travers le mystère et l'inconnu qu'à chaque séparation elle redevenait pour lui? Jamais il n'avait senti la beauté unie de la sincérité comme avec elle, et il se comportait comme s'il ignorait qu'elle était pour lui la vérité même. Qu'est-ce qu'il y avait donc, quelles épaisseurs de murs entre l'âme et l'âme pour que toujours, en dépit des étreintes où on croit se posséder jusqu'aux sources mêmes de l'être, elles demeurent incommunicables à de si grandes distances que les déserts et les océans ne les sépareraient pas davantage?

La semaine passa sans qu'elle eût récrit. Ce fut une obsession : il ne cessait plus de songer à elle. Il dut renoncer à tout travail. Il se persuada que jamais encore il n'avait été aussi malheureux, et il était lui-même la cause de son malheur.

Il craignit que son indisposition ne fût plus grave qu'elle n'avait dit et alla revoir Mlle Ducotillon. La « Petite poste » parut d'abord un peu ennuyée; puis, de sa grosse voix de fille de militaire, elle lui déclara qu'elle l'avait vue la veille, qu'elle était à peu près remise, qu'il n'avait qu'à patienter.

Cette fois, il la surprenait dans l'intimité d'une dînette en déshabillé sous la lampe, Cher trésor assis sur la table, près du plat d'œufs brouillés qu'elle chipotait, et grignotant les deux sous de foie qu'elle lui avait achetés. Comme elle avait fait ce jour-là la toilette de ses trois pièces, il sentait un peu moins le chat sous les fauteuils.

Il tâcha de lui couler une lettre pour Madeleine.

— Ce serait gentil à vous de la porter ce soir encore.

Ah! non, elle en avait assez. D'ailleurs, justement, ce soir-là, la dame du second, restée veuve avec un perroquet qui toujours lui redisait le nom de son mari, arrivait faire des réussites en prenant le thé. Et elle recommençait sa gronderie de l'autre fois; il demandait à Madeleine plus qu'elle ne pouvait lui donner; il n'était vraiment pas raisonnable.

— Eh bien, adieu! fit-il. Je sais ce qu'il me reste à faire.

— Quoi? dit-elle en le fixant de ses petits yeux bourrus.

— J'irai jusque chez elle, je trouverai bien un moyen de lui faire passer ma lettre.

— Ce soir... non, non, c'est impossible.

Elle se dressa, bousculant Cher trésor et les assiettes.

— Quand je vous dis que c'est impossible... Bon! mon souper qui me remonte... Vous m'en ferez mourir, de toutes vos histoires!

Paul fut remué d'une défiance :

— Ah ça! il y a donc quelque chose!

Alors elle se fâchait pour de bon. Pour qui la prenait-on?

Il se vit ridicule et gagna la rue. « Que s'est-il passé? Que se passe-t-il? » se disait-il constamment. Il éprouva le désir violent de la voir. Même s'il avait pu apercevoir simplement à ses fenêtres la tranquille lumière de sa lampe de malade, il eût été content. Il fut devant la maison, leva les yeux; l'étage, dans la vapeur du soir, laissait filtrer aux fentes des rideaux une fine bruine de lumière. Des ombres couraient. Et c'était de nouveau l'idée d'une chose que la « Petite poste »

n'avait pas voulu lui dire. Il craignit d'être remarqué, remonta la rue.

Un coupé soudain le croisa ; il se retourna. Le cocher arrêtait devant la porte des Cormont, et, droit sur son siège, attendait. Son cœur lui sauta à la gorge. Il fit un effort pour résister à l'appel des deux lanternes, brûlant d'un feu clair comme de gros yeux.

Il demeurait là alors un temps assez long, allant et venant, son chapeau mou rabattu sur les yeux. Il pensa à sonner, à demander M[me] Cormont; il fit un pas, sans réfléchir, impulsivement. Mais il ne trouvait plus les mots : il ouvrit la bouche, et même la voix ne sortait pas. Idiot! Est-ce qu'après tout il était nécessaire de trouver une raison à un fait aussi simple? Il repassa; là-haut, une petite ombre fine tourbillonnait. Il eût juré que c'était elle. Un frisson lui claquait les dents. Il attendrait sa sortie, comme venu là par hasard. D'un geste cérémonieux, il fermerait lui-même la portière sur le flot de ses jupes. C'était là une belle ironie.

Sur une large coulée de lumière, la porte s'ouvrit. Des voix, une silhouette nerveuse et parée, la forte stature de Cormont escaladant le marchepied... Et puis, le coupé, au trot

large du cheval, tournait l'angle de la rue. Il eut l'impression que le mari, à son tour, lui volait sa femme.

Joué!

Il rentra chez lui dans un état affreux, refusa de dîner, voulut oublier la vie en appelant à lui le sommeil. Son cœur battait à grands coups dans le froid de ses membres. Il s'était gelé là-bas à la guetter; la fièvre le secouait dans son lit. Heureusement, il n'en aurait plus pour longtemps : il pensa lucidement à la grande délivrance. Non! décidément, non! c'eût été trop bête : il lui ferait traîner son supplice en longueur. Il lui crèverait le cœur sur le sien.

Sa mère vint jusqu'à la porte demander pourquoi il criait. Il ne s'était pas entendu lui-même. Il fit de la lumière, vit qu'il était une heure après minuit. Il s'obligea à se coucher sur le cœur, étouffant la vie furieuse en lui de tout son poids, raide entre ses draps moites de sueur. Le doute, la colère, la jalousie le torturaient. Comme cette vieille Ducotillon s'était moquée de lui!

Ruse peut-être aussi cette histoire du médecin qui l'avait condamnée au repos, stratagème pour se faire libre et ne pas venir. « Ah!

trompeuse! perfide! il faudra bien tout de même qu'elle m'écrive! songeait-il. Avouera-t-elle ou sera-t-elle fourbe jusqu'au bout? De son silence ou de ses aveux dépendra l'évidence de sa duperie. » Dans sa fureur, il l'eût préférée menteuse. Ce ne fut qu'au matin qu'il put s'endormir; il ferma les yeux sur des visions de cauchemar. Il rêva que le coupé, au coin de la rue, lui passait sur le corps.

CHAPITRE XI

« Ah! mon chéri, quelle histoire!... Attends-toi à une grosse nouvelle! Mon mari nous offrait à souper au cabaret, aux Marcille et moi... Ç'avait été remis si souvent qu'il a bien fallu... Tu vois ça d'ici, l'éternel petit salon rouge, bleu, vert; celui-ci était jaune... Je n'ai cessé de penser à toi. Dieu! me disais-je, si c'était lui qui fût là!... Bref, un gros ennui au fond pour moi, malgré mes rires de poupée folle... Le croirais-tu, ami chéri, cela m'a retapée... Me voilà dans le mouvement encore une fois... Tu sais que je suis de celles qui se défatiguent en se refatiguant. Enfin, que veux-tu? je ne pouvais pas faire autrement... Le plus heureux, c'est

que je vais pouvoir te revenir... vite, vite... Je ne peux plus attendre... mais tu seras bien sage, pas? Plus de scène... »

Paul délira de joie. Tout un jour il porta la lettre sur son cœur. Il eut pour Madeleine les noms les plus doux. Il embrassa sa mère en pensant à elle. La mort, l'horrible doute furent loin; il se crut revenu aux premiers matins de son amour. Ses sensations étaient légères, riantes, déliées. Poupée! ah! oui, comme elle avait raison! Mais l'eût-il aimée à ce point si elle n'avait été la plus désirable des poupées? Tout s'égalisa : il gagna un procès, sentit la force et la fortune revenues.

Elle lui écrivit deux jours après; elle lui donnait rendez-vous chez la « Petite poste »: c'était plus central pour elle... Angèle était avertie... « Bah! après tout, » pensa-t-il. C'était là qu'ils s'étaient rencontrés les premiers temps.

Il arriva à l'heure, monta l'escalier et elle l'attendait : ce fut elle qui lui ouvrit. Mlle Ducotillon était partie donner ses leçons.

Elle fut dans ses bras : elle tenait sa petite bouche crispée dans la sienne. Une éternité charmée passa dans leurs baisers qui ne pouvaient se détacher. Ils cherchèrent un coin

de l'appartement où Cher Trésor n'eût point laissé de ses poils. Cette délicieuse Madeleine, d'un charme pimpant de figurine émaillée, dans son petit nuage de parfums, semblait, en un tel endroit, vraiment fourvoyée. Il finit par épousseter avec son mouchoir les reps éraflés du canapé. Il la prit sur ses genoux, toute chaude et frémissante : elle lui disait à travers ses caresses, et ses baisers :

— Mon Dieu ! j'ai tant de choses à te dire... Ah ! mon pauvre chéri, comme je t'ai senti triste !... Moi non plus je n'étais pas gaie, va ; ces longues absences nous font à tous deux un mal affreux. Alors, vois-tu, il m'est venu une idée. Je vais prendre un jour où je resterai chez moi. Précisément mon mari s'étonnait de ne plus jamais te voir à la maison. Je lui ai dit que c'était de sa faute, qu'il manquait de cordialité à ton égard... Il a fini par me dire de lui-même que je devais t'inviter, qu'il n'y avait pas de raison pour que tu ne te considères pas toujours comme de la maison.

Paul eut un geste.

— Laissons...

— Ah, oui, je sais ! Mais je t'assure, dans notre cas, ce serait encore ce qu'il y a de

mieux. Nos vies en resteraient bien plus mêlées... Si tu savais comme ma petite Paulette demande toujours après toi ! C'est maintenant une joie pour moi... Il me semble que ton nom, ainsi prononcé par nous deux, te fait vivre dans l'atmosphère de la maison... Et puis, pense donc, toutes les fois que je n'irais pas chez toi, c'est toi qui viendrais...

— Ne me demande pas l'impossible.

— Tu le détestes donc bien, lui qui pour toi fut toujours un ami ?

— C'est vrai, dit-il, je ne suis qu'un ingrat.

— Voyons, fais cela pour moi... pour nous. Est-ce que le bonheur d'être ensemble ne vaut pas un petit sacrifice?... Tu vas être bientôt notre hôte à la campagne : on compte t'y inviter tout un mois... Il faudra bien t'habituer tout de même... Est-ce oui ?

Elle lui caressait le visage.

— Quel supplice ! dit-il, mais si tu le veux...

— Ah ! mon Dieu ! fit-elle tout à coup en consultant sa montre... Moi qui oubliais... C'est le jour de Mme Jacquin, de la baronne, de Clotilde Marcille.

Elle avait passé son carrick et lui offrait sur ses lèvres le baiser de l'adieu. Il ouvrit la

porte, écouta si personne encore ne montait l'escalier.

— Va, dit-il.

— Ah! que c'est gentil! Tu ne me grondes pas aujourd'hui.

Elle lui promit d'aller le voir le lendemain chez lui.

— C'est si bon chez toi, je voudrais y vivre à tes côtés... Tu verrais quel nid je te ferais.

Elle se rappela soudain le canapé, le fauteuil aux ressorts gémissants, tout le mobilier d'un autre âge qui, si souvent, pendant ses attentes, l'avait énervé de sa laideur.

— Il y aurait des meubles légers, des étoffes souples et jolies, des tapis aux teintes silencieuses... Je t'assure que ça fait partie du bonheur!

Il crut qu'elle s'apitoyait sur leur pauvreté.

— Maman vit là son rêve tranquille de vieille bonne femme qui, derrière chaque objet, met un souvenir, une piété... Tu l'oublies, Madeleine.

Elle se pinça la lèvre.

— C'est vrai, il y a ta mère...

Elle lui échappa.

CHAPITRE XII

Mme Cormont décida de demeurer chez elle le jeudi soir. Pendant un mois, elle fut constante dans cette résolution qui compliqua sa vie en lui faisant reporter sur les jours suivants ses obligations différées.

Paul arrivait avant les Marcille : elle le recevait dans le petit salon de l'étage. Sitôt la porte refermée, ils se prenaient la bouche, sans une parole. Des corbeilles posaient sur le guéridon : Madeleine avait imaginé d'intéresser ces jours-là Clotilde à un travail de couture pour l'Œuvre de la sainte Enfance. Marcille toujours accompagnait sa femme. Cormont, qui, après le dîner, généralement consacrait une heure à

son courrier du soir, quittait son cabinet et arrivait à son tour.

— Je ne reconnais plus ma femme, disait-il, jamais elle n'a montré un tel zèle de charité... Encore s'il s'agissait d'une œuvre laïque.. Me voilà bien, moi, Cormont, connu pour mes principes libéraux...

Madeleine riait en regardant Paul.

— C'est vrai... Autrefois je donnais tout à faire au dehors. Maintenant je passerais des heures à travailler ainsi entre nous... On gagne son paradis comme on peut.

Paul oubliait ses ennuis à sentir près de la sienne sa vie nerveuse qui s'agitait dans un bruit de soies froissées ; il n'avait pas de peine à trouver sous sa robe un pied vif qui cherchait le sien. Cormont faisait monter des grogs et de la bière ; les dames prenaient du thé. Paulette, qui venait d'atteindre ses onze ans, avait la permission de demeurer jusqu'à neuf heures. Elle avait gardé de sa crise récente une mine pâle et tirée.

La convalescence sembla encore l'avoir grandie en l'amincissant : elle avait de longues jambes grêles qu'elle s'efforçait de replier sous sa chaise. Mme Marcille s'amusait à lui voir faire des points bien égaux, attentive et grave. Quelquefois elle se levait

pour aller embrasser Mme Cormont, en un besoin soudain de tendresse et d'effusion. Madeleine lui rendait ses caresses en l'appelant de noms tendres où Paul entendait revenir quelques-uns des noms qu'elle lui donnait à lui-même. « Qu'elle est charmante, songeait-il, dans cette confusion où c'est sa fille qu'elle aime à travers moi, où c'est moi qu'elle aime à travers sa fille! »

Il lui arrivait alors de les regarder toutes deux, leur trouvant, à travers un même air joli et tendre, une ressemblance des yeux et des traits. Mais Madeleine avait les cheveux d'une brunissure mordorée, Paulette de fines ondes blondes qui s'accordaient à la langueur de son visage.

La fillette, sentant qu'elle était observée, très vite levait la tête avec une petite secousse de tout le corps, comme sous l'action d'un magnétisme. Elle apercevait alors les yeux de Paul fixés sur les siens et à son tour le regardait en s'agitant sur sa chaise, souriante et troublée.

Parfois, dans le même moment, Madeleine, de son côté, tournait ses regards vers sa fille. Elle la voyait émue, d'une âme qui s'ignorait et restait surprise : un frémissement léger lui venait pour l'éveil de cette

sensibilité qui annonçait la jeune fille prochaine.

A neuf heures la gouvernante anglaise entrait et l'emmenait coucher. Elle allait de l'un à l'autre, tendant le front. Paul seul lui baisait la main et elle avait fini par l'avancer d'elle-même, comme une petite infante accoutumée à un cérémonial de cour. Marcille, très épris de musique, se mettait au piano et jouait, sans effet, avec simplicité, comme pour lui-même. Clotilde avait une jolie voix limpide et haute : c'était chez eux leur joie des soirs, après qu'elle-même avait mis ses enfants au lit, de se sentir doucement vibrer dans la tendre spiritualité des âmes à l'unisson. Elle ne se faisait pas prier et chantait Gluck, Haendel et Schumann. Madeleine goûtait leur génie noble, rêveur et passionné. Pour finir la soirée, elle allait chercher elle-même, dans sa bibliothèque, un des poètes que lui avait fait connaître Paul. Elle adorait la musicalité de voix frémissante et voilée avec laquelle il disait du Verlaine ou du Baudelaire.

A la demie après dix, Mme Marcille, avec son joli sourire aimable et candide, donnait le signal du départ. Paul, le rêve encore une fois tué par la réalité, s'en allait crispé

et froid, enragé contre Cormont qui, lui, restait en maître. Madeleine, elle, les yeux clairs, ne cachait pas sa joie pour les moments passés l'un près de l'autre, heureuse d'aimer ainsi et d'être aimée. — « Voilà bien son égoïsme pensait Paul : elle est heureuse ; elle a son amant et sa fille à la fois sous la main. Elle n'a plus à chercher le bonheur au dehors ni à se partager. » Madeleine, depuis un mois, n'était plus venue qu'une fois chez lui.

Un jeudi de la fin du mois, ce fut Cormont qui reçut Paul : Madeleine n'était pas encore rentrée. On se mit autour de la table, une heure se passa et elle arrivait, les nerfs en l'air. Cormont, qui la laissait très libre à condition qu'elle ne manquât à aucun de ses devoirs de maîtresse de maison, n'était pas content. Elle imagina divers prétextes et laissa paraître, toute la soirée, une gaîté excessive. Paul, dans sa fureur et sa jalousie, lui crut un amour nouveau : il ne put se modérer et se répandit en diatribes violentes contre la perversité des femmes. Clotilde et les hommes se récrièrent.

— Quel réquisitoire ! fit Cormont, amusé par la dispute ; nous plaiderons, nous, les circonstances atténuantes.

Madeleine, elle, l'écoutait distraite, pâle, les yeux découragés.

— Qu'est-il arrivé, ma chère? lui demanda Clotilde.

— Rien...

Elle se reprit, se remit à rire follement; mais au moment du départ, elle serrait nerveusement la main de Paul et lui disait à mi-voix :

— Il m'arrive un ennui... J'irai te voir demain... D'ici-là, plains-moi.

Dans un autre moment, Paul eût été malheureux de la tristesse de Madeleine : il ne pensa, cette fois, qu'à la joie de s'être trompé dans son soupçon ridicule.

Cormont, dans un dernier shake-hand, lâchait sa basse taille.

— Dites donc, Larue, n'oubliez pas que vous êtes invité chez nous là-bas... La campagne vous calmera.

Paul n'éprouvait plus pour lui qu'une pitié cordiale.

Madeleine arriva le surlendemain seulement. Elle sembla apporter le printemps vainqueur dans le léger et frais caprice d'une toilette qui l'enveloppait comme un nuage irisé. C'était la première fois qu'elle la mettait : le chapeau, la robe, les gants et

jusqu'aux bottines s'harmonisaient à la couleur de ses cheveux et à la nuance de son charme.

— Me trouves-tu jolie?

Il ne reconnaissait plus la femme pâle et ennuyée de l'autre soir. La vie encore une fois l'avait renouvelée aux flots mobiles de la sensation. Elle eut l'âge des enfantillages amoureux; elle fut une toute jeune femme s'offrant dans la grâce imprévue d'une robe assortie à l'amour et à l'heure. Il la sentit contre lui palpitante de fièvre, animée de coquetterie et de triomphe.

Paul était dans un de ses bons jours : il fut flatté d'avoir l'amour d'une si délicieuse maîtresse; il s'aima à travers la grâce enjouée qu'elle mettait à lui plaire. Il la fit tourner sur elle-même; elle était heureuse d'être admirée et tournait d'un long sourire sémillant.

A la fin, elle vint s'abattre dans sa poitrine.

— Ah! mon chéri, ce n'a pas été sans peine... Figure-toi, la couturière ne voulait plus me livrer ma robe... Je ne sais pas si je dois tout te dire... Oui?... Eh bien, je restais lui devoir cinquante louis environ... Voilà-t-il pas qu'elle fait présenter sa note

trois fois coup sur coup… Jamais je n'aurais osé demander à mon mari… Depuis la sotte scène de l'autre jour, il me surveille : il veut des comptes… Alors, tu comprends, j'avais le cœur chaviré positivement… Quand tu m'as vue arriver en retard avant-hier soir, j'avais six heures de voiture. J'avais fait le tour de toutes mes amies pour me trouver quelques centaines de francs. Aucune ne pouvait : presque toutes étaient dans le même cas… Ce n'est qu'hier que j'ai pu enfin me procurer l'argent… Et c'est ce qui t'explique pourquoi tu as aujourd'hui les étrennes de ma robe.

— Et c'était cela la cause de ce grand ennui qui te faisait toute pâle et triste? fit Paul d'un accent de pitié pincée et ironique.

Elle lui prit la tête à deux mains et l'attirant près de ses yeux :

— Oh! je sais, les hommes ne comprennent rien à ce qu'ils appellent notre futilité… Mais nos robes, c'est nous-mêmes, c'est le secret de notre puissance… On pourrait juger de l'amour d'une femme rien qu'à sa robe… M'aimerais-tu seulement si, comme une petite bourgeoise, je t'arrivais en toilettes de quatre sous?

— Oui.

Un étrange et malicieux sourire plissa la bouche de Madeleine.

— Non, monsieur... Et c'est pourquoi que je me fais belle pour vous... C'est à toi que je pense quand je choisis la nuance d'une robe. Il me semble, comme tout à l'heure, que tu as un regard nouveau quand, à travers la surprise d'une toilette que tu ne me connaissais pas encore, tu me découvres une nouvelle beauté...

Il se mit à rire en haussant les épaules.

— Tout ce que je sais, c'est que tu es vraiment charmante : il me semble que tu n'as jamais été plus jolie... Se peut-il que j'aie mérité d'avoir une femme aussi délicieuse que toi?

Il l'attira sur le divan et baisa follement le souple et tiède tissu qui moulait les palpitations de sa vie. Sa griserie d'amant s'électrisait de frôlements, de caresses et de parfums. Il avait, à manier l'intimité frémissante des soies, un plaisir de conquête et de possession qui délectait ses origines, la sombre filiation des hommes de la glèbe. O joie d'être riche pour une telle amie! Les faunes, les flores, les mystérieux esprits de la terre collaborent avec le paria, la plèbe des mines, des caves et des galetas,

à parer la beauté de l'amour... Il comprenait que la passion pût mener au vol, au crime, au meurtre!

Il se leva, alla à son secrétaire, un vieux meuble où son père avait enfermé, lui aussi, le trésor parcimonieusement épargné de son petit avoir. Il l'ouvrit, prit un billet de cinq cents francs dans un des tiroirs.

— C'est pour toi que je le gardais...

— Non, non, je ne veux pas, s'écria-t-elle dans un mouvement de honte et d'amour. Tu sais bien qu'il ne doit jamais être question d'argent entre nous.

— Je t'en prie, puisque cela ne me gêne pas et que, peut-être, cette somme te permettra de rembourser le... la personne...

Il lui parlait gauchement, avec une timidité humble qui lui mangeait les paroles aux lèvres, comme s'il avait la conscience de la médiocrité de son offrande.

Madeleine fut touchée jusqu'aux larmes.

— Ah! chéri! Qui aurait cru jamais qu'un jour j'accepterais cela de toi? Maintenant je puis bien te dire... Angèle ne pouvait pas... J'avais vainement frappé à toutes les portes... Alors je me suis adressée à Morel, tu sais bien... Morel, cet huissier de cour qui est aussi serveur aux grands dîners...

Va, je ne suis pas la seule, et c'est tout profit pour lui.

Madeleine Cormont, la femme de l'avocat en renom, empruntant le prix de ses robes à un subalterne, à une sorte de serviteur judiciaire! Paul tressaillit: ses yeux s'assombrirent : il vit le geste de cette jolie main tendue, il vit le sourire qui accompagnait la demande. Toute sa pudeur fière de pauvre se leva : c'était une vertu de famille; sa mère, aux plus mauvais jours, jamais n'avait voulu s'adresser à un parent riche qui lui serait venu en aide. Il rougit pour cette défaillance de sa jolie vie élégante s'avilissant en de hasardeuses approches. Les ondes du sang coururent. Il eut un petit accès de toux.

— Écoute, Madeleine, je ne veux plus, plus jamais, tu m'entends... Ne suis-je pas là, moi?... Et puis laisse-moi te dire : s'il le faut, aie donc le courage de n'avoir qu'une robe à la fois comme tant d'autres qui aiment et n'en sont pas moins aimées.

Elle se rappela tout à coup le fiacre qui l'attendait :

— Pense donc, chéri, j'étais venue pour un instant seulement... Et voilà bientôt deux heures... Adieu, un long et tendre adieu!

Paul, resté seul, réfléchit. Son cœur était

plus calme : il la voyait autrement. N'était-ce pas pour lui toute cette folie? Ah! comme elle l'aimait!

La jeunesse remonta, la fièvre de vie ardente qui, autrefois, lui donnait l'illusion d'une force humaine décuplée. Il ne voulut plus penser qu'à son bonheur. Il baisa longtemps l'empreinte encore tiède de son corps aux coussins du divan.

CHAPITRE XIII

Mme Marcille eut un enfant malade : elle écrivit à Madeleine ses regrets ; les soirées du jeudi prirent fin. Madeleine, que leur monotomie à la longue énervait, fut heureuse de se rejeter aux derniers remous de la saison mondaine. Encore une fois, elle fut entraînée, le tourbillon la posséda... Ils se virent comme ils se quittaient, à petites fois rapides qui pour elle étaient encore du bonheur.

C'était le matin : elle se faisait conduire jusqu'à l'entrée du bois, lui-même l'y attendait.

— Ah ! mon chéri, ce qu'il m'a fallu de courage... J'étais brisée, je ne me suis couchée qu'à trois heures...

Elle avait pris son tub à demi endormie, s'était remise un instant au lit, le temps de déjeuner d'un biscuit et d'un bol de lait chaud. Puis elle avait sonné, sauté dans une robe. Elle sentait bon l'eau, la chair, le frais matin de la rue.

Il dut lâcher des affaires, réclamer des sursis. Il évitait de lui en parler : elle ne semblait pas se douter qu'il eût autre chose à faire qu'à l'aimer. Sa fortune d'avocat, encore une fois, en souffrit ; il la lui eût sacrifiée tout entière pour s'assurer durablement des instants comme ceux qu'ils passaient ensemble sous les arbres. Elle trouva le moyen de venir deux fois la semaine.

Ils recherchèrent les endroits solitaires : ils marchaient à petits pas, les mains enlacées ou se tenant par la taille, comme de jeunes amoureux novices et ingénus. Sous les tissus légers elle eut la grâce fluette d'un corps de fillette. D'une joie confiante et hardie, elle aimait oublier toute prudence, dans le mystère dangereux des clairières et des avenues. Il lui renversait la taille, prenait longuement sa bouche et elle fermait les yeux, froidie d'un grand frisson délicieux. Soudain le froissement des feuillages les avertissait d'une présence. Des gens riaient ;

d'autres fois un couple, qui cherchait aussi l'ombre, s'écartait discrètement. Elle s'amusait de ressembler à tant d'autres dans la grande aventure de l'amour. C'était pour elle comme la joie d'être revenue à la vérité de la vie, avec un amant presque légitime.

— Ici, je me sens bien plus Madame toi, disait-elle drôlement.

Mais une fois, comme ils quittaient un taillis brusquement coupé d'une éclaircie, elle étouffa un cri. Un cavalier, trottant en sens inverse à quelques mètres, les dévisageait à travers le lorgnon.

— Ne te retourne pas, fit-elle très vite. C'est M. de Roimont, le mari de la baronne, notre présidente de la Sainte-Enfance...

Elle fut prise d'une lâcheté :

— Je suis perdue... Tout le monde va savoir... Ah! mon Dieu! une femme comme moi !

Elle se lamentait comme pour un naufrage de sa vie déconsidérée par une liaison indigne. Au bout de quelques instants, ce fut elle-même qui se retourna : on n'entendait plus les foulées du cheval dans la terre élastique. Alors, un peu pâle encore, elle se pendait à lui et d'un grand élan :

— Après tout, tant pis... Il faudra bien un

jour que le monde le sache, et ce jour-là nous n'aurons plus qu'à partir à deux.

— Oh! oui, oui, si tu voulais seulement...

Il la regarda avec des yeux éperdus. Elle, à son côté, palpita, vaincue par le regard qui violait sa volonté.

— Nous emmènerions Paulette, fit-elle, souriante.

Le désir, l'espoir créèrent l'illusion de cette vie à deux dont ils se parlaient toujours. Son imagination de femme, par avance, réglait tout.

— Pense donc... Nous voyagerions un petit temps d'abord... Je connais si peu du monde..! Toi aussi, mon pauvre chéri... Nous commencerions par l'Italie, Rome, Florence, Venise... Hein, Venise? Il paraît qu'on y a un petit palais pour pas cher... Nous vivrions là un an, deux ans; puis l'Espagne, les courses de taureaux, quel rêve!

Il était très pâle, la bouche tiraillée.

— Quel rêve, oui!...

La légèreté, la puérilité de ces discours l'accablait. Il sentit le malheur d'aimer une femme mondaine. Madeleine ne savait pas compter; pour une toilette, pour un caprice, elle eût dépensé l'argent de tout un mois de son petit ménage d'avocat.

Elle le vit soudain ombrageux et blessé. Une honte lui monta aux joues; elle redevint l'autre femme, l'aimante et la sérieuse, un instant égarée par un mirage futile.

— Oh! pardon, chéri... j'avais tout à fait oublié cela...

Il comprit qu'elle faisait allusion à son existence médiocre et besogneuse. Encore une fois les lies remontèrent : il ne lui en voulait pas; mais une haine dominait, chaude et enragée, contre ce mari qui, lui, pouvait se payer le mensonge de son bonheur. L'heure belle et riante sous l'or léger des feuilles cessa d'exister.

— Allons-nous-en, dit-il en toussant, j'ai ce bois en horreur.

Alors, de toute sa bonne affection, elle tachait de l'apaiser.

— Pardonne-moi, c'est bête ce que je t'ai dit... Comme si nous avions besoin pour être heureux d'autre chose que de notre amour! Tu verras si je sais me priver... Et puis, ta vie à toi changera... Une belle cause gagnée peut te donner la fortune. Tout ça, chéri, c'est une affaire de temps... Tu es trop impatient vraiment.

Il la regarda avec un visage bouleversé.

— Le temps, dis-tu, mais suis-je de ceux qui ont le temps devant eux ?

Toute accoutumée qu'elle fût à ses découragements, elle resta saisie, crut trop bien comprendre le sens poignant de la question. Il sembla y avoir interrogé sa destinée.

— Mais tu es jeune, jeune. Pense donc, j'ai six ans de plus que toi... Je serai déjà une vieille femme quand à peine l'âge marquera sur toi.

D'un emportement tendre, avec cette sensibilité adolescente qu'elle aimait tant en lui, il la pressait contre sa poitrine.

— Tu es pour moi la jeunesse éternelle de l'amour, Madeleine... Tu ne vieilliras jamais.

— Enfant !

L'heure de la séparation fut là. On déjeunait chez elle à midi, Cormont exigeait la ponctualité. Ils avaient repris le chemin par lequel ils étaient venus. Déjà ils entendaient la corne des tramways.

— Vite un dernier baiser, dit-elle, après avoir jeté les yeux aux alentours.

Elle ouvrit ses lèvres, il trembla de tout son corps en y buvant sa vie chaude et mousseuse.

Un peu de temps, du regard il la suivit

filant à petits pas rapides et nerveux, toute droite dans l'évasement de sa robe, avec le dessin mince d'un bout d'ombre sur le chemin à ses pieds. Quand il l'eut perdue de vue, il s'appuya contre un arbre, horriblement triste, tout son courage parti avec elle. « Et il en sera toujours ainsi, désespéra-t-il. Chaque fois qu'elle s'en ira, elle emportera ma vie aux plis de sa robe. »

Paul avait découvert à la lisière du bois une guinguette qui n'était visitée que le dimanche. C'est là qu'au prix d'un mensonge compliqué, l'élégante femme qu'était Mme Cormont, assise sur un banc râpeux, parmi le picorement des poules et l'évaporation des fumiers, put réaliser un matin son rêve d'aller manger ensemble une omelette sous la jeune pousse des clématites guirlandant le latis d'une tonnelle. Il lui avait fallu imaginer une histoire de déjeuner au comité de la Sainte Enfance pour son mari : celui-ci, qui aimait parler à table, ne pouvait se faire à l'idée de prendre ses repas en tête à tête avec son assiette.

Chacun de leurs bonheurs d'ailleurs naissait de ruses et d'impostures sans fin. Madeleine en était arrivée à ne plus se douter même qu'elle mentait. Elle mentait avec un

tel art et une telle constance qu'elle éprouvait une gêne réelle à dire la vérité, même la moins compromettante. Paul seul goûtait l'assurance de son indéfectible sincérité.

La cabaretière leur servit du lard, des œufs, des radis, du fromage pressuré et du café. Madeleine apporta à ce repas rural l'entrain et la joie amoureuse d'une grisette lâchée au grand air des champs.

— Jamais je n'ai mieux déjeuné, s'écriait-elle... Il me faudrait si peu de chose pour vivre avec toi... Oh! tu ne me connais pas!

Paul l'admira d'être si simple et si brave dans la rusticité grossière qui l'entourait. Elle avait retroussé sa robe comme une paysanne ; elle tenait son jupon de soie rose à fleurs de pêchers ramassé entre ses genoux. Près de ses gants sur la table, son mouchoir en tortillon vaporisait un parfum chaud qui, brusquement, s'altérait de l'efflux aigre des fumiers. Qu'il la trouvait désirable ainsi avec sa jolie vie nerveuse qui remuait des clartés de bagues à ses mains, et la minceur souple de son petit corps gentil sous le froissement des pimpantes étoffes! Ah oui! elle avait raison, l'eût-il autant aimée dans de parcimonieux atours?

Elle eut, en son charme artificiel et vivant, le prix d'une matière rare, prestigieusement sertie. Les tissus, les bijoux, les odeurs, le mystère paré de sa personne intime lui donnaient un air terrible et captivant d'idole.

Il la regardait, souriant, allégé à travers le printemps des feuilles. Lui-même se sentait jeune comme l'heure et la saison : il lui semblait que des poids d'humanité tombaient de ses épaules. Son adoration soudain monta, une humble, étonnée et candide action de grâce dans l'apaisement de son cœur toujours tourmenté.

— Est-ce bien vrai que c'est toi qui es là, Madeleine, et que tu m'aimes, et qu'il m'est donné, à moi, la joie inouïe de t'aimer?

— Ta Madeleine, oui, ta Madeleine, plus heureuse encore, s'il se peut, du bonheur qu'elle te donne que du bonheur qu'elle reçoit de toi...

Elle lui avança les mains par dessus la table et il les couvrait de ses baisers. C'étaient des sensations neuves et frémissantes comme si tout recommençait, comme si rien jamais n'avait fini. Il regardait jouer aux ors limpides de ses prunelles les petites mailles du soleil et de l'ombre, d'un long

bonheur enivré. Parfois ils demeuraient un peu de temps sans se parler, la main dans la main: et un désir les possédait, évanouissait leurs yeux. Il oublia tout, le passé, l'avenir, la mort.

Madeleine, vers la fin du mois, s'arrangea pour le voir presque chaque jour pendant une semaine entière.

Toutes les fêtes avaient été données. On avait fermé aux derniers jours d'avril la fancy-fair où Madeleine tenait un étalage de bijoux russes. Elle avait voulu avoir de Paul l'étrenne de sa première vente. On commençait à parler de voyages et de villégiatures. Mme Cormont, pour être tout à son cher amant, avait déclaré qu'elle n'irait pas aux villes d'eaux et passerait l'été à la campagne. Elle aspirait aux vacances.

Paul eut là des jours de détente heureuse. Une âme fraîche lui vint dans la jeunesse du monde; il vécut tout un temps dans le désir et la confiance. Il avait presque entièrement oublié ses affaires. Dans les vergers, aux limites du bois, fleurissaient les pommiers tardifs. C'était pour Madeleine un spectacle nouveau, elle n'avait jamais eu beaucoup le temps de prendre attention à la nature. Ils regardaient les ciels roses pommelés de

petits nuages, onduler entre les feuillages. A leurs pieds naissait la grâce ingénue des pâquerettes. La mélodie des oiseaux leur versait une sensation d'éden. Dans l'air léger, doucement ventilé, Paul ne toussait presque plus. Elle l'observait avec des yeux ravis. Elle l'admirait se reprendre à ses sèves vives comme les grands arbres.

— Jamais tu n'as été si bien, mon chéri... C'est mon amour qui t'a guéri.

— Oui, oui, je me sens redevenir un homme; je n'ai plus quelquefois qu'un peu de gène dans les bronches... Cela s'en ira avec l'été.

CHAPITRE XIV

Brusquement Madeleine fut obligée de partir pour la campagne, bien avant le temps qu'elle s'était proposé. Paulette de nouveau était retombée à une langueur de dépérissement. Le médecin prescrivit le grand air ; il ne laissa à Mme Cormont que le délai nécessaire pour faire ses malles. Au bout de deux jours, tout se trouva prêt.

C'était un samedi ; Cormont voulut les installer lui-même et les accompagna. Ils emmenèrent avec eux la gouvernante et la femme de chambre, en attendant que la cuisinière pût les rejoindre. Dans sa précipitation et ses alarmes, Madeleine ne put trouver ni le temps ni la liberté d'esprit

pour écrire à Paul. Elle préféra attendre une accalmie dans ses propres agitations pour le préparer à une absence qui, cette fois, allait durer plus longtemps que les autres. Son chagrin ainsi fut double; elle eut le cœur déchiré comme mère et comme amante.

Des préoccupations matérielles retardèrent l'envoi de sa lettre. En arrivant, elle avait trouvé la maison encore humide des pluies de l'hiver. On fit de grands feux continus dans des âtres fumeux et qui ne s'échauffaient qu'à la longue. Il fallut aussi mander un tapissier qui remit des papiers aux chambres. Madeleine et Paule furent contraintes de loger dans une pièce de l'étage orientée au levant et qui à peu près seule était demeurée étanche. La gouvernante eut son lit à côté dans un cabinet. Pour comble de malheur, Madeleine, quand elle put enfin songer à écrire, s'aperçut qu'elle avait oublié d'apporter sa papeterie.

Il s'écoula ainsi plus d'une semaine avant qu'il lui fût possible d'écouter son cœur. Elle pleura aux premières lignes qu'elle lui écrivit. Son papier en fut mouillé, mais sitôt qu'elle cessa de pleurer, elle ne trouva plus rien à lui dire. Elle fut étonnée d'avoir

exprimé froidement des mouvements qu'elle ressentait profondément. Elle recommença sa lettre et finalement se décida, malgré tout, à envoyer la première.

Cormont, au Palais, avait annoncé à Paul Larue le départ de sa femme et de sa fille avant qu'il pût s'étonner d'un silence qui ne dépassait pas encore le troisième jour. Une chaleur lui passa au cœur : il ne pensa qu'à se réjouir d'un événement qui la détachait de son mari. Cormont vit son visage s'éclaircir et n'en soupçonna pas la cause.

Ce ne fut qu'après qu'il songea à plaindre Madeleine, reprise à de nouvelles inquiétudes pour sa petite Paule. Il ne doutait point qu'elle lui écrirait et il attendait sa lettre. Celle-ci tardant toujours, il l'accusa d'indifférence. Son malheureux esprit personnel encore une fois le poussa aux plus sottes conjectures. Jamais elle ne l'avait aimé : elle n'avait eu pour lui que la petite défaillance de tant d'autres femmes pour qui l'amant n'est qu'une variante du mari.

Après la détente bienfaisante de leur dernier mois d'amour, il goûta soudain l'amer besoin de se faire du mal. Ses fibres amollies de tendresse, de printemps, de sérénité, se pincèrent et lui causèrent cette jouis-

sance dans la douleur qui pour les natures comme la sienne, atteint parfois en s'envenimant au paroxysme des tortures heureuses. Mais Madeleine enfin lui écrivait : toute sa peine tomba. Comme les larmes, en se séchant, avaient fait gondoler le papier, il crut baiser à travers ces soufflures, les ampoules mêmes de sa passion. Il songea qu'elle les avait versées surtout pour lui, et trouva quelque consolation à l'espérer inconsolable.

Sa vie se régularisa, il fut assidu au Palais, plaida des causes, en gagna quelques-unes. Son grand feu de passion couva, bien que sous les tisons tiédis, un tel amour eût été encore pour un autre une brûlure, Madeleine, du reste, maintenant lui écrivait tous les jours. C'étaient de petits billets brefs et soubresautés où elle était plus à l'aise que dans ses longues lettres. Il l'y suivait à travers les soucis et l'ennui de ses journées, dans ce séjour de campagne prématuré où, depuis qu'ils s'étaient quittés, le beau temps semblait la bouder. Elle avait fait accorder son piano ; elle jouait un peu de Chopin en chantant de vagues romances pour jeunes filles du monde : Mme Cormont n'avait jamais eu un goût très pur en musique. Mais au piano,

sa nervosité tout de suite la reprenait : elle ne savait vraiment demeurer assise que sur ses genoux à lui. Elle se levait, descendait à l'office, donnait un ordre au jardinier. Et puis Paulette, d'une sensibilité d'enfant malade, après l'avoir elle-même suppliée de se mettre au clavier, finissait par être prise de crises de larmes où elle se jetait contre sa mère et lui faisait jurer de ne jamais la quitter.

« Je suis une prisonnière ici, écrivait-elle à Paul, éloignée de toi et de tout. Je mourrais d'ennui si je n'avais pas ma fille à sauver. Tu sais cependant si je sais me résigner... Mais c'est trop; j'étouffe, je ne fais rien, je ne vois personne pendant des jours... Tout ici est encore inhabité. Ah! ma petite Paulette, tu ne sauras jamais quel sacrifice t'a fait ta maman en venant s'enterrer dans cet horrible trou. »

Dans l'isolement de sa vie, elle s'était retrouvé un peu de l'âme de sa petite enfance. Tous les matins elle partait entendre l'office; le dimanche, en outre, elle assistait au salut. Il lui fallait faire une heure de chemin pour gagner l'église à l'extrémité du village. C'était comme un espoir et une sécurité qui lui étaient revenus avec le désir de la

prière : elle était plus tranquille depuis qu'elle avait mis son recours en la Vierge. Elle disait à Paul qu'elle priait pour lui comme pour Paulette. Il se rappela leurs rencontres dans les églises où, d'un grand signe de croix derrière lui, secrètement elle l'ondoyait d'eau bénite.

Lui, de son côté, écrivait chaque soir. « Je te fais mon acte de contrition avant de me coucher, » disait-il. Les feuillets minces se comblaient de l'aveu de ses moindres pensées. Son amour y prenait une posture ingénue d'agenouillement. Il s'abandonnait à des tendresses et des folies qui donnaient à Madeleine la sensation d'une caresse infiniment douce, humble et désirante, l'enveloppant toute. C'était, ces lettres, la joie de sa journée ; l'espace, la distance n'existaient plus : elle l'avait près d'elle, contre son cœur, dans une longue palpitation de vie amoureuse. Elle les baisait en répétant cent fois : « Mon Paul », là où lui-même avait cent fois, en y appuyant ses lèvres, murmuré : « Madeleine ». Ils étaient heureux de pouvoir s'écrire directement comme ils se seraient parlé. Elle avait désiré seulement qu'il variât l'écriture de l'adresse pour dépister la curiosité du jardinier et de la gouvernante.

Il s'y appliquait avec une adresse de faussaire.

Une vie nouvelle leur naquit de ces échanges constants : leur confiance était simple, fraîche, spontanée; celle de Paul parut s'être pour jamais stabilisée. Il n'osa lui avouer qu'il la devait à l'assurance que Cormont n'était plus avec elle. Madeleine, la rapportait au succès de ses intercessions. « Je prie pour mes deux enfants, et la bonne Vierge m'a exaucée déjà en ce qui te concerne ». L'enfantillage de sa foi, dans la confusion candide de sa maternité et de son amour, attendrissait Paul jusqu'aux larmes intérieures.

Dans sa franchise, elle ne sut pas lui cacher que Cormont arrivait passer auprès d'elle les jours de la Pentecôte. Elle le priait de ne plus lui écrire avant que son mari n'eût quitté la campagne. Elle agissait là comme une femme qui a sa vie à sauvegarder et dépend de l'homme auquel elle est liée.

Aussitôt tout de nouveau fut bouleversé : Paul, pendant trois jours, souffrit un vrai martyre. Il l'accabla, l'accusa de complaisance envers son mari. Jamais il ne l'avait désirée aussi passionnément. La jalousie

l'étira sur un gril ardent. Il pensa à partir, lui aussi, à s'installer dans une auberge, sous un toit de paysan, n'importe où, pourvu qu'il fût près d'elle et pût la reprendre.

Il ne cessait pas de regarder ses portraits. Il tâchait de les voir autrement qu'il ne les avait vus jusque-là : « Ah! traîtresse, ah! perfide, pensait-il, c'est bien là la bouche qui me trompe et répète à un autre les mots qu'elle m'a dits. » Il scrutait les yeux, y découvrait de la ruse et de la fausseté. Avait-il pu bien aimer un visage si plein de mensonge? Jusqu'à la forme même du nez décelait une nature astucieuse. Sa folie s'exaspéra : il se tortura à suivre de trait en trait les signes qui la lui rendaient haïssable. Avec une atrocité dont l'excès confina pour lui à la jouissance, il eut l'air de s'enfoncer de longues aiguilles chauffées à blanc sous la peau. Il l'eut en horreur, jura de brûler les images qu'il avait adorées d'une passion si aveugle. Ah! c'était bien fini cette fois! Mais soudain son cœur se mettait à battre avec une force terrible. Les sources de la vie s'agitaient : tout son être se fondait de désir et d'adoration. « Voilà bien ses yeux charmants, voilà bien cette bouche exquise qui a la forme de son cœur... Ah! misérable

que je suis! Je l'outrageais en la méconnaissant. Tout son visage n'est qu'amour et sincérité… Aucun jamais réalisa-t-il mieux l'image de l'amour fidèle? » Il les portait éperdument à ses lèvres : il y croyait boire la vie, l'illusion d'une haleine fraîche et parfumée. Il les pressait contre son cœur et un autre cœur lui répondait.

Il voulut relire toutes ses lettres : il les relut d'une foi avide, comme un bréviaire de paix et de vérité. « Madeleine, pardonne-moi : j'ai le sang en feu, je suis un possédé d'amour… » criait-il, en les couvrant de ses baisers.

Il erra tout un jour sous les arbres du bois ; il revit la clairière, les taillis, le petit cabaret des heures ensoleillées. Une brouée semblait effiler de la charpie sous le ciel étamé, vide de lumière : cette tristesse du jour malade s'ajouta encore à son accablement. Il vit sa vie finie, à jamais perdue : le terrible amour, comme du frottement d'une meule, avait usé toutes ses énergies. Il eût fallu le lui arracher avec son cœur même, accroché qu'il était, par les filaments d'une sorte de monstrueux fibrôme, à l'emmêlement de ses fibres profondes. Et cet amour était la chose maudite qui avait contre elle la loi divine et

humaine : une main rouge sortie du Code en marquait, comme d'un signe d'infamie, les amants surpris dans leur péché. Il avait pris la femme d'un autre, il avait volé le bonheur d'un ami. Et tout à coup l'ami revenait ; il apparaissait en vainqueur, en maître et reprenait ses droits. Il représentait celui-là, la pointe haute du triangle social dont la femme et l'enfant étaient les deux autres angles. Avec lui tout était ramené dans l'ordre. Derrière les portes refermées, l'épouse soumise entrait au lit.

Il y avait bien pour elle un moyen, cependant : l'héroïsme d'un scandale public, le divorce brisant du coup de marteau de la loi qui rompt l'écrou rivé par l'autre loi qui unit .. Mais la tranquille Madeleine n'avait rien d'une amazone passionnelle... Jusqu'au bout, elle resterait l'amante sincère qui ne cesse pas de se souvenir qu'elle est épouse et mère et emploie toutes les forces de la dissimulation à concilier l'honnêteté de l'amour chez la maîtresse avec les apparences de l'honnêteté chez la femme légitime... La petite folie passée, elle redevenait la prudente Mme Cormont qui sur ses pistes embrouillait l'écheveau savant des ruses, des précautions et des mensonges.

Alors quoi? Mentir, ruser, continuer à être le voleur qui saute par-dessus les palissades, le braconnier qui traque le gibier des chasses gardées, le convive clandestin caché dans la salle du festin et qui se nourrit de la desserte délaissée? Jusqu'au bout connaître la fièvre de l'attente, le navrement des séparations où l'esprit et le cœur chavirent à la fois, l'inutilité d'espérer, après l'aubaine intermittente des rencontres furtives, les joies définitives de la possession continue?... Mieux valait se séparer, dût-il ensuite, comme on écrase un feu, piétiner, jusqu'à ce que mort s'ensuivît, un cœur tout bondissant de vie rouge...

La nécessité de la grande douleur finale s'offrit comme l'unique délivrance... C'était cela, la dignité, la vérité, l'issue à de lamentables défaites de conscience. Quant à elle, elle retournerait à sa vie, à son devoir : elle s'étourdirait un peu plus dans le tourbillon, et puis un jour l'oubli passerait. « Non, mille fois non, s'écria-t-il presque aussitôt, jamais je ne consentirai à te perdre, Madeleine... Plutôt la mort tout de suite ». Et puis toute cette dialectique était fausse : l'ardeur et la beauté de la passion sont en raison même de l'effrènement avec lequel un cœur se désintéresse de toute morale. Il faut

acheter les bonheurs coupables à force de souffrances, d'immolations et de sacrifices.

La crise s'émoussa : il rentra à la nuit, les vêtements trempés et boueux, fléchissant sous le mal de tête. Sa mère, depuis une heure, l'attendait pour dîner.

La Pentecôte, comme les autres grandes fêtes de l'an, de tout temps avait été pour les Larue le prétexte d'un petit festin de famille où leur piété de gens de campagne s'accommodait d'un goût de bien-être. La maman avait mis cuire un chevreau immolé à l'occasion de ce jour religieux par l'oncle, un frère qu'elle avait laissé au village. La bonne Toine, de son côté, s'était promis de faire des ratons. Mais elle ne pouvait les jeter à la poêle qu'au dernier moment : déjà la pâte retombait. Elle eut recours à ses grandes intercessions et récita deux chapelets. Une clef enfin tournait dans la serrure.

— Not' dame, c'est Môssieu l'avocat !

Au seuil de la cuisine, dans une odeur chaude de four, Mme Larue, son bonnet à rubans verts par dessus ses bandeaux, apparut.

— Vite, vite, mon fi... tout sera brûlé.

Rapidement il se changeait, chaussait ses pantoufles, et Mme Larue elle-même venait le

chercher dans sa chambre; il la vit arriver dans sa robe de soie des jours cérémonieux, sa chaîne d'or enroulée au cou. Elle lui prit le bras, ils traversèrent le couloir et tout à coup, par la porte ouverte, dans une clarté d'illumination, s'aperçut la table fleurie de bouquets frangés de dentelle en papier et servie avec un appareil de gala. Par dessus les cristaux et les couverts d'argent, la suspension avec toutes ses bougies allumées se reflétait dans la glace.

Toute cette gaieté de la fleur et du luminaire lui sautant aux yeux, il eut son bon rire d'autrefois, le rire émerveillé et enfant qu'il avait gardé longtemps dans son âge de jeune homme.

— Oh! maman...

Et comme il se retournait vers elle, il la vit desserrer ses lèvres minces en lui ouvrant les bras.

— Mon fi, c'est après demain l'anniversaire de ta naissance... J'ai pensé qu'il valait mieux faire les deux fêtes à la fois.

Il avait oublié cela comme il oubliait tout le reste, dans sa folie d'amour pour Madeleine. Son cœur, tout un jour crispé et raidi, se détendit sous la bonne émotion. Il appuya le front à l'épaule maternelle :

— C'était au matin, n'est-ce pas?... Il y a de cela trente ans; tu n'oublies rien, toi...

Madeleine, elle, l'autre année, ne s'était pas souvenue. Dans un flux soudain de sensations, se précisait l'image du double amour : l'un vertigineux et obsédé, le laissant toujours retomber de la hauteur d'un ciel, illimitant autour de lui un désert ravagé par les vents furieux; l'autre qui était le premier et peut-être serait le dernier, confiant, tranquille, égal, aux racines même de sa vie.

Toine apporta le potage; elle servit ensuite le chevreau. Mme Larue avait remonté deux bouteilles d'un vieux vin de Tours huileux et vermeil. Il eut, au sortir de cette épreuve où il s'était torturé si follement, la joie physique des nourritures. Mais, cessant tout à coup de manger, il lui prenait la main comme il faisait à Madeleine :

— Je suis si fatigué... je voudrais rester comme cela longtemps près de toi à dormir, ne songeant plus à rien.

Elle sembla ne vouloir point tout comprendre.

— Ton père aussi des fois se fatiguait trop.

— Ah oui, ce brave père toujours à ses chiffres et qui, quelquefois, la nuit se réveillait

pour aller s'asseoir à son pupitre... Mais, vois-tu, maman, ce n'est pas la même chose... A la ville, on s'use d'une autre manière... C'est la meule.

— Ah ben... ah ben...

Du bout de ses longs doigts durs, elle lui fermait doucement les paupières, s'oubliant à dire comme autrefois :

— Dodo, mon fi...

— Oui, dodo la vie... Dodo mon cœur... répondait Paul tout bas en lui caressant la main. Sa main à lui, qui si souvent avait brûlé en frôlant à la peau de Madeleine l'anneau d'or, le signe détesté de la soumission et de la fatalité, eut une sensation tendre et fraîche à palper les deux bagues que portait sa mère. A travers la mort, faites du même métal indestructible, celles-ci continuaient à marquer la foi librement et intègrement consentie.

Toine, qui avait desservi le chevreau, reparut, un plat fumant dans les doigts. Chacune des rides de sa peau, crevassée comme une écorce, était un rire dans la gaieté de son vieux visage.

— On va bien voir ce qu'en pense not' môssieu !

Celle-là non plus n'avait jamais faibli.

Elle avait été droit son chemin dans sa vie de bon courage, d'actes accomplis et d'affection presque canine.

Ils mangèrent quelques ratons, émus d'une joie silencieuse et confiante, n'éprouvant pas le besoin d'échanger des mots. Et puis Paul se levait, la prenait dans ses bras, appuyait son cœur à ce vieux cœur simple et qui n'avait pas changé.

— Ça me fait du bien comme si j'étais toujours ton petit enfant, disait-il.

CHAPITRE XV

Un matin il arrivait un billet :

« Je ne peux vivre plus longtemps sans te voir... Te désire, te veux... Mon chéri, j'irai t'attendre demain à S... Mon train suivra de cinq minutes le tien... Nous passerons toute la journée ensemble... Prends-moi toute dans un baiser. »

Ce fut une ivresse. Il mangea des lèvres ce papier léger, translucide à l'égal d'un pétale de fleur. Il y sentit un long frisson d'amour et de désir. Cent fois dans le jour il y baisa l'odeur de sa main, il crut y baiser tout l'abandon charmant de son corps.

Madeleine, comme toujours, dans son désir de le voir, ne s'était pas demandé s'il était

libre. Justement il avait à plaider, ce jour-là, dans une affaire où ils étaient deux, Cormont et lui. Quelle ironie! Il imagina, auprès de son ancien patron, un empêchement. Bénévolement Cormont se chargea de demander la remise. Il prit un secret plaisir à se venger ainsi de l'homme qui le martyrisait sans s'en douter.

Il lui fallût, en outre, s'excuser auprès d'un client avec lequel il avait pris rendez-vous. Récemment il avait dû passer à un confrère plus jeune deux affaires que ses autres arriérés ne lui avaient point permis de garder. Sa vie, sa simple et ponctuelle vie antérieure, réglée comme une comptabilité, n'était plus faite que de coups de collier fiévreux pour se remettre tant bien que mal au courant. Quand, dans tout ce désordre, un instant il reprenait conscience de lui-même, il s'épouvantait de voir le glissement continu de sa maturité commençante vers le plus trouble avenir. A son tour, il était entré aux orbes de la tourbillonnante ronde où, de ses pieds légers, dans un vertige mortel, Madeleine tournait, tournait, le rire aux dents.

Pour être plus sûr de ne pas la manquer, Paul débarqua une heure avant elle. Tout le temps du trajet, il n'avait pensé qu'à la

minute délicieuse. Presque deux mois qu'ils ne s'étaient vus ! Il usa sa fièvre à faire les cent pas sur le terre-plein, derrière la gare. Il n'osait s'éloigner : à chaque instant il consultait sa montre et relisait le billet qu'elle lui avait écrit. Encore une fois il allait jusqu'au bout du terre-plein, puis revenait.

La locomotive siffla, le train patina sur les rails ; et elle sautait du marche-pied, regardait très vite d'abord autour d'elle, tranquille, prudente, maîtresse d'elle-même. Elle n'eût pas été plus agitée si elle l'avait quitté seulement la veille.

Il eut dans le crispement de la sienne sa petite main gantée. Elle lui disait à mi-voix :

— Ah ! chéri, que je suis contente !

— Et moi ! fit-il sans chaleur.

Ses jolis yeux heureux souriaient sous son grand chapeau de paille bise, fleuri de bleuets. Une blondeur de hâle pastellait l'habituelle matité de ses joues. Mais qu'elle lui paraissait froide à côté de ce qu'il avait espéré !

Ils marchèrent un peu de temps côte à côte sans parler, se laissant dépasser par les gros pas lourds des paysans chargés d'outils et de paniers.

Il regardait se mouler sous sa robe de

foulard bleu sa hanche souple et nerveuse. La route d'abord longeait de petites habitations basses, en moellons du pays, toutes paisselées de vignes ou recouvertes d'arbres en espaliers. L'une d'elles, avec une terrasse à l'étage sous le ventilement d'une tente rayée de bandes roses, avait un aspect d'hôtellerie décente.

— C'est là que nous déjeûnerons, fit-elle aussitôt qu'elle l'eût aperçue. Je t'apporte un appétit de campagne. Si nous entrions commander notre menu ?

L'hôtesse, une petite femme nerveuse, noire comme un pruneau, leur promit des pigeonneaux et de la jeune salade.

— Eh bien, c'est dit, dans une heure, fit Madeleine... Et sur la terrasse.

Ils reprirent la route. Elle lui dit que Cormont était venu là en excursion un jour avec des amis : il avait été satisfait de la cuisine. Elle parlait très vite. Elle semblait jeter les mots devant elle pour combler du silence. « Comme c'est aimable à elle de me parler de son mari ! » pensait Paul. Il ne répondit rien : du bout de sa canne il frappait les orties au bord de l'empierrement.

Les maisons s'espacèrent : ils se trouvèrent dans un vallon bordé de roches vertes :

sur un lit de grosses pierres bondissait un ruisseau.

— Tu es peu gentil ! fit-elle... Je me promettais une si grande joie de te revoir... Tu vas me gâter tout mon bonheur... Voyons, qu'est-il arrivé ?

— Il est arrivé ceci, c'est que tu n'es plus la même... Tu as des airs indifférents, détachés... Ton calme me glace... Ah ! Madeleine, quelque chose t'a changée !

Il la sentit à ses côtés soudain frémissante.

— Ah ! mon pauvre chéri, si tu pouvais lire dans mon cœur ! Mais jamais je ne t'ai plus aimé... Seulement, c'est vrai, après ces deux mois de vie chez les paysans, l'autre femme s'est un peu endormie en moi.

Il lui relevait brusquement sa voilette.

— Oh ! s'écriait-il, tu es même engraissée ! Je te félicite.

— Ne crois pas que c'est de bonheur... Si tu savais quels ennuis m'a donnés ma Paulette ! Le médecin vient toutes les semaines... Elle est mieux, mais si impressionnable toujours... Il m'a fallu imaginer toute une histoire pour te venir... Elle ne voulait pas me laisser partir, se pendait à moi... Une scène de larmes, de cris... Je t'assure, j'en ai été bouleversée.

Il l'attira par la taille, et la serrant contre lui :

— Pardonne-moi... Je m'étais fait des idées. Il me semblait que ça se serait passé autrement entre nous... Dame ! après une aussi longue séparation ! Tu sais bien, je suis un chimérique, moi... De nous deux, c'est moi qui suis le plus femme...

Ils prirent un chemin qui contournait le jardin d'une ancienne abbaye devenue une maison d'éducation religieuse. Des fillettes, parmi les allées bordées de buis taillés, y jouaient sous la surveillance des sœurs aux pâles coiffes glacées de tons lilas. Elle songea à sa petite malade, envia pour elle leur vie joyeusement animale.

Un petit pont enjambait le ruisseau ; un pré en pente, sur l'autre rive, fleurissait de boutons d'or. Ils suivirent le sentier qui, un peu plus loin, se perdait aux taillis de la montagne.

Paul, sous le faix léger du corps qui s'appuyait à lui, eut une défaillance. Elle le sentit se raidir, entendit son souffle bref. Il vit qu'elle le regardait.

— Oui, fit-il en souriant, moi aussi j'ai changé, mais pas à mon avantage... Maigri, tiré, n'est-ce pas ?

Elle eut le courage de mentir.

— Mais non...

Il restait un petit temps à regarder la terre à ses pieds, et puis il disait tranquillement :

— Le jour où je cesserai d'être malheureux à cause de toi, j'aurai cessé...

Il hésita, acheva :

— De t'aimer...

Elle comprit qu'il avait voulu dire autre chose : Paul, en effet, avait pensé que ce jour-là, il aurait cessé de vivre. Dans la joie de l'heure, dans la grande trépidation de la vie autour d'eux, le terrible pli découragé de ses joues parla pour lui.

— Moi qui voudrais être pour toi le bonheur et la vie! s'écria-t-elle en s'offrant dans un baiser.

— La vie! la vie! dit-il lentement en haussant les épaules... Est-ce vivre que de me consumer loin de toi?... Quelques heures encore et tu m'auras quitté, comme les autres fois, comme toujours!

Ils étaient assis sur un pan de roche, et, à son tour, elle le tenait dans ses bras comme un enfant.

— Ah! c'est là ton mal, chéri... Tu mets une volupté cruelle à te faire souffrir...

Pourquoi, en plein bonheur, songer à la minute qui suivra? Tu empoisonnes toutes tes joies de la pensée qu'elles vont finir... Je suis aussi malheureuse que toi quand je dois te quitter ; mais après, je revis les heures délicieuses que nous avons passées ensemble. Cela me rend presque le bonheur perdu.

Il laissa tomber la tête sur son épaule, et tout son triste amour lui montait aux lèvres.

— Je ne t'envie pas ta résignation... J'aime mieux souffrir puisque ainsi je sais mieux que je t'aime !

C'était comme le fond de sa vie qu'il lui disait là, qu'il lui avait dit si souvent !

Elle chercha des paroles adroites et tendres. N'était-ce pas déjà un grand bonheur, le plus grand de tous, que de s'être connus et de s'aimèr?

— Ah ! oui, dit-il, un mortel bonheur !

Une sensibilité de vie fiévreuse altérait son visage. Elle le vit miné par la souffrance, elle comprit qu'il lui avait donné vraiment la fleur de sa vie ardente et jeune. Son être palpita douloureusement ; elle n'eut plus le courage des mots, les sentit vains près de cette blessure profonde. Dans sa pitié et son amour, ses yeux se mouillèrent ; elle pleurait en souriant.

— Vois, pourtant... Rien qu'à évoquer le bonheur que tu m'as fait connaître, je sens se gonfler mon cœur.

Elle le couvrit de ses baisers les plus tendres.

— Ah! c'est bien toi, cette fois, s'écria Paul, tu m'es revenue, je t'ai retrouvée. Oublie la peine que j'ai pu te faire... J'étais fou, je n'ai jamais cessé d'être heureux.

L'ombre s'effaça : la lumière, la jeunesse, l'espoir seul régnèrent dans l'espace frémissant.

D'une ardeur emportée et tendre, il lui rendit ses caresses, il eut l'exaltation du premier désir. Le feu noir de ses yeux fondit, une rosée brillante lui mouillait les paupières. « Moi qui tremblais pour lui ! songea-t-elle. Jamais il ne fut plus jeune et plus irrésistible. »

La cloche à l'église sonna midi : ils redescendirent la pente, enlacés, quelquefois glissant sur les pierres qui s'éboulaient. Elle se pendait délicatement, évitant de peser, légère, sautillante : elle sembla vouloir le faire croire à ses forces revenues.

— Vivre ici, dans ce vallon ! soupirait-il.

Tous deux se sentaient une âme heureuse et pastorale. La faim les ramena vers la

petite hôtellerie. En arrivant, ils trouvèrent la table sous le tendelet. On leur avait ajouté des écrevisses : justement Madeleine en raffolait.

Sans consulter Paul, elle commanda du champagne.

— J'ai envie de me griser.

Il était assis devant elle, ses genoux pressés entre les siens. Leurs yeux, comme des miroirs, se renvoyaient, sous l'éclat micassé du jour, leur propre image, toute menue. Ils s'amusèrent quand l'hôtesse feignit de les prendre pour un couple légal.

— Elle n'en croit pas un mot, dit Madeleine ; elle tousse chaque fois qu'elle vient, de peur de nous surprendre... Mais tout de même, c'est charmant, tu as l'air d'être mon petit mari.

Tout en cassant les écrevisses, elle riait, babillait, excitée par le vin. Elle lui dit sa vie recluse là-bas. Tous les matins, elle allait lui dire bonjour dans sa chambre.

— Car c'est vrai, je ne t'ai pas dit... j'ai voulu arranger moi-même la chambre que je te destine... Elle te plaira, elle donne sur un horizon de bois... Tu y trouveras mille petits riens que j'y ai disposés à ton intention... Il n'y aura plus que les draps à mettre au lit...

Pense donc, tout un mois que nous allons pouvoir passer ensemble... Encore cette écrevisse, dis... Non? Ah! chéri, que nous allons être heureux!

Il souriait, amusé de son bavardage, écoutant bruire son petit caquet d'oiseau. Elle avait la philosophie égale d'une âme gentille, jouisseuse, vive et tranquille, d'une âme très bonne et qui demeurait doucement tendre jusqu'en ses abandons passionnés. Elle lui parla de Paulette avec l'adoration qu'elle aurait eue dans l'amour. Elle s'effrayait de sa sensibilité qui lui faisait ressentir presque magnétiquement d'obscures perceptions de la vie en dehors d'elle.

— Non, mais songe donc... Jamais elle n'a parlé autant de toi que depuis deux jours... Elle me demandait toujours si tu n'allais pas venir; elle disait qu'elle avait quelque chose à te dire qu'elle ne dirait à personne. Enfin, c'est troublant... Elle a remarqué que j'emploie des mots que tu emploies toi-même. Je n'y aurais jamais pensé, bien qu'au fond, cela me paraisse assez naturel : à la longue on déteint un peu l'un sur l'autre. Seulement, c'est terrible quand il s'agit d'une enfant comme Paulette. Elle m'a dit : « Tu parles comme M. Paul,

maman. » Je serais désolée s'il me fallait dorénavant me surveiller devant elle.

Elle s'interrompit pour commander une seconde bouteille de champagne; et tout de suite après, elle lui parlait de sa couturière, une nouvelle et qui consentait, celle-là, à lui faire de longs crédits.

— Je parie que tu n'as pas même regardé ma robe... à ton goût? Ah! mon chéri, que je t'aime!... Il me semble que c'est la première fois que nous sommes ensemble .. Vrai, je ne t'ai jamais autant aimé.

Mon Dieu! elle lui avait déjà dit cela si souvent et pourtant c'était une chose toujours nouvelle et qu'il ne se lassait pas d'entendre. Elle eut un léger égarement aux yeux : elle lui envoyait d'un claquement de bouche de petits baisers; il lui mordillait le bout des doigts ou lui frôlait le poignet sous la manchette. Tous deux parfois longuement se taisaient.

Après tout, peut-être elle avait raison : la vie en commun, l'accoutumance du ménage ne vaut pas les heures où deux amants goûtent, en se revoyant, la surprise et la griserie de se sentir jusqu'au bout un peu inconnus l'un pour l'autre.

— A quoi penses-tu? fit-elle, le voyant songeur.

— Moi? A rien... à des bêtises... J'essayais de me mentir à moi-même. Il faut bien s'étourdir... Encore une heure et puis... comme toujours.

— Pourquoi me l'as-tu dit?

L'après-midi déclinait : ils allèrent revoir le ruisseau, s'engagèrent dans la montagne. Elle essayait, en disant mille folies, de lui faire oublier la fuite du temps; et tout à coup elle-même, avec des soupirs, demeurait mélancolique. Mais, se reprenant encore une fois à sa résignation, elle lui disait :

— C'est la vie, mon chéri.

Il toussait derrière sa main, tout pâle, sans répondre. Elle non plus maintenant ne savait plus que lui dire.

CHAPITRE XVI

Madeleine ne quitta plus la campagne. Quelquefois ils se rencontraient à l'une des gares sur la ligne. Les instants qu'ils passaient ensemble la laissaient heureuse pour des jours; ils consumaient Paul de regrets. C'était devenu un mal physique, cette souffrance du vide qui succédait à la plénitude de ses joies auprès d'elle. « Je t'aime comme une bête », lui écrivait-il.

Il eut la satisfaction de plaider quelques affaires qui assurèrent son ménage et lui permirent d'entrevoir de tranquilles vacances. Il avait promis à sa mère d'aller passer deux semaines avec elle au village où s'était écoulée une partie de leur vie. C'était un vieux

rêve qu'elle caressait depuis qu'ils étaient venus habiter la ville : elle en parlait avec Toine, le soir, en raccommodant ses bas. Elle ne se plaignait pas de la longueur de l'attente, acceptant le cours normal des choses de la même âme patiente et muette dont elle acceptait la liaison de son fils.

Un soir, Paul trouva sur la chaise, près de son lit, sa valise faite. Il ne croyait pas posséder d'aussi jolies cravates. Bon Dieu ! c'est qu'elle y avait mis jusqu'à deux chemises de soie nouvelles ! Il fut ému : depuis des mois peut-être, elle travaillait à lui faire son trousseau de jeune homme qui va dans le monde. Jamais elle ne lui parlait de Madeleine.

Madame Larue, toute sa vie, avait eu la force de vivre, en dedans de soi, des mouvements tendres, violents, calculés et secrets. Peut-être, dans son amour jaloux pour Paul, elle détestait Mme Cormont. Mais celle-ci, à la fois maîtresse de maison et femme mariée, écartait le danger plus redoutable d'une femme légitime, installée à demeure. Cette politique astucieuse et forte, en révélant les énergies de sa nature de paysanne, l'attesta capable de concilier avec ses intérêts de cœur ses scrupules d'honnêteté courante.

Elle estimait, d'ailleurs, qu'une femme comme celle-là, « la dame » d'un avocat en renom, pourrait servir un jour les intérêts de son fils.

Paul partit le lendemain. Madeleine lui avait écrit qu'elle l'attendait ; de nouveau du temps s'était passé ; il y avait près de trois semaines qu'ils ne s'étaient vus.

D'abord, il s'étonna de se sentir si calme après l'avoir si follement désirée ; son cœur, sur le point d'être exaucé, n'avait plus que des élans glacés ; il se trouva dans l'état d'esprit d'un homme indifférent à son bonheur. Mais sitôt qu'il commença d'approcher, toute la violence de ses sentiments reparut. Il dut comprimer à deux mains les battements de son cœur. Il l'appelait à l'avance des noms les plus passionnés... « Chère, tendre, divine Madeleine... » Il se levait et se rasseyait, ouvrait et refermait coup sur coup la glace de la portière. Il resta tout un temps le corps penché dans le vide, à regarder décroître la distance.

Ce fut Madeleine elle-même qui le reçut. Elle était seule au salon : elle lui tendit la main.

— Vous allez bien vous ennuyer, dit-elle

tout haut. Mon mari est parti pour deux jours et vous prie de l'excuser.

Elle ajouta tout bas :

— Oh! mon chéri, quelle joie! C'est moi qui ai tout arrangé...

Le jardinier apporta la valise et les objets qu'il avait descendus du train : elle voulut l'installer elle-même dans sa chambre. Ils montèrent : par la fenêtre ouverte s'apercevait l'horizon de bois dont elle lui avait parlé. Elle avait fait placer un papier fleuri de bouquets roses qui s'harmonisait avec les rideaux, la carpette et la courte-pointe rose du lit. Une promesse de bonheur parut avoir présidé à ces accords délicats et joyeux. Madeleine avait aussi garni d'aimables bibelots la cheminée ; elle avait rangé sur la toilette ses plus jolis flacons à parfum. Ils volatilisaient, à travers l'efflux vert venu des plaines, cette odeur de peau d'Espagne qu'elle portait toujours sur elle.

— Êtes-vous content?

Le jardinier redescendu, très vite elle lui tendait sa bouche. Toute la vie de Paul passa dans les baisers dont il la couvrit.

— Nous voilà chez nous, fit-elle. Nous serons seuls deux grands jours. Mon mari ne rentre qu'après-demain... Figure-toi :

M. Cormont devait faire avec un ami une traversée de deux jours justement sur un yacht que possède cet ami... Alors, tu comprends, j'ai voulu qu'il partît tout de suite... C'est moi-même qui ai écrit à Mervil, l'ami... Mais celui-ci, au dernier moment, fut empêché par quelque chose... Tu ne comprends pas? Ça ne fait rien... Enfin tout s'est arrangé comme je le voulais... Et voilà, chéri, maintenant je suis toute à toi...

Elle le laissa se changer. Ils se retrouvèrent ensuite sous la pergola feuillagée de rosiers grimpants, qui, du côté des jardins, prolongeait la salle de billard.

Paul soudain aperçut Paulette : il fut étonné de sa croissance. Elle se leva, toute raide et gauche dans ses jupes qui lui venaient aux genoux; elle était presque aussi grande que Mme Cormont. Aussitôt il lui tendait la main : elle la prenait avec une petite révérence guindée et tout de suite après courait cacher sa rougeur dans l'épaule maternelle. Madeleine en souriant regardait son amant.

Il était environ quatre heures. Elle fit servir un goûter léger; l'après midi, au dehors, se dorait de chaleur vermeille; le vent léger, en ondulant aux feuillages, courbait

les roses jusqu'aux cheveux pâles de l'enfant, noués d'un ruban qui avait leur couleur.

Paul, dans l'heure harmonieuse, fut ému de confiance, d'espoir. Paulette ne cessait pas de le regarder : il remarqua qu'elle cherchait à attirer son attention en se trémoussant dans son fauteuil d'osier. Quelquefois elle prenait sa jupe à deux mains et la descendait au-dessous de ses genoux pour en régulariser ensuite les plis avec de petites tapes.

— Vous avez là une jolie robe, lui dit-il.

Elle prit un petit air pincé et lui déclara qu'elle en possédait encore de plus belles.

— Vous savez, fit sa mère, Paulette a ses idées.

Paulette alors parut les défier en leur jetant ce mot qui dans sa pensée eut un sens précis :

— Je mettrai la plus belle quand mon père reviendra.

Un petit froid passa : il sembla que Cormont tout à coup allait paraître.

Paul secrètement donna tort à Madeleine de trop la gâter : il la jugea prétentieuse et sotte. Il fut convaincu qu'elle le détestait bien plus qu'elle n'était attirée vers lui.

Mme Cormont le sentit énervé et lui proposa un tour de promenade : elle se fit apporter par la femme de chambre son chapeau de jardin. Paulette, qui jusqu'alors avait boudé, eut tout à coup un mouvement charmant. Elle se jeta sur sa mère, la prit dans ses bras, et elle lui disait à l'oreille :

— Tu sais, maman, je ne suis pas fâchée.

Ils traversèrent les jardins.

— Ah! mon ami, lui dit-elle, vous ne pourriez croire combien cette enfant m'inquiète! Avez-vous remarqué comme elle nous regardait? Elle semble se douter qu'il y a entre nous un genre d'intimité qui n'existe pas entre son père et moi.

Par la route en lacets, ils descendirent à petits pas. Madeleine, tout de suite fatiguée, s'appuyait à son bras. Lui se penchait pour l'admirer avec la surprise toujours nouvelle et comme la joie de lui découvrir dans l'air de sa personne une grâce encore inconnue. Parfois leurs mains se touchaient : il lui prenait alors les doigts et les tenait un long moment dans les siens. Il aimait regarder la pointe de ses bottines dépasser le bord de sa robe.

Le ciel pâlit, un frisson passa et fit tousser Paul. Une vapeur violette montait des fonds.

Ils durent écourter leur promenade pour ne point manquer l'heure du dîner.

Elle le quitta un instant, en arrivant : ce fut Paulette qui, les voyant rentrer, prit Paul par le bras et le mena vers la table. Bientôt Madeleine vint les y rejoindre : ils dînèrent à trois.

Mme Cormont était assez mauvaise ménagère, mais elle connaissait l'art de composer un menu. Paul, distrait, à peine apprécia les mets délicats qu'elle lui fit manger. Il ne prit attention qu'à la vie déliée et claire de ses gestes par-dessus les argenteries de la table. A cause de Paulette et de la femme de chambre qui les servait, tous deux s'appliquaient à dire des choses insignifiantes qui déguisaient leurs pensées véritables. Elle trouvait néanmoins le moyen d'y mêler un sens qu'il comprenait et qui, à travers une dissimulation légère, les faisait sourire.

La gouvernante vint prendre Paulette après le dîner et ils se rendirent dans la pergola. La nuit était limpide, poudroyée d'étoiles : une lampe qui brûlait dans la salle de billard, voilée d'une gaze, légèrement éclairait autour d'eux l'ombre vaporeuse où s'alanguissait le parfum des roses. Le silence palpitait, la vie fraîche et reposée des

mondes. Ils entendaient très loin, sur une route, les grelots d'un attelage. Tous les grillons chantaient.

Paul avait avancé près d'elle un fauteuil. Les bras repliés sous la tête, elle eut l'attitude du rêve et de l'abandon. Ses pieds, chaussés de petits souliers, dépassaient le bas de sa robe : il les prit et les tint serrés dans ses mains. Une immense confiance les entourait : aucun des deux ne parlait plus.

Madeleine, qui ne connaissait pas la fatigue à la ville, ne pouvait résister à l'accablement des soirs dans sa vie de campagne. Le grand air lourd et riche lui versait une torpeur que les nuits de soupers, de bals et de théâtres lui laissaient ignorer.

Soudain il lui vit les yeux évanouis.

Un souffle doux monta de son sommeil, une grâce rythmique fit onduler sa gorge. Elle sembla lui avoir abandonné sa vie. Son cœur mollit : d'un geste d'adoration humble, il se baissa, porta à sa bouche les petits pieds chers qui si souvent avaient trotté à leurs rendez-vous. Mais elle s'éveilla : elle s'en voulut d'avoir cédé à la nature.

— J'aurais veillé toute la nuit ainsi sur toi, tes pieds dans mes mains, dit-il.

Les lampes brûlaient dans la maison. Elle

dut éteindre elle-même la lampe de la salle de billard : celle de l'escalier demeurait allumée toute la nuit. Elle l'accompagna jusqu'à sa porte ; ils se souhaitèrent la bonne nuit.

— Dans une heure, mon chéri...

CHAPITRE XVII

Paul passa deux jours délicieux. Mme Cormont redevint l'autre femme qui lui donnait de sa vie tout ce qu'elle pouvait et qui, cette fois, mit son bonheur à la lui donner tout entière. Un toit de chaume dominait un tertre dont se renflait la partie la plus haute des jardins. Ils allaient s'y asseoir l'un près de l'autre sur le banc de bois, les yeux emplis de la lumière des plateaux. L'air était chaud, mais ventilé par la brise du large. Il ne toussait plus : un hâle léger colora son visage ; elle eut la joie de le sentir revenu à la vie.

Aux heures brûlantes, ils regagnaient la fraîcheur des chambres. Le silence, dans la

maison, palpitait comme un cœur; ils entendaient vivre profondément en eux leur amour. Ils n'éprouvaient pas le besoin de se rien dire. Leurs pensées, comme des barques après un orage, doucement échouaient dans une quiétude confiante. Elle lui demanda de lire un des poètes qu'ils aimaient. Il lut une page : le livre ensuite lui glissa des mains : il s'aperçut que ni l'un ni l'autre n'avaient pris attention à la lecture. Les heures ainsi coulaient tendres, jolies, sensuelles et vides. Elle sembla vouloir le griser de toutes les ivresses pour lui faire oublier le retour prochain de Cormont.

Sa présence continue exaltait chez lui l'affinement de sa sensibilité. Toute la maison s'électrisa au magnétisme de ses gestes : les meubles, les tentures, l'air des chambres se personnalisèrent de sa vie. Ce fut le recommencement des mêmes sensations goûtées autrefois lors des premières vacances qu'il était venu passer auprès d'elle. Il l'écouta vivre d'une vibration frémissante dans le silence, le parfum des roses, l'ondée fine des clartés filtrant entre les lamelles des persiennes. Sa voix, en lui arrivant du fond de la maison, était un mystère comme s'il l'entendait venir de l'autre côté de sa vie. Il ne pensait plus.

ne raisonnait plus : il s'abandonna, subit l'âme intense, silencieuse, égale que lui composait la minute inouïe. Son cœur, en lui, était lourd comme un fruit, et à peine il battait. Paul eut là un vertige, une puissante ivresse d'inconscience.

L'après-midi du second jour, il s'était assis près d'elle. Le vaste salon plongeait dans la demi-nuit des rideaux retombés. L'âme des rosiers entrait par les portes, vivante. Elle fut pour lui comme le parfum de cette jolie rose de vie qui, dans le nuage délicat des mousselines, palpitait au vent de l'éventail balancé par ses mains. Elle eut la pâleur et la grâce d'une ombre dans le rêve de l'heure : il se vit lui-même près d'elle une ombre.

— Je ne sais plus si je vis réellement, lui dit-il, ou si je vis parmi des apparences, si je ne suis pas pour moi-même une apparence. Et cependant je t'ai... Je vis à travers ta vie une éternité de vie... Je crois que c'est d'hier seulement que je te connais et que je ne t'avais pas encore aimée avant ce jour. Cependant t'aurais-je aimée cent ans, je ne t'aimerais pas davantage.

Il s'écoutait parler à travers un balbutiement extasié. Un instant ses yeux se

fermèrent et puis de la main il sembla disperser un nuage.

— Ah! c'est trop beau... Tu m'as fait oublier le monde, et moi-même j'ai le sentiment de vivre en dehors de moi une vie légère, très haute, une vie où il n'y a plus rien de celle que je connaissais avant de t'arriver. Pense donc! si tout le passé n'était qu'une longue et douloureuse épreuve et si enfin j'allais cesser d'être l'âme inquiète et tourmentée qui nous fit tant souffrir tous les deux!

Soudain, d'une ardente et tendre violence, il l'attirait par les poignets.

— Madeleine...

Ils entendirent du bruit. Elle retira précipitamment ses mains. Paulette, sur le seuil, l'ourlet de son tablier aux doigts, sournoise, énigmatique, les regardait.

Madeleine fut saisie.

— Que fais-tu là? Tu vois bien que nous causons, M. Paul et moi.

— Maman!

Elle l'avait prise dans ses bras et se serrait éperdument à son corsage.

— Voyons, qu'as-tu?

— Non! criait l'enfant têtue.

Madeleine à la fin s'irritait de son silence.

— Dis-moi ce que tu as ou je te fais enfermer dans ta chambre.

Alors, à travers un flot de larmes, son cœur lui échappait.

— Maman, jure-moi que tu ne me laisseras pas mourir toute seule ici.

— Mais c'est ridicule... Tu es folle! s'écriait Madeleine en l'attirant vers un fauteuil et la prenant sur les genoux. Qu'est-ce qui peut te mettre dans la tête de pareilles sottises?

Quelque chose de leur vie orageuse, par une devination secrète, sembla s'être répercuté dans cette âme obscure. Paul frémit à l'idée de la mort qu'elle venait de jeter entre eux dans la minute où ils goûtaient la plus haute exaltation de la vie. Il la détesta en l'entendant sangloter. Il ne vit plus là qu'une simulation pour le supplanter dans le cœur de sa mère.

Madeleine maintenant la dorlotait d'un geste berceur, comme à l'âge de la petite enfance.

— Ta maman ne te quittera jamais... jamais, tu sais bien.

Et elle regardait Paul. Elle le vit dur et froncé, très pâle. Elle trembla d'avoir à le

défendre secrètement contre sa fille, d'avoir à la défendre contre lui.

Une angoisse régna, où trois cœurs pleins de cris et muets, au tournant d'une destinée, s'affrontèrent. Il la sentit suppliante à travers son regard. Elle eut la plainte de la mère et de l'amante à la fois.

— Vous y ferez-vous jamais? demanda-t-elle.

Il comprit qu'elle parlait d'une vie où ils auraient été réunis.

Il hésita, baissa la tête, répondit très bas :

— A tout ce qui est vous, oui.

Le petit nuage ne s'en alla pas tout à fait : Madeleine continua à souffrir. Une fraîcheur montait des jardins, dans l'après-midi apaisée : elle désira goûter l'oubli sous la douceur des cieux. Paul la mena vers le toit de chaume : elle se mit à pleurer silencieusement dans son mouchoir.

— Aurais-tu pensé que ta frivole Madeleine fût à ce point sensible? dit-elle enfin. En pleurant, je ne sais si c'est sur l'enfant que je pleure ou sur moi, et peut-être je pleure sur nous trois... Va, ne me console pas.

Le soleil s'inclinait quand le jardinier vint leur annoncer la rentrée de Cormont. Made-

leine tressaillit, éperdue, sans voix. Paul vivement porta la main à son cœur. Cormont, pourtant, avait décidé de ne revenir que le lendemain, dans la matinée : elle n'eut pas un instant l'idée qu'il avait conçu un soupçon : elle avait foi dans la confiance qu'il avait en elle. Elle ne songea qu'à leur bonheur frappé en pleine sève, comme d'un coup qui les eût touchés jusqu'au sang.

— Pas de chance, mon pauvre ami...

Il la sentit demi-résignée déjà dans leur commune infortune. Il ne répondit pas, la bouche serrée sur une révolte intérieure. Ils s'acheminèrent vers la maison. La beauté du crépuscule les offensa comme une injure à leur peine. Jusqu'à l'odeur des roses, que de loin leur apportait le vent léger, fut à Paul une ironie ; elle avait parfumé la veille leurs baisers sous la pergola.

Ils approchèrent des corbeilles fleuries qui bordaient l'allée près du perron. Tendrement elle lui dit :

— Je t'en prie, chéri... Ne sois pas triste... Je t'aimerai d'autant plus que notre bonheur aura été court.

La poitrine de Paul se souleva d'une peine infinie, comme écrasée du retour de l'inévitable passé. Sa voix se déchira.

— Pourrais-je encore vivre d'une autre vie que celle que j'ai goûtée auprès de toi?

Elle se retrouva maîtresse d'elle-même et décidée, d'une souplesse de petite faune qui plie et ne se décourage pas.

— Méchant! Me comptes-tu donc pour rien? Et me crois-tu incapable de te la rendre? Va, fie-t'en à ta Madeleine, puisqu'aussi bien, en te voulant près d'elle, c'est à ton bonheur qu'elle songea plus encore qu'au sien.

Ils entendirent dans les chambres le rire ronflant de Cormont, de l'homme qui assumait le bonheur légitime de la maison. Le rire grêle de Paulette lui répondit. Ils apparurent sur le seuil : elle se pendait à lui, accrochée comme un petit cep à un tronc puissant. Elle sembla les défier tous deux maintenant qu'elle avait son père.

— Bonjour, Larue, cria-t-il, d'un salut de joyeux accueil.

Il avait passé sa veste de coutil, ses pantoufles, la casquette de toile blanche. Il eut la rondeur d'un mari assuré que tout chez lui marche à son commandement. Madeleine lui sut gré de cette certitude et de sa cordialité. Il s'avança, l'embrassa sur les deux joues, secoua fortement la main de Paul.

— Étonnés, pas? C'est bien simple... Pas de vent, une mer plate... Alors j'ai pensé que tout de même ma femme, telle que je la connais, ne devait pas s'entendre beaucoup à vous distraire... D'abord elle ne sait pas marcher. Voyons, avez-vous fait seulement une promenade?

Paul sentit son triomphe, il eut l'humain orgueil du fort à l'égard du vaincu. Mme Cormont lui vit les yeux féroces de la lutte et de la victoire. Elle fut très rouge soudain, prise de pudeur sous les regards de sa fille.

— Mme Cormont a été vaillante, je vous certifie, dit-il.

— Ah! tant mieux... Dans le doute, j'ai cru bon d'avancer mon retour.

Madeleine les laissa, bras-dessus bras-dessous, faire le tour des corbeilles. Cormont expliqua des plans, des transformations, les bras moulinants et circonflexes. Il aimait les vallonnements : il méditait un petit pont sur des enrochements. Il s'écarta un instant pour donner des ordres au jardinier. Paul, alors, encore une fois, sentait la petite main de Paulette se glisser à son bras.

— Viens, fit-elle.

Ils visitèrent un ménage de tortues qui, dans un petit parc fermé d'une clôture métallique, paissait.

— Tu vois, dit-elle, il paraît qu'ils sont déjà très vieux... C'est Monsieur et Madame Rosalie.

CHAPITRE XVIII

Les bruits de la maison s'éteignirent. Paul se mit au lit. Tout à coup il crut qu'une clef avait joué sur le palier : la chambre de Cormont joignait celle de Madeleine. Il sauta à terre, colla son oreille à la fente de la porte ; ses mâchoires claquaient. Nette, foudroyante, l'idée fut là : Courmont était entré chez sa femme.

Dans le tumulte rauque de sa poitrine, son cœur battait comme une horloge. Il l'étouffa sous ses mains : il retenait une toux à sa bouche avec son poing. Il eût voulu, au prix de sa vie, faire du silence ; mais toujours l'horloge intérieure l'assourdissait de ses coups martelés.

Il demeura là toute une heure, les pieds nus, glacés, ses membres tremblant de fièvre. Il avait gardé sa lampe allumée : elle l'éclaira tout à coup dans la glace : il s'y surprit livide et dévasté comme un homme qui a commis un crime. Il eut horreur de lui-même : tout son culte d'amour reflua dans un cri muet : « Madeleine! si cela doit être, que du moins je ne le sache pas! »

Il se recoucha, s'enfonça la tête sous la couverture; une grande lassitude le brisait. Il n'éprouvait plus qu'une pitié profonde pour Madeleine. A la fin le sommeil le prit, un mauvais sommeil duquel il se réveilla secoué de détentes brusques, violentes.

Il la revit au déjeuner du matin. Bien qu'elle déjeunât habituellement au lit, elle avait voulu se lever pour se retrouver un instant seul avec lui. Elle lui annonça que Cormont avait été repris d'un accès de sciatique dans la nuit. L'affreux doute reperça : il la regarda, les lèvres frémissantes.

— J'ai cru entendre une porte s'ouvrir sur le palier... Était-ce toi?

— Je dormais, fit-elle, je n'ai rien entendu.

— Alors...?

Il baissa la tête ; elle lut jusqu'au fond de sa pensée ; et de honte, d'espoir éperdu, il attendait, n'osant plus rien dire.

— Non, chéri, ni ma porte, ni la sienne... dit-elle simplement.

Il lui baisa avidement les mains.

— Je ne vivais plus, tu me rends la vie.

— Grand enfant, quand auras-tu donc confiance? Rien au monde ne peut empêcher que tu ne sois mon unique amour. Appelle le reste du nom que tu voudras, ne l'appelle jamais d'un nom qui n'est que pour toi.

Elle parlait de cela sans embarras, en femme résignée à un sacrifice négligeable. Il eut un élan de passion jalouse.

— Jure-moi...

Elle lui appuya la main sur la bouche.

— Ne me demande que ce que je puis te dire.

Cormont dut garder un peu de temps la chambre : le plus léger mouvement lui arrachait des cris. Il avait dans la douleur physique la lâcheté des hommes gros. Son humeur en restait maussade ; il ne voulut avoir auprès de lui que Madeleine et sa fille. Paul put se croire détaché de tout scrupule envers un homme qui le traitait en étranger.

Ne le sentant plus dangereux, il cessa de

le détester : il reprit confiance et lui fut reconnaissant de son aveuglement. Il éprouva à la fois, à le tromper avec sécurité, de la pitié et un cruel plaisir.

Cormont désira qu'il emmenât Madeleine avec lui dans ses promenades : il fit venir une voiture afin qu'à son tour elle le conduisît visiter une grotte à deux lieues de là.

Ce fut une échappée délicieuse. Dans un site farouche s'ouvrait la gueule de l'antre. Un gamin du pays éclairait devant eux le défilé. Ils furent les ombres pâles d'une descente aux Avernes. Mais, tout à coup, Paul se mit à tousser; le froid l'avait saisie elle-même; ils remontèrent s'asseoir au soleil dans une anfractuosité de la roche. L'endroit était solitaire, tamisé de feuillages. Toute une heure ils y restèrent à s'aimer, dans l'oubli de la vie, tandis que la voiture relayait à l'auberge.

Cormont put se lever le lendemain. Presque aussitôt, il redevenait le maître qui de sa carrure, de sa bonhomie bruyante et massive emplissait la maison. Avec sa casquette de toile sur la tête, il affecta l'air de commandement d'un capitaine de marine sur son pont.

La vie en fut changée : Paul cessa d'avoir

des scrupules ; il n'eut plus que l'âcre orgueil de le braver secrètement. De tout son amour heureux, il le défia dans le faux bonheur dont il drapait les façades de sa fortune. Au fond, ce fut l'envie, l'envie sourdement revenue et qui, parmi tant d'autres acides dont l'amour à la longue avait rongé la primitive probité de ce cœur d'homme, sûrement achevait sa défaite morale.

Cormont, quelquefois, restait frappé de son air de taciturnité revêche. Il eût désiré savoir de Madeleine si elle ne lui connaissait pas quelque passion malheureuse.

— A son âge, ce n'est pas naturel : il y a une femme dans sa vie, et qui peut savoir laquelle?... Avec les idées qu'il a sur l'amour, il ne doit pas être heureux.

— Mais il ne me fait pas de confidences, dit-elle en riant.

Il eut la discrétion de n'en point plaisanter Paul, mais, à son insu, mit une certaine cruauté à étaler devant lui son affection pour une femme qui, comme la sienne, ne lui donnait que du bonheur.

Par ruse ou par gratitude, Madeleine le comblait d'attentions. C'en fut assez pour bouleverser son amant. Il se méprit sur la nuance de l'affection qu'elle lui témoignait.

Il la crut reprise d'amour pour son mari; il prit le parti de quitter la maison, sans rien dire à personne. Il partit dans l'après-midi, marchant devant lui; il se représentait la surprise, la tristesse de Madeleine quand elle recevrait le télégramme lui annonçant son départ. Il jouissait de sa souffrance; il songea, par une plus grande, à lui faire expier toutes celles qu'il avait endurées à cause d'elle. Son état d'esprit était violent et sincère.

Il s'était proposé d'attendre un train à la gare qui suivait celle des Cormont; il ne vit pas qu'il se donnait ainsi le temps de la réflexion. Aussitôt que la gare se dessina dans la perspective, toute sa volonté défaillit, il n'éprouva plus qu'un désir fou de revoir celle qu'il avait espéré fuir.

Il revint sur ses pas; après une heure, il commença de distinguer les toits du chalet. Son cœur battit violemment quand il aperçut Madeleine qui venait à sa rencontre. De loin, elle vit son agitation, sa pâleur :

— Ne me dis rien, je sais tout, s'écria-t-elle. Malheureux! c'est encore une de tes affreuses lubies qui est cause de tout ceci... Je ne pouvais me tromper à la façon dont tu as fui la maison... Peut-être as-tu vrai-

ment pensé à me quitter... Ah! mon chéri, pourquoi brises-tu mon bonheur, moi qui te croyais toi-même heureux?

— C'est vrai, dit-il, j'ai voulu partir, et puis, tu vois, le courage m'a manqué. Quel homme faible je suis devenu entre tes mains, délicieuse et terrible Madeleine!

Sa joue se creusa : la souffrance et l'amour modelèrent l'amertume de son sourire. Il eut bien l'expression du renoncement, de la soumission à une force plus impérieuse que la volonté. Il vit pleurer Madeleine; à peine elle avait pris le temps de s'habiller; après une heure d'attente angoissée, craignant tout de sa violence et de sa mobilité, elle avait gagné la barrière et était partie devant elle. Ses fines chaussures à chaque pas se déchiraient au biseau des éclats de la roche. Elle n'avait pas pris le temps de les changer contre des bottines de marche; elle en devait garder les pieds blessés pendant deux jours.

— Ah! s'écria-t-elle, si tu as voulu me punir de je ne sais quels torts en me faisant souffrir, tu y as réussi... Toutes sortes d'idées en un instant m'ont passé par la tête. J'ai été folle de peur... Après tout, je suis bien sotte : tu n'aurais pu mieux me prouver que tu ne m'aimes plus.

Son éplorement était fiévreux et charmant; elle, toujours si calme, eut la violence des larmes; il la sentit, dans sa beauté d'amante malheureuse, outragée et vaincue. Comme il se détestait! Il comprit à quelles extrémités ridicules l'avait poussé l'égarement de la passion et de la jalousie. Jamais il ne l'avait trouvée plus jolie que dans cette minute d'abandon où elle sembla expirer de douleur. Ses yeux à travers les pleurs brillèrent de tendre et jeune passion; elle gémissait; sa gorge de ses bonds sembla l'appeler. Il essaya de prendre sa main; elle finit par la lui laisser. Elle lui aurait laissé prendre toute sa personne qu'il n'eût pas été plus heureux. Il goûta la sensualité de ses larmes, il l'eût désirée palpitante dans ses bras. Tout son être brûla de désir, de joie, de regret... Il lui dit en frémissant :

— Madeleine mille fois chère, plains-moi plutôt de t'aimer si follement!... Je ne suis plus maître des mouvements de ma vie sitôt que je crains pour mon amour... Madeleine, ne sens-tu donc pas que je suis un malheureux qui porte en soi un bûcher dont lui-même incessamment, par ses soupçons et ses fureurs, attise les flammes?... J'ai voulu partir, je te suis revenu... Sais-je seu-

lement si, en te revenant, je ne cède point encore une fois au besoin de me faire souffrir bien plus sûrement que si j'avais mis la distance entre nous?

— Quel égoïsme! N'existé-je donc pas, moi aussi, que tu ne parles jamais que de tes souffrances à toi? Et celles-ci, les comptes-tu pour rien?

— Dieu sait, cependant, si je voudrais toutes les garder pour moi seul, moi qui déjà en ai ma pleine charge, fit vivement Paul.

Il voulut lui baiser la main; il tressaillit d'y voir l'anneau.

— Je t'en conjure, dit-il, oublie cela encore une fois. J'oublierai moi-même...

Il n'osa continuer et la vit détourner la tête. Sa salive s'amertuma: il mit son visage près du sien :

— Est-ce que je ne sais pas que ton mari s'est repris d'amour pour toi? Voyons, parle. Le mal est peut-être plus grand que je ne croyais... J'aime mieux tout savoir que d'avoir quelque chose à redouter.

— Mais c'est affreux, s'écria Madeleine révoltée. On ne violente pas une femme dans le secret de sa vie! Si je ne m'appartiens pas toujours, ignore du moins mes ennuis et mes

humiliations sans m'en faire des reproches qui me les rendent plus sensibles encore.

— Oh! oh! c'est donc vrai! fit Paul en proie au plus violent désespoir. Est-il un supplice comparable à celui-là? Te partager avec ton mari dans la maison où je suis venu chercher le bonheur!

Sa marche s'accéléra : il frappait l'air de sa canne, mais tout à coup, s'apercevant que Madeleine n'avait pu le suivre, il revint sur ses pas, et cyniquement il lui disait :

— Votre mari me trompe comme je le trompe moi-même... Il me reprend la femme que je lui ai prise! Avec un titre comme, par exemple : « La revanche de l'adultère », cela ferait une pièce amusante.

— Vous oubliez qui je suis! dit Madeleine.

Elle poussa la barrière : tous deux en approchant de la maison s'étaient tus.

Il l'avait blessée dans sa dignité de femme : il la sentit irritée avec raison pour une offense imméritée : il eût voulu reprendre sa phrase, mais le fait, l'évidence d'un partage en eût-elle moins subsisté, dans son intimité secrète et répugnante? Là-bas, à la ville, loin d'eux, il en perdait presque la conscience.

Elle le dépassa, pressant sa rentrée, s'avançant à petits pas rapides, devant lui. Il eut dans les yeux la grâce libertine de ce corps qui était son délice, qui était aussi le délice d'un autre. Il fut bouleversé à l'idée qu'elle pouvait être pour Cormont la maîtresse incomparable qu'elle était pour lui-même. Dans son amour et sa fureur, son désir s'exaspéra.

— Madeleine ! appela-t-il.

Elle ne retourna pas la tête. Il vécut de l'espoir qu'elle arriverait, ce soir-là, dans sa chambre, à pieds nus, sans lampe, comme elle le faisait presque chaque jour. Elle ne vint pas.

CHAPITRE XIX

Madeleine passa des jours à visiter les personnes avec lesquelles elles entretenait des relations de voisinage. Elle fut très gaie; toute sa frivolité lui était revenue, ses rires, le goût du plaisir, l'espoir et la joie des parties qui allaient s'organiser. A table, elle ne parla que de sauteries, bals d'enfants, pique-niques, excursions en mails, etc. Paul redouta l'avoir à jamais perdue : il se tendit, s'irrita, souffrit en silence. Il eût voulu lui porter des coups mortels : elle soupirait quelquefois en le regardant. Il décida de partir, sérieusement cette fois, et les heures passaient sans qu'il partît. Un jour il la surprit pleurant sous le

petit toit de chaume qui avait été le témoin et le confident de leur tendre amour. Elle ne l'avait pas entendu approcher; mais sitôt qu'il l'eût appelée par són nom, elle se leva, lui cria :

— Non, non, Monsieur, ne croyez pas que ce soit pour vous que je pleure.

Il tendit les bras, elle se mit à fuir.

Il traîna son ennui par les chemins. Dans son isolement, il en vint à regretter Cormont qui passait des journées à la pêche. Il eût bien pris avec lui Paulette si, pour une raison qui lui demeurait inconnue, elle ne s'était mise à lui témoigner tout à coup une réelle aversion.

Ses yeux brûlaient de fièvre; il avait pris en horreur la maison et il n'avait pas le courage de s'en aller.

Un matin la porte de sa chambre s'ouvrit et Madeleine se jeta dans ses bras.

— Je n'ai pas ton endurcissement. Je ne puis te garder rigueur plus longtemps... s'écria-t-elle. Que t'avais-je fait pourtant pour mériter une si cruelle offense?

Il la tint dans ses bras, pleurante, secouée de sanglots. Lui-même tremblait de tout son corps.

— Oui, oui, tu l'as dit. C'est là le mal-

heur, c'est notre destinée : nous nous aimons et nous ne cessons de nous torturer... En luttant contre la vie, c'est encore contre nous-mêmes que nous luttons. Nous flottons, désemparés, au gré de l'événement. De loin, je te regrette à en mourir, et quand je suis près de toi, je meurs bien plus et voudrais être à cent lieues. En venant ici, j'attendais le bonheur et c'est la douleur qui m'est restée. En pourrait-il être autrement dans une maison où c'est ta vie, la vie de la femme que tu es et que tu dois rester pour tout le monde, ta vie d'épouse et de mère que je m'exposais à devoir subir à toutes les heures, à toutes les minutes de la journée? Ailleurs tu es une femme qui aime et qui a un amant, tu es la femme que je puis considérer comme mienne de tous ses sens et de toute son âme... Chez toi, il y a un mari qui a le droit d'exiger de ta soumission ce qu'il lui plaît et quand il lui plaît; et quant à moi, je ne suis plus que le passant dans la vie.

— Oui, aux yeux des autres, dit Madeleine. Mais l'apparence peut-elle changer quelque chose à ce qui fait le fond de notre existence? De te sentir mêlé à la mienne, j'oublie tout le reste et je suis heureuse. Je te jure bien que j'ai l'illusion de n'appartenir qu'à toi.

Il pressentit l'autre forme si féminine de l'amour, née de la faiblesse, de la dissimulation, de l'acceptation forcée des servitudes, le don d'être loyale en cessant d'être fidèle et cette vertu de détachement mystique qui permet à la femme d'appartenir à plusieurs sans cesser d'être à un seul.

Il secoua la tête et lui baisant les mains, il lui dit avec une adoration humble :

— Je crois à toi comme en la vie... Mais ne me demande rien de plus. J'ai, pour mon malheur, un cœur qui n'aspire qu'à se torturer... Mes sécurités à moi sont encore des charbons ardents... Le jour où je t'aimerai autrement, c'est que je serai bien près de ne plus t'aimer.

— Continue donc à souffrir puisque je veux toujours être aimée comme tu m'aimes ! s'écria Madeleine d'un élan passionné en le couvrant de baisers.

La grande folie passa ; il oublia l'usure de sa vie sous la terrible meule, il lui fit mille serments.

— Ai-je bien toutes mes épingles ? demanda-t-elle soudain en songeant à l'heure et en se tâtant les cheveux. Je les ai comptées, j'en avais six.

Ils retrouvèrent la sixième sous l'oreiller.

Madeleine ensuite ouvrait avec précaution la porte et, sur la pointe des pieds, quittait la chambre. Mais au moment d'entrer dans la sienne, un souffle fort vint de l'escalier: elle aperçut Cormont qui, en bras de chemise, ses pieds déchaussés, montait.

— Toi!

— Mais oui...

Il était parti au matin avec son attirail de pêche; mais la pluie s'était mise à tomber. Dans la barque où il était assis, à côté de l'éclusier, son ami, qui passait pour pêcher le plus beau poisson du pays, il s'était senti, au bout d'une petite heure, trempé jusqu'aux os. Il avait bravement repris la route de la maison. En arrivant, il avait mis sécher à la cuisine ses vêtements et ses chaussures.

Madeleine riait follement, encore énervée. Une seconde plus tôt, et il la voyait sortir de la chambre de Paul.

Celui-ci, derrière la porte, écoutait, bouleversé, retenant son haleine. « Serais-je un poltron? » pensait-il, dans l'arrêt de son sang. Il entendit se refermer les deux portes, celle de Madeleine et celle de Cormont. Qu'aurait-il dit à celui-ci s'ils avaient été surpris? Avouer? Impossible! Il aurait nié sur sa vie, sur Dieu, sur tout.

Il se retrouva un instant seul avec Madeleine à l'heure du déjeuner.

— J'aurais nié comme toi, dit-elle, et il m'aurait cru.

Ils se surveillèrent ; elle évita d'aller le voir dans sa chambre. Un jour, comme il s'y enfermait, il observa qu'un frémissement courait le long des rideaux. Il chercha à les écarter ; une petite main tremblante les tenait refermés. Il fut bien étonné quand il découvrit que Paulette s'y tenait cachée. Elle sortit de l'ombre, regarda fixement Paul et puis, défaisant le tour de clef, elle s'en alla sans avoir voulu rien dire. Madeleine jamais ne connut cette aventure qui lui laissa, à lui, une impression étrange de malaise et de doute.

Il devait partir le surlendemain ; comme on n'attendait les Marcille qu'une semaine plus tard, Madeleine lui demanda de demeurer jusqu'à leur arrivée. Mais il était à bout de force, excédé de cette existence en commun où, malgré lui, il restait constamment, les fibres tendues, aux aguets de la rumeur des chambres, où il ne cessait de mentir à un ami confiant et détesté, où la surveillance de soi-même confinait à la plus lâche hypocrisie. Il aspira au départ, à la délivrance.

— Je t'en prie, laisse-moi partir, lui dit-il. Je ne pourrais plus goûter auprès de toi qu'un bonheur harcelé.

— Eh bien, quitte-moi, dit-elle, je t'aime assez pour t'aimer de loin.

Elle sembla si vite résignée qu'il regretta d'avoir songé à s'en aller : encore une fois il s'aveugla sur la docilité de cette âme qui, en pliant à l'événement, gardait une fermeté qu'à travers les apparences de la volonté il n'avait pas lui-même.

Elle lui fit sa valise, elle y glissa des fleurs, des rubans, des choses d'elle qu'il retrouverait là-bas. Il n'avait pas eu le courage de demeurer dans cet instant auprès d'elle et était descendu au jardin. Tout départ, dans l'amour, a l'air un peu de la mort et une valise qu'on ferme ressemble à une bière où on a enseveli de la vie.

Cormont désira l'accompagner jusqu'au train, tandis que le jardinier se chargeait du bagage. On appela Paulette : elle ne vint pas : depuis deux jours c'est à peine s'il avait pu l'apercevoir. Madeleine, elle, descendit jusqu'à la barrière : elle était calme. Il lui serra les mains. Il ne put maîtriser le tremblement de sa voix. Une douleur folle maintenant lui étreignait le

cœur : l'idée de quitter la maison où il avait connu d'anxieuses joies lui causait le martyre. Il se retourna, la salua une dernière fois au bas de la côte. Madeleine n'avait pas quitté la barrière et agitait son mouchoir.

Le train enfin l'emportait : les derniers soubresauts de sa peine s'usèrent. Il lui sembla renaître.

CHAPITRE XX

Toine ouvrit les armoires : une odeur de réséda monta du linge et des robes, un parfum humble et doux qui sembla venir d'un coffret à reliques. Deux mois durant, Mme Larue s'était préparée à son grand voyage en travaillant sous les lilas du jardin... De la campagne, par-dessus les toits, arrivait la senteur vanillée des foins. Quelquefois l'aiguille une seconde s'arrêtait entre ses vieilles mains, l'aiguille qui avait cousu les langes et reprisé les draps d'ensevelissement. La bouche pincée, un léger tic au pli de la joue, peut-être elle se rappelait l'arôme blond des anciennes fenaisons, demi-grisée de cette âme de la terre qui, aux jours

de sa jeunesse, avait fait battre son cœur plus fort. Et elle comptait les semaines, huit, six, trois, une.

— Toine, plus qu'une...

Elle alla à l'église entendre la messe matinale : sa prière s'éleva jusqu'aux pieds de la Vierge mère, pour lui avoir permis de revoir une dernière fois le village où elle s'était mariée, où elle avait mis son fils au monde. Puis Toine retira de derrière le lit une malle en peau de vache, la même qui leur avait servi, au receveur et à elle, pour leur voyage de noces.

Le jour du départ, Mme Larue se leva à l'aube ; les premiers chamaillis des moinailles battaient le feuillage des jardins. A petits gestes lents, précis, elle s'était mise à s'habiller, muette, ne laissant rien paraître, mais elle voyait déjà là-bas les arbres du pays, ses arbres à elle, le tilleul de la place de l'église, le noyer qui abritait la maison de l'oncle, la charmille plantée par son mari au bout du jardin. Toute raide dans son jupon blanc empesé, sur lequel tuyautaient les basques de sa jaquette de nuit, elle avait attendu l'heure, grave comme en un matin de communion.

Enfin la voiture arrivait : Toine elle-même

chargeait la vieille malle à poils rouges, les deux cartons à bonnets et à chapeaux, le pliant, le tartan roulé dans sa courroie. Quand Mme Larue eut pris place, elle lui serra la main, puis soudain éclata en larmes, son tablier devant les yeux. Mme Larue serrait un peu plus les commissures de sa bouche. « Que dirait cette élégante Madeleine si elle me voyait partir en cet équipage? » songeait Paul. Il n'avait pas de honte : il était redevenu le bon fils aux veines duquel coulait le vieux sang des simples terriens ses ancêtres.

Mme Larue, toujours digne et silencieuse, ne laissa paraître aucune émotion pendant le trajet. Elle était assise devant lui, les mains sur ses genoux, toute droite, regardant par les vitres défiler les champs, les bois et les eaux. Paul, les yeux par-dessus un journal éployé, regardait aussi : c'était par cette même ligne qu'il était venu chez les Cormont, il y avait un mois. Il se rappela son arrivée, Madeleine lui annonçant qu'ils étaient seuls, leur nuit d'amour... Que de choses s'étaient passées depuis! Il revécut les horribles nuits, les mortelles jalousies, les mensonges. Et à présent c'était la trêve... la trêve!

Ils changèrent de train : les roches dardèrent; la large coulée du fleuve luisarna, picotée de fourmillements lumineux. On approchait.

Mme Larue à mesure n'était plus aussi maîtresse d'elle-même. Une main sur les yeux, dans la poussière de soleil blutée au vent des rideaux, elle tâchait de reconnaître les sites à travers lesquels plongeait le train. Son visage s'était détendu : parfois elle désignait à Paul une route, un pignon de ferme, une tourelle de château, la pointe effilée d'un clocher. Ou bien elle remuait seulement les lèvres, comme se parlant à elle-même. Tout à coup il crut voir se mouiller ses paupières, rien qu'un peu d'eau, la rosée vite tarie de ce vieux cœur ferme comme le grès.

— Regarde là, mon fi... La maison de la grand'maman Bouchat...

Elle y avait vécu toute sa seconde enfance après la mort du père et de la mère : c'était là qu'elle avait fait sa première communion. Du passé lointain s'éveilla la vision de la petite fille en blanc, dans la pureté des fiançailles chrétiennes. Elle restait penchée à la portière, le doigt tendu vers le haut pignon d'ardoises.

Le train stoppa. Marchais, l'oncle, un vieux noueux et long, au visage effrité, les attendait. Il serra la main de sa sœur, ôta sa casquette pour « l'avocat » et il était très calme, sans un sourire, comme s'il ne s'était pas passé dix ans depuis qu'il ne les eût vus.

— Je suis là avec les petits et les brouettes, dit-il.

Marchais lui avait retenu deux chambres à l'hôtel de la gare, récemment construit. Le village jusqu'alors n'avait possédé qu'une auberge de rouliers. D'ailleurs tout était bien changé. On avait fait sauter un énorme pan de roche pour raccourcir la route qui débouchait sur la place, à quelques centaines de mètres de la gare. La montagne avait été déboisée. Des villas à tourelles et à poivrières s'édifiaient un peu partout.

Mme Larue, qui était venue là avec l'espoir de retrouver des morceaux de sa vie, s'aperçut qu'on n'avait pas attendu sa mort pour bouleverser jusqu'à l'apparence matérielle des sites auxquels ils demeuraient attachés. La fraîche et simple maison palaissée de vignes où ils avaient vécu, où était mort le receveur, avait été rachetée par un avoué du chef-lieu qui l'avait pourturée d'un balcon de bois, par imitation des chalets suisses.

Mme Larue ne dit rien : elle passa, revint, et cette fois resta près d'une demi-heure, assise sur son pliant, à considérer, les yeux fixes, les lèvres rentrées, cette profanation d'un lieu qui, dans sa pensée, avait gardé la beauté d'une merveille du monde. Il n'y avait que la modeste sépulture de feu M. Larue qui, là-bas, dans l'enclos herbeux, à l'ombre de la vieille église, n'avait pas changé.

Marchais, l'oncle, avait eu une idée de brave homme : il avait bêché le tertre, planté des pensées et des myosotis, repeint le bois de la croix. Parmi les anonymes levées de terre, encombrées d'orties, qui dessinaient ailleurs la forme du cercueil, la tombe du receveur se rafraîchissait d'un air de deuil récent, encore inconsolé.

Mme Larue eut là une émotion sèche qui lui fit du bien : il lui sembla que son mari n'était pas tout à fait mort à travers cette humble piété du souvenir. Elle le revoyait toujours à la même heure de sa vie, vers la quarantaine, un peu gras et bedonnant, sa calotte grecque à perles par dessus une grosse mèche qui lui barrait le front, assis en veston de coutil gris devant son haut pupitre où alternaient les pesants registres à coins mé-

talliques. Un mal sourd ensuite l'avait miné, il avait perdu son embonpoint.

La mère Stordeur, de la grande boutique, sur la route, se rappelait encore que c'était elle qui était allée acheter à la ville le canevas et les perles de la calotte, Mme Larue étant en ce moment-là enceinte. Elle en parlait chaque jour quand celle-ci arrivait prendre avec elle un pot de café, aux quatre heures de la « recinée ». L'odeur des purins entrait par la fenêtre ouverte : Mme Larue ouvrait un peu plus les narines comme si, à travers cette pestilence, toute la bonne odeur des étables, des herbages, des petits courtils fleuris d'asters, de soleils et de passeroses lui remontait du passé. Elle s'était mise à revoir quelques anciennes connaissances, des personnes de son temps, comme elle disait, et auxquelles elle parlait de son fils et de la bonne Toine, restée à la ville.

Paul, lui, s'était retrouvé dans l'état d'esprit d'un homme qui a échappé à un accident, à une maladie mortelle et qui, à travers une douceur d'oubli, se reprend à vivre. Il pensait à Madeleine sans amertume ; il n'éprouvait plus le besoin de lui écrire tous les jours, comme autrefois, pendant leurs séparations. Elle s'étonna de recevoir par

l'entremise de la « Petite poste » des lettres dont le tranquille amour le rendait si différent de lui-même. « Surtout, mon chéri, ne te change pas trop, lui répondait-elle... Je ne veux plus que tu souffres, mais je ne veux pas non plus que tu sois trop vite consolé. »

Il lui avouait qu'il n'était pas malheureux, qu'il aurait pu vivre longtemps dans cette condition de vie où deux êtres sont assurés de s'aimer à distance. Il comprenait que chez des prisonniers, des exilés, le tourment du besoin de la présence réelle à la longue s'égalisât dans la joie d'une sorte d'hymen mystique. C'était une disposition d'esprit silencieuse, fraîche, nouvelle où vaguement il lui sembla revivre son âge tranquille de jeune homme, avant les heures orageuses de la passion... Ah ! comme celle-ci l'avait limé, usé et vieilli ! Il sortait de là avec un siècle d'humanité aux épaules. Il fit des projets, conçut un renouvellement d'existence travailleuse ; Madeleine ne fut plus en lui qu'une vague de vie harmonieuse confondue aux rythmes de sa propre vie.

Sa force remonta, toute retrempée de sève et de nature. Il partait au matin, le bâton à la main, se jetait dans la montagne, lisant, écrivant sur des feuillets de carnet les

billets qu'il lui envoyait. L'éreintement des marches terminait ses journées en sommeils lourds où il sombrait comme en pleine eau, délicieusement. Il eut l'impression d'être resté d'infinies périodes de temps sans dormir. Sa terre, la bonne terre natale, lui redevint maternelle et tutélaire : elle lui communiqua ses vertus de résistance et de stabilité. Une émotion salutaire, le sens de la durée des choses lui vint des lieux revus, des visages qu'ils lui évoquèrent, des paysages où, jeune étudiant, il revenait passer ses vacances, après y avoir écoulé son enfance.

Sa vie s'emplit de rêve : il revécut les âges, les joies, les mélancolies de son passé. Quel homme eût-il été s'il était demeuré parmi toute cette humanité simple? Un petit fonctionnaire, lui aussi peut-être, ou un cultivateur vivant de son champ, ou un médiocre rentier de campagne accagnardé aux côtés d'une poussinière qui l'eût pourvu d'un rejeton à intervalles réguliers. Il se rappela la petite Elise, une cousine, grosse fille sensible et tendre qui effeuillait des marguerites, — religieuse, mariage, célibataire, — en le couvant de ses yeux fleur de chicorée. On avait pris l'habitude dans la famille de les considérer comme dévolus aux accordailles.

Mais, à la ville. le goût pour cette rustaude, richement dotée d'ailleurs, fille d'un important marchand de bois, s'effaçait à travers l'étude, l'ambition naissante, une conjecture de condition plus relevée. Un jour, le médecin du village l'avait épousée. Ah! ce n'est pas près d'elle qu'il eût connu la griserie du joli amour d'une Mme Cormont avec ses élégances capiteuses, son air d'idole parée de dentelles et de satins! Cette bonne Elise portait des pantalons de flanelle bleue qui lui descendaient à la cheville.

« Mon Dieu! que c'est bon ne plus souffrir! » pensait-il constamment. Se contenter de ce que la vie donne sans se tourmenter des bonheurs impossibles! Et patiemment attendre la bonne aubaine comme un fruit mûr que le vent courbe jusqu'à la bouche, au tournant du chemin.

Elle lui écrivait presque chaque jour, elle allait mettre elle-même ses lettres à la boîte, à l'heure du train. C'était là presque de l'héroïsme pour ses petits pieds douillets. Il connut par ses billets la vie qu'elle menait dans la maison d'où le bonheur était parti avec lui, sa tristesse des premiers jours, les visites à la chambre toute vide de lui, les baisers qu'elle appuyait sur l'oreiller; elle

avait été retirer elle-même ses draps et pendant deux jours s'y était couchée dans son propre lit. Il se demandait si c'était bien la sage Madeleine qui était capable d'un si délicieux enfantillage. Alors, il se reprochait de l'avoir mal jugée. Est-ce qu'il la connaissait seulement ?

Au bout de la seconde semaine, elle écrivit moins : les Marcille étaient arrivés avec les enfants et une bonne. Elle lui parlait beaucoup de Clotilde. Elle aurait voulu en faire une confidente, mais redoutait sa candeur que l'énormité du péché (souligné) aurait pu effaroucher. Une vraie enfant, celle-là, à peine une jeune fille dans la limpidité d'une âme si innocente qu'une fois, à la promenade, elle lui avait confessé une petite faute dans sa vie. C'était avant son mariage : un ami de son frère lui envoyait des vers gentils où il lui exprimait sa passion. Un soir, dans une sauterie chez les parents de cet ami, elle avait laissé tomber son mouchoir comme par mégarde et il l'avait ramassé. Elle s'était longtemps reproché de ne pas le lui avoir réclamé.

Et puis aussi maintenant la villégiature battait son plein ; tous les jours des garden-partys, le tennis, le croket, le golf, des pique-

nique, des courses à voile sur la rivière. Madeleine, dans tout ce bavardage, restait tendre, pleine d'effusions, de caresses et de folies. Ah! comme à travers son tourbillon elle savait l'aimer! Comme il était sûr d'être aimé! Il se sentit présent à toutes ses pensées. Il fut ému de son désir d'une confidente, comme d'un espoir d'être plus à lui encore à travers un autre cœur. Son secret lui eût paru à lui-même plus léger à porter s'il avait eu un frère, un ami intime pour le partager. Quelquefois il pensait à Cormont, avec le désir de le revoir. Toute rancune avait disparu : il lui semblait que le mari de Madeleine faisait un peu partie de sa vie.

Après quinze jours. Paul et sa mère rentrèrent à la ville.

CHAPITRE XXI

Un matin le courrier lui apporta un billet sur papier lilas, cacheté de cire tendrement bleue. Elle lui annonçait qu'elle allait être obligée de s'absenter deux jours et qu'elle s'était arrangée pour lui donner toute une nuit. Ils se rencontreraient dans une gare sur la ligne où ni l'un ni l'autre n'étaient connus. En une seconde il se trouva si loin de son antérieure paix d'esprit que celle-ci sembla n'avoir jamais existé. Sa joie fut foudroyante; toute sa passion afflua; il fut pris de battements de cœur violents. Les jours eurent la durée de siècles.

Elle lui écrivit une dernière fois : « Plus

qu'un jour, mon chéri... et nous serons réunis... Jamais je ne t'ai autant désiré... Je mets ici mille baisers, tu me les rendras là-bas. »

Il dut l'attendre une demi-heure: ce fut une souffrance; et puis le train la débarquait. Elle-même lui signala un hôtel près de la gare, recommandable; elle en connaissait jusqu'au prix. Comme la nuit tombait quand ils y entrèrent, personne ne les remarqua, et d'ailleurs la ville était solitaire. L'hôte lui-même les mena à une chambre d'aspect rassurant et provincial.

Ils furent seuls et aussitôt elle se pendait à lui.

— Est-ce assez fou, dis? mais je te voulais... Ah! chéri, quel bonheur!

« Serait-elle déjà venue ici, pour être si bien renseignée? » se demandait Paul avec une torturante convulsion de cœur. Elle le vit morose sous ses baisers et comprit.

— Encore quelque arrière-pensée, s'écria-t-elle et dans un tel instant... Je te plains plus encore que je ne t'en veux.

Elle lança sa robe au loin et se laissa tomber dans un fauteuil, la tête dans les mains. Paul se jeta à ses pieds :

— Madeleine, la plus loyale et la plus

tendre des amies... quitte-moi puisqu'aussi bien je suis indigne de toi...

Ses mains doucement dénouaient des cordons : il parut ignorer qu'il la déshabillait.

— Méchant qui me crois encore capable d'avoir un secret pour toi... Ne connais-tu pas toute ma vie?

Il la porta au lit. Il l'aima de sa passion la plus ardente ; il eut des transports de cris et de larmes qui la bouleversèrent. Elle ressentit pour la première fois l'évidence que cet amour le mènerait à la mort.

— Que du moins je puisse mourir en t'aimant ! s'écriait-il à travers ses fureurs.

Ils ne s'endormirent qu'au petit jour dans un brisement délicieux. Paul, au réveil, sonna pour qu'on lui montât son bol de lait ; elle voulut qu'il s'assît sur le bord du matelas et bût une gorgée à sa bouche.

Il avait ouvert la fenêtre : une lumière verte passait par les lamelles des persiennes abaissées et jouait aux pâleurs des draps, courait en frissons mordorés sur la gorge et les bras de Madeleine. Au dehors, c'était la chaleur déjà haute d'une matinée d'août.

Ils eurent là l'éveil d'une nuit de noces, avec la joie gamine de deux époux émerveillés de jeune passion.

— Mon petit mari, disait-elle, en se roulant dans son épaule.

Il regardait jouer au fond de ses yeux clairs les petits sables d'or.

— Tes yeux, tes jolis yeux de poupée...

Les heures passèrent; il fit venir le déjeuner; il parut ne plus se rappeler qu'il devait la perdre bientôt. Ils entendirent sonner deux coups à l'horloge de la gare. Tous deux avaient tressailli et ne se parlèrent plus. Ils mangeaient sans goût des gâteaux et des fruits; elle voulut s'étourdir d'une coupe de vin fort.

Elle devait reprendre le train de cinq heures: elle avait été obligée de voyager trois heures pour lui arriver; elle allait refaire le même trajet pour rentrer chez elle. Ah! ce qu'il avait fallu mentir encore une fois pour se ménager cette nuit! Elle s'était fait envoyer chez elle, par la « Petite poste » un télégramme pressant, signé du nom d'une amie qui, dans une situation grave, à la veille de devoir tout vendre pour sauver un mari compromis, l'appelait, la suppliait de venir à son secours moralement.

— Tu vois, un faux, rien que cela!

Cormont avait trouvé naturel qu'elle partît.

Avec son esprit léger et sautillant, Madeleine s'amusait beaucoup des complications de cette histoire qui allait l'obliger à d'autres mensonges pour sortir du cercle où elle s'était emprisonnée elle-même.

— Et puis ce n'est pas tout encore : il fallait me faire libre et aussi me laisser un moyen d'être tenue au courant si quelque chose arrivait à ma Paulette... Alors j'ai donné l'adresse d'une amie d'Angèle qui devait l'avertir et lui permettre ainsi de m'avertir moi-même en me télégraphiant ici... Mais oui, ici, car je pensais bien que nous serions descendus à cet hôtel... Et maintenant, sache tout : c'est Angèle que j'avais chargée de s'informer et qui me l'a renseigné... Tu ne comprends pas encore? Non? Mais c'est justement pour n'être pas comprise que j'ai combiné tout ça avec la « Petite poste », grand bêta!

Elle finit sa toilette; ils attirèrent la table près du canapé; ils auraient voulu être très gais, mais, avec la fuite de l'heure, une tristesse comme une cendre fine tomba. Madeleine s'arrêtait d'égrapper les raisins qu'elle tenait entre ses doigts, regardait devant elle, les yeux perdus.

Paul, lui, dans l'haleine brûlante montée de la rue, gardait les tempes glacées.

Elle le vit très pâle, les lèvres serrées.

— Mon chéri, du courage! Si tu savais ce qu'il va m'en falloir à moi-même!

Il secouait le front.

— Vois-tu, c'est à cause de cela... La nostalgie des bruits d'une gare, comme une invitation à partir, à s'en aller là d'où on ne reviendrait plus jamais... les trains qui roulent vers le bonheur, la vie... La mienne encore une fois est finie.

— Elle recommencera, chéri.

Elle redevint la maman. Elle lui prit la tête, l'appuya aux plis légers et parfumés de sa blouse de soie. Plus haut que le grondement des machines et les cris des portefaix, battait le sombre cœur violent de l'ami.

Soudain, il fut relancé d'un accès de toux; elle siffla, gronda, lui déchira le poumon. Il se mit à marcher par la chambre, comprimant sa poitrine avec les mains... Il eut un mot comme un râle :

— Tu l'as dit... c'est la vie... qui recommence.

Ah! l'ironie de cette illusion d'une nuit de noces! Le lit d'amour où ils avaient

échangé les paroles d'éternité ! Le rêve ! Tout se voila ; Madeleine vit passer une grande aile noire. Elle se pendit à lui, le couvrit de baisers, le garda dans ses bras, d'une passion dorloteuse et câline, comme elle l'eût fait pour sa Paulette.

La toux à la fin s'apaisait ; mais Paul, très pâle, les yeux hagards, demeurait froncé et tragique.

— Jure-moi que tu vas te soigner pendant le temps que nous serons séparés... Je te veux en belle santé pour nous aimer longtemps... toujours.

Il répondit machinalement :

— Toujours, oui...

Ses épaules avaient fléchi ; elle vit qu'il cherchait à se regarder dans la glace. Aussitôt elle passait devant la cheminée, et, en les caressant du bout des doigts, elle lui fermait les paupières. Il la devina, et, d'un rire amer, la repoussant :

— Mais non, c'est bien inutile.., je n'en suis pas encore là !

— Fou !

Elle riait très haut, courageusement, le cœur déchiré. Mais bientôt l'énervement du départ la prit : elle eut les petits gestes cassés et les yeux fiévreux de ceux qui s'en

vont. Lui, de son côté, se glaçait à la sentir préoccupée, déjà repartie en pensée. Quand l'heure fut là, ils s'embrassèrent d'un baiser inquiet et furtif.

Il erra par les rues. Un carillon sonnait les heures : c'était un vieil air qui ne s'achevait pas, comme les bribes d'une chanson d'amour du temps des amants d'autrefois. Cette musique haute, légère, grelottée, d'une inexprimable mélancolie, éveilla chez Paul des analogies avec leur triste amour qui jamais non plus ne s'achèverait. Leur cœur, après qu'ils s'étaient quittés, chaque fois se cassait comme les notes du vieux petit carillon. Il fut pris d'un vrai désespoir : « Madeleine ! Madeleine ! se disait-il, serais-tu partie, cette fois encore, si tu m'aimais? Et aime-t-on quand on ne peut se résigner à tout quitter pour suivre sa destinée ? Un cœur passionné n'est arrêté par aucune des certitudes qui le vouent à la réprobation universelle. Toutes les affections humaines fondent aux flammes dévorantes de son creuset... Il n'a d'autre loi que de s'accomplir à travers l'oubli de tout ce qui n'est pas lui-même, dût la mort être au bout... »

CHAPITRE XXII

Le vide encore une fois se refit dans la vie de Paul. Son cœur, tout au fond de lui, ne fut plus qu'un organe mou et spongieux qui s'était dilaté dans un spasme. Par instants, sa vie matériellement s'arrêtait. Ses racines coupées et ses fibres comme nouées d'un triple nœud, il ne tenait plus à rien, dans une cessation de toutes ses énergies. Isolé au milieu des activités et du mouvement de la vie extérieure, il se sentait mourir dans l'immobilité intérieure d'une chose la veille encore agissante et tourbillonnante, et qui, tout à coup, en plein cours du sang, en pleines ondes sonores de la pensée, était comme clouée à terre. « Oui, s'analy-

sait-il, c'est bien comme si j'étais-là, après le sang saigné, tout raide de ma vie écoulée. Je me fais l'effet d'un gros insecte piqué dans ses centres nerveux et fixé par une épingle sur un bouchon. Toute peine est partie, je n'ai plus que la sensation animale d'être vidé de moi-même. »

Sitôt qu'il la perdait, il souffrait pour elle le mal noir des bêtes qu'on voit dans un coin, le maître parti, s'étirer, soupirer et mourir. Dans l'arrêt de sa vie, elle seule continuait à vivre, petite forme en fuite qui là-bas courait le monde. D'un désir sombre, il entrevoyait alors la mort comme le feu qui guide vers le repos des havres les barques battues par la tourmente.

Il s'était mis entre les mains d'un médecin : celui-ci ne put lui cacher que son état avait besoin de soins sérieux. Il prescrivit des calmants, le repos, l'absence de toute émotion.

— Même l'amour? fit Paul, ironiquement.

— Surtout l'amour.

Par malheur, Madeleine se crut mère. Elle lui écrivit son effroi : toute sa vie reflua ; il fut bouleversé bien plus qu'elle. La surprise, la joie, le doute lui firent une âme d'une violence désespérée. Quelle certitude

là où la conjecture de la femme elle-même peut être mise en défaut?

Elle lui écrit une seconde fois.

« C'est horrible et c'est délicieux... Je tremble, je pleure, je suis heureuse... Nos deux vies dans une, sortie de nous... De nous, je le jure... Je l'élèverai, je te le garderai. »

Sa vie courut, lui rebondit du cœur aux tempes. Tout son corps trembla, il eut le vertige extasié de la joie originelle, de l'hymen fécond. Du fond des entrailles monta le cri vainqueur :

— Un enfant... Un enfant de nous!

Et puis d'un coup le drame se précisait : le mari abusé dans sa paternité, la sienne méconnue à jamais. O horreur plus grande ! la mère mourant de la vie transmise, il n'eût pu même mourir à son chevet, puisqu'elle était l'honnête femme légitime au-dessus du péché, celle dont la mémoire ne peut être atteinte dans le culte des survivants...

La loi, le droit se liguèrent encore une fois contre le vœu fondamental. Il se vit abandonné des hommes et de lui-même.

Une lumière, comme d'un coup de lance, sous lui perçait la ténèbre du gouffre. Sécu-

rités de la vie conjugale violées ; honnêteté du foyer livré au caprice libidineux de la créature ; légitimité des enfants, base des sociétés, tout fut contre lui. Il exécra le mariage : « Pacte maudit qui au nom de l'ordre immuable nie le droit sacré de l'amour ! »

Paul, un peu avant les vacances, avait accepté de plaider une affaire de divorce. Celle-ci lui eût permis, en agitant les grandes manches de la toge qui l'immunisait, d'affirmer avec les moralistes, les légistes, tous les soutiens de la conscience usuelle, les vrais principes inamovibles. C'était l'histoire d'un mari trompé par sa femme, jeune, jolie, mère d'un enfant ; c'était l'histoire des Cormont, et c'était aussi son histoire à lui, puisqu'il y avait là un amant comme lui-même était l'amant de Madeleine.

Quelle contradiction et quelle duplicité ! En plaidant contre la femme qu'il eût dû défendre, pour le mari qu'il eût dû combattre, il sembla vouer au crime, à l'irrémission, l'ombre délaissée de Madeleine.

Ah ! leur pauvre passion avilie, leur grand amour qui, au prix de la vie, eût été encore payé trop bas et qui finissait, au bout de toute cette controverse, par n'être plus de-

vant la loi que de la criminalité! La vie, l'amour, l'honneur frémirent en lui. En se défendant toute compromission, il voulut garder la tête haute devant la loi cruelle qui tuait l'amour. Il fit venir son client, s'excusa, excipant d'un scrupule de conscience, dans une affaire où une mère était en jeu.

Le lendemain, Madeleine lui écrivait sa méprise. L'instinct, l'orgueil mâle, l'intérêt personnel alors s'entremêlèrent. Il subit la fatalité de souffrir à la fois et de se réjouir pour un événement qui eût comblé sa vie en la livrant à mille inquiétudes.

C'était lui qui, cette année, devait prononcer le discours de rentrée à la conférence du jeune Barreau. Encore tout remué de la crise récente et l'esprit ramené vers l'anxieux problème, il décida de parler de la condition qui est faite à la femme dans l'état d'adultère.

L'idée sortit brûlante de sa vie, de leur égarement à tous deux, du désir très pur d'absoudre devant la conscience universelle celle qui, en obéissant au vœu éternel des êtres, avait péché contre la loi des hommes. Il espéra que l'éloignement momentané de Madeleine lui assurerait le calme de la méditation. Mais, tout à coup elle lui annon-

çait que, sur l'ordre des médecins, de nouveau inquiétés par la faiblesse de l'enfant, elle partait passer avec Paulette un mois à la mer.

« J'ai mis dans un petit coffret un mouchoir trempé de mes pleurs : peut-être ils n'auront point encore séché tout à fait quand tu le recevras... Ils te diront, mon chéri, mes ennuis, mes alarmes pour Paule, toute la peine que je ressens à vivre si loin de toi... Quand ce supplice finira-t-il, mon Dieu! »

La passion de Paul à ces lignes se réveilla : il prit dans son tiroir l'argent qui lui restait, imagina auprès de sa mère une raison pressante et partit. Madeleine, en le voyant arriver à son hôtel, fut effrayée de la joie farouche qui dilatait ses prunelles et, dans la pâleur du visage, les faisait brûler d'un feu noir. Elle dut cacher son émotion devant Paulette.

— Vous? Quelle rencontre!

Et tout bas :

— Je t'attendais!

Elles avaient deux chambres qui communiquaient : la gouvernante couchait dans un réduit voisin. Ils ne purent se voir qu'à la plage, aux heures où Paulette y venait jouer au tennis avec des jeunes filles d'une famille

amie. Il allait s'asseoir sous la tente qu'elle avait louée, près de son pliant; quelquefois il pouvait lui serrer la main; tout son corps s'électrisait si leurs pieds se touchaient.

Leur grand amour eut l'air d'un flirt saisonnier entre une jolie femme désœuvrée et un jeune homme sentimental. Ils semblèrent revenus au temps des premiers désirs timides, exprimés d'une voix tremblée; ils goûtèrent une langueur qui les énervait délicieusement et leur faisait les yeux pâles.

Ce sentiment délicat eut pour eux la fraîcheur d'un renouvellement et le charme irrité des défenses. Ils se désirèrent d'autant plus que tout les séparait; leurs corps à peine se frôlaient et ils se disaient des choses brûlantes. Au bout du quatrième jour, ils n'éprouvèrent plus que de la souffrance. Paul y eût résisté si tout à coup son viatique n'avait été épuisé : Madeleine, avec sa légèreté habituelle, inconsidérément lui avait fait supporter de petites dépenses réitérées. Il se trouva tout juste en mesure de payer sa note d'hôtel et son coupon de retour. Mme Larue, à sa rentrée, lui épargna le chagrin de lui avouer qu'elle n'était pas plus riche que lui; elle avait eu besoin d'argent

et était allée au tiroir : elle l'avait trouvé vide. A deux, avec Toine, il leur avait fallu réaliser des miracles d'économie et Paul n'en sut rien.

CHAPITRE XXIII

Ce fut un événement, le discours de Paul Larue à la conférence du jeune Barreau. Elle eut pour titre : « L'amour et l'adultère ». La hardiesse du thème porta jusqu'au cœur des prétoires l'écho des livres où de modernes esprits étudiaient les casuistiques amoureuses.

Mme Cormont, qui rentrait de la mer, voulut être parmi les dames présentes : elle parut ne point se douter que sa relation avec Paul avait cessé d'être un mystère. Elle eut l'air de braver le monde. Elle ne prit attention qu'au frémissement de l'auditoire à certaines révoltes contre la morale usagère. Paul avec violence s'éleva contre la duplicité

sociale qui admet en secret ce qu'elle réprouve au jour. Il osa affirmer la sainteté de l'amour sous toutes ses formes : il déclara qu'il n'était point de crime dans l'amour.

On eut l'inquiétude d'un évangile et d'un code qui sapaient les principes de la famille : avec une dialectique téméraire, Paul Larue alla au-devant du redoutable grief. Ce n'était pas la famille qu'il fallait adapter au code, c'était le code qu'il fallait adapter à un sentiment plus large et plus humain de la famille. Tous les enfants sont égaux devant l'amour, qui est le signe de la vie : tous ont un droit égal à la vie sociale. L'amour, loi suprême des êtres, origine et fin des sociétés, principe de la famille, mais la dominant de son antériorité et lui échappant sitôt que son propre principe est mis en cause, sa liberté, sa franchise et ses droits.

Paul, après la plaidoirie qui l'avait, au début de sa carrière, prédestiné, eut là son second jour d'éloquence. Il offensa, convainquit, fut admiré. Cormont, en haussant les épaules, déclara que Larue était simplement un idéologue ou un fou. Mais celui-ci eut pour lui tous les jeunes : il eut aussi pour lui les femmes.

Madeleine ressentit une joie puissante

d'amour et d'orgueil. Elle guetta la minute où elle put être seule une seconde avec lui.

— Tu as été sublime, lui dit-elle en lui pressant la main. Tu as parlé en amant... J'ai bien senti que tu nous défendais... Ah! que je t'aime!... Attends-moi demain chez toi... j'ai une grosse nouvelle à t'apprendre...

Elle arriva le lendemain comme elle l'avait dit. Elle se jeta dans ses bras, et tout de suite elle lui annonçait qu'elle avait loué un appartement dans une maison silencieuse, au faubourg.

— Quoi? toi-même? fit-il, au comble de la surprise.

— Oui, et voici même la quittance, dit-elle en riant. Nous serons maintenant chez nous.

C'était une idée qu'il avait eue autrefois, mais à laquelle il n'avait jamais pu la faire consentir. Madeleine, qui ne voyait pas de mal à se laisser aimer chez elle, s'offensait à l'idée de lui appartenir dans un logis loué, comme une femme galante. Elle révéla ainsi une mentalité féminine spéciale : en une dernière pudeur de femme mariée, il lui parut que l'adultère résidait justement dans cet aspect d'un faux ménage évoquant la constance de la récidive.

— Ce que tu as fait de moi! fit-elle. Jamais autrefois je n'aurais voulu. A présent, cela me semble tout naturel.

Il se surprit un mouvement singulier. Il n'aurait pu dire pourquoi, après avoir tant désiré un bonheur dont elle ne voulait pas, il se prit à le regretter, maintenant qu'elle le lui offrait, Madeleine sembla perdre tout à coup à ses yeux un peu de la rareté qui s'attachait à une possession toujours difficile et furtive. « L'aimerais-je moins, pensa-t-il, ou l'amour, comme les fleurs sorties du grès, serait-il en raison des obstacles qu'il lui faut vaincre? »

Une voiture, ce même jour-là, les descendit aux portes de la ville. Il se laissa mener à ce rendez-vous du bonheur. Il manqua défaillir de joie en arrivant.

Deux chambres prenaient jour sur un vieux jardin : l'ombre des peupliers se jouait aux vitres et verdissait les murs. Aucun luxe d'ailleurs : dans une demi-solitude rurale, le simple logis d'un étudiant ou la tranquille retraite d'un vieil homme pensionné. Tout de suite Madeleine fut chez elle : elle eut la mobilité d'esprit de toutes les femmes, du moment que le sentiment est en jeu. Il lui venait maintenant comme le sentiment de

la légitimité de leur amour à travers l'idée qu'ils possédaient enfin un domicile régulier, avec un âtre, un fauteuil et un lit.

Au bout d'une heure, elle commença à trouver que le confort laissait à désirer. Elle lui parla d'un canapé, d'une armoire à glace, de petits meubles légers qui donneraient aux chambres un air d'intimité amoureuse. Il n'osa s'opposer à ses désirs; elle apportait, du reste, une telle bonne grâce à se reprocher les dépenses dont elle était pour lui la cause qu'il en était payé chaque fois au centuple.

Ce fut un renouveau pour leur amour; elle voulut qu'il eût l'illusion de cette vie à deux qui était toujours à l'horizon de ses pensées. Des étagères, des bibelots embellirent l'appartement : elle trouva le moyen d'y faire venir des rideaux et des tapis de chez elle. Quelquefois ils s'amusaient ensemble de dînettes, de gâteaux, de fruits et de vins.

Jamais ils n'avaient été si heureux. Paul eut des ardeurs de vie farouches. Ses bonheurs étaient pleins de détresses, de fureurs et de larmes. Madeleine s'y voyait emportée follement et de ses nerfs, de ses sens, de son âme, comme roulée en un tourbillon forcené

et doux. Elle en sortait elle-même brisée, les membres endoloris, avec le goût d'une ivresse triste et qui avait touché à la mort. Paul, exténué, les yeux vides, râlait sa toux, comme à l'agonie.

Elle s'alarma : sa tendre passion l'enveloppa, voulut le défendre contre lui-même. Elle jura qu'elle ne lui appartiendrait plus tant qu'il ne serait guéri ; dans sa faiblesse, elle ne se reprenait que pour mieux se donner ensuite.

Paul sentit décliner ses forces : chaque soir, un frisson le glaçait. Ses nuits étaient tourmentées de cauchemars ; des sueurs l'épuisaient; il y eut des jours où il ne put aller au Palais. Son visage martelé aux joues, évidé aux tempes, sembla avoir été travaillé comme un métal au feu de la fièvre ; il eut autour de l'éclat sombre des yeux une sertissure de stigmates.

Madeleine espéra se leurrer encore de la pensée d'un mal temporaire. Mme Larue, de son côté, croyait à la persistance d'une de ces toux d'hiver qui ne s'en vont qu'avec le printemps. Paul s'était acheté un petit miroir de poche où, sitôt qu'il était seul, il se regardait, inquiet, attentif, tendu comme au guet.

— Jusqu'au bout, murmurait-il, comme il

l'avait dit un autre soir d'hiver en se regardant dans la glace de son cabinet de toilette.

Il fut à la période où quelque chose au fond de l'être est secrètement averti par des signes que le monde ne peut comprendre. « Horrible et délicieux amour! pensait-il; voilà où il m'a mené... J'ai franchi le premier cercle de la spirale : les autres à mesure se refermeront sur moi. » Il goûtait une jouissance cruelle à exagérer son mal : il s'irritait si elle paraissait elle-même y attacher trop d'importance.

— Suis-je donc si bas que j'excite ta pitié? s'écriait-il en lui fouillant les yeux d'un regard cruel.

CHAPITRE XXIV

On approcha de l'hiver. Elle commença de venir moins souvent. Elle voulut lui arriver un jour dans la toilette qu'elle comptait porter à l'une des première fêtes de la saison. Il l'eut à lui dans la beauté nue de ses épaules, sous le nuage frémissant des légères étoffes. D'une frénésie sauvage, il sembla la disputer à des rivaux. Il ne put la disputer à Cormont qui s'était mis en tête de donner de grands dîners : le mari de Madeleine, en recevant des hommes politiques, avait espéré pouvoir se faire à l'idée de jouer, lui aussi, un rôle au parlement. Paul trembla pour leur bonheur à tous deux, il sentit revenir les heures longues des sépara-

tions et de l'absence. Il eut au cœur le vent froid du tourbillon qui allait la lui reprendre.

— Eh bien, va, dit-il, abandonne-moi encore une fois, puisque aussi bien cela doit être notre vie jusqu'à la fin... Même, si tu veux, nous renoncerons à cet appartement... Cela te rendra plus libre.

Elle plia sous l'amertume du mot.

— N'est-ce pas une chose affreuse? dit-elle doucement en pleurant. Je t'aime autant qu'une femme peut aimer et pourtant c'est vrai, je suis lâche, je n'ai pas le courage de rompre avec ces sottes habitudes de vie... Je voudrais te donner mon existence entière et à peine je puis en détacher quelques heures pour toi. Ah ! méprise-moi : je m'accable bien plus moi-même de n'être qu'une misérable poupée aux mains d'une force qui me domine.

Il fut ému de sa plainte, la prit dans ses bras.

— Je t'ai tout sacrifié moi, Madeleine... ma carrière, mes affections, cette maman que je surprends quelquefois se détournant pour me cacher la rougeur de ses yeux... J'aurais pu être quelqu'un au barreau : j'avais bien commencé... Mais tu es venue, je t'ai tout donné... Comme tu le disais un jour, on n'a

pas deux amours : il faut être tout à l'un ou à l'autre... J'ai obéi à la petite main qui devant moi faisait le signe de ma destinée... Me voilà confondu dans la cohue parmi tant d'autres qui n'avaient ni mes moyens ni ma chance... C'est fini... Je suis à bout d'énergie, de courage, je n'ai plus de goût à rien qu'à toi... Je ne suis plus même certain d'aimer maman... D'ailleurs, je ne me plains pas puisque je t'aime... Ah! écoute encore ceci, on ne sait jamais quand on partira; peut-être je n'en ai plus pour longtemps; tu t'apercevras alors que je t'aurai sacrifié, par-dessus le marché, ma vie...

Elle lui mit la main sur la bouche.

— Je t'en prie, c'est affreux... Pourrais-je d'ailleurs te survivre?

— Toi, tu as une enfant, tu as Paulette... Je ne parle pas de ton mari... C'est assez pour que l'ombre s'allonge sur moi sans t'atteindre.

— Mon enfant, ah oui! mais ai-je été pour elle la mère que j'aurais dû être, que j'aurais été sans mon amour pour toi? L'ai-je aimée de toute mon âme comme une vraie mère aime son enfant, comme ma mère à moi m'a aimée, comme t'aime ta mère à toi? Tu sais bien que tu as toujours été entre nous quand elle tenait si peu de place entre toi

et moi... Ah! il y a des moments où je crains d'être un jour punie en elle pour avoir...

Elle s'interrompit : ce fut lui qui reprit pour elle.

— Pour avoir manqué à ton devoir, au pacte conjugal?... Dis-le donc.

— Mon devoir, c'est toi, puisque je t'aime, fit-elle tranquillement. Je voulais dire : pour avoir oublié qu'elle était venue dans ma vie avant toi.

— Si c'est ta pensée, dit-il, en lui touchant la main, ôte cet anneau, dont le symbole n'est que trop clair; tant que tu le porteras au doigt, ne seras-tu pas la femme de qui un mari a le droit de tout exiger?

Il se mit à marcher par les deux chambres, et il parlait tout haut avec surexcitation.

— Comment ai-je bien pu accepter une telle vie?.. Est-ce qu'il y a une différence entre un escarpe et l'homme qui fait ce que je ne cesse de faire depuis si longtemps?

Devant la glace, très calme, résolue à ne pas se fâcher, elle fixait, avec l'épingle longue, son chapeau dans ses cheveux.

— Mon pauvre ami, tu es dans un de tes mauvais jours, il vaut mieux que je te quitte.

— Eh bien! c'est cela, quitte-moi pour

toujours dit-il avec violence. J'en ai assez de toujours jouer, entre ton mari et toi, le triste personnage d'un amant contraint aux pires turpitudes.

Il se tordait de fureur et d'amour, les fibres comme enroulées autour d'un cabestan de douleur.

— Oui, reprit-il avec le plus atroce désespoir, quitte-moi, je t'en supplie, puisque moi, je n'en ai pas le courage.

Elle n'écouta plus que l'amour et la pitié :

— Grand chéri, tu n'as pas plus envie d'être quitté que je n'ai envie de te quitter moi-même... En aurais-je d'ailleurs la force plus que toi? Tu sais bien que je t'appartiens pour la vie.

— Pour la vie, dis-tu...

Il parut échapper à une hallucination : il passa la main sur son front.

— Oui, n'est-ce pas, pour la vie, chère et adorée Madeleine! J'étais perdu dans les ombres, j'ai dû dire d'affreuses choses... Mais tu es là; la lumière se refait en moi... Tu es toute la lumière qu'il est possible à mes yeux de percevoir... Madeleine! je t'en conjure, ne vois plus en moi qu'un malheureux qui ne peut vivre sans toi.

Il la prit passionnément dans ses bras, l'enferma dans une étreinte ardente.

— Je suis le pauvre des grandes routes, je suis l'affamé d'amour, tu sais bien... Mais pourrais-je jamais supporter encore le retour de notre vie de l'autre année? Ah! ces semaines sans te voir... Le tourbillon là-bas t'emportant pendant que moi j'agonisais à t'attendre...

— Je te jure, fit-elle dans un élan.

Il l'arrêta :

— Mais non, ne jure pas, tu ne pourrais tenir ton serment.

— Ah! comme il me connaît! s'écria-t-elle, dépitée contre elle-même... Et pourtant, en te jurant, je suis sincère. Laisse seulement passer un mois...

Elle jeta son chapeau et resta près d'une heure encore avec lui.

CHAPITRE XXV

Paul, dans leur petite solitude d'amour, quelquefois l'attendait pendant des heures. Un fiacre enfin la débarquait. Elle le trouvait malheureux, irrité, les nerfs tendus.

— Je t'en prie, ne me gronde pas... Si tu savais quelle femme occupée je suis!

— Eh bien! s'écria-t-il, que je crève et que tu en sois la faute...

— Non, non, ce n'est vrai !.. Tu n'as rien dit.

Et elle lui appuyait aux lèvres le petit mouchoir de batiste parfumé qu'elle chiffonnait toujours entre ses doigts. Son odeur le grisait : c'était comme le goût même de sa vie qu'elle lui jetait dans le nerveux bouquet

sensuel effeuillé de ses gestes. Encore une fois il oubliait tout, la prenait sur ses genoux.

— C'est fini, pardonne-moi... Je ne mérite pas que tu m'aimes.

— Méchant, qui à peine m'as regardée!... Me trouves-tu à ton goût?... Je suis si heureuse, chéri, quand tu me frôles des yeux.

Des jours ensuite passaient sans qu'elle revînt. Ses jolis yeux étaient les étoiles qui ailleurs éclairaient un autre monde. Elle ne cessait pas d'être la plus amoureuse et la plus détachée des femmes. Paul, avec la souffrance de toutes les brisures que sa disparition mettait dans sa vie, s'enrageait, courait porter des lettres chez la bonne Angèle. A ses réponses, il avait des suspens angoissés où, dans la petite mort de son être, il n'entendait plus que les bonds fous de son cœur. « Que ne me trompe-t-elle! Peut-être alors aurais-je le courage de rompre des liens détestés! » se disait-il. Elle lui écrivait et il était heureux.

Il se remit au travail; quelquefois le petit jour le surprenait déblayant des arriérés d'affaires. Ses forces, excédées d'amour, de peine et d'ennuis incessants, déclinèrent. Vers le soir régulièrement il

était repris de son frisson : un sillement glacé lui courait entre les épaules.

Un jour, chez lui, en déjeunant, Cormont eut un mot terrible.

— Décidément Larue est marqué... Le pauvre diable a du plomb dans l'aile!

Elle le défendit d'un cri :

— Vous le tuez!

— Bah! c'est un soin qu'il prend lui-même... Mais oui, sa relation avec une femme mariée... C'est le secret de polichinelle!

— Ah!

Elle le regarda avec stupeur : son visage n'exprimait qu'une grosse malice égayée. Elle le détesta et l'aima pour son égoïsme et sa crédulité. « Il ne sait rien », pensa-t-elle, avec une joie délivrée. Elle céda à un sentiment de rancune, de mépris et de férocité tranquille en lui disant :

— Eh bien, c'est vrai, je la connais, c'est une honnête femme...

— Son nom?

— Ah, non, puisqu'il faudrait dire le nom de son mari...

Elle voulut voir Paul le jour même; elle lui écrivit qu'elle arriverait « chez eux » dans l'après-midi.

— Ah! chéri, quelle joie! Tant de jours encore une fois!... J'avais une heure, je suis accourue. Serre-moi bien contre toi.

Elle vit les deux plis profonds qui lui creusaient les joues et fut bouleversée.

— Ai-je à ce point l'air malade? fit-il, frémissant sous l'insistance de son regard.

— Mais non... Jamais je ne t'ai trouvé mieux.

— Est-ce bien vrai? Dis-tu bien ta pensée?

— En peux-tu douter?

« Se peut-il que j'aie été aveugle au point de me faire illusion? » songeait-elle, avec l'accablement des évidences.

— Viens, fit-il.

Elle se sentit prise, se défendit au moment où il l'entraînait.

— Je ne veux pas... Je t'en prie, laisse-moi...

Elle se méprisa, méprisa son charme d'amour en un tel moment. Elle sentit que jusque sur les marges de la tombe il l'eût désirée. De nouveau elle jura de se refuser s'il pouvait être ainsi sauvé.

— Pas maintenant.

Paul la scrutait.

— Tu as un secret que tu ne dis pas.

— Moi? rien.

— Alors c'est que tu me trouves bien bas?...

— Sois tranquille, ajouta-t-il en ricanant, je saurai bien t'avertir à temps.

Il fut à ses pieds, amoureux et suppliant. Le grand désir passa... « Mais c'est horrible, pensait-elle ensuite, la dernière des femmes n'eût pas fait cela... » Elle le quitta, se jeta dans le fiacre qui l'attendait, et là, subitement, elle était prise d'une crise de sanglots.

CHAPITRE XXVI

Paul lui écrivit : le médecin lui défendait de sortir; il la priait de venir chez lui. Elle remarqua tout de suite l'altération de ses traits : une semaine avait suffi pour le vieillir de dix ans. Il était étendu sur le divan. Elle lui prit la tête et à deux mains la tint appuyée dans la chaleur de sa vie. Elle sentit ainsi lui passer au cœur les secousses de sa toux qui parfois ressemblait à un aboi : sa souffrance fut infinie. Tout à coup, il relevait le visage ; elle ne put maîtriser un mouvement.

— Va, dit-il, je l'ai bien vu... Tu ne me donneras plus le change, cette fois.

Il pesa sur ses poings, fit un effort pour se dresser.

— Ah! dit-il sourdement, tu es belle, tu es jeune, tu es jolie, toi, pendant que moi, je m'en vais... Ne me dis rien, c'est inutile... Je sais où j'en suis... Encore une couple de mois et maman pourra commander sa robe noire... Quant à toi...

— Moi, dit-elle en riant, la mort dans l'âme, je me ferai faire une toilette fleurie de roses...

— Pourquoi pas si tu as ce jour-là quelque bal où montrer ta gorge et tes épaules...

— Assez! dit-elle en tombant à ses pieds... C'est là un jeu atroce.

— Mais non... le jeu de la vie et de la mort, simplement.

Il fut épouvanté lui-même de la haine qu'il éprouvait en ce moment pour elle.

D'un visage presque souriant, elle lui dit le mot très doux qui pardonnait :

— Tu auras beau faire, tu ne me décourageras pas de t'aimer.

Une lumière aussitôt déchirait la nuit furieuse qui était en lui; sa sensibilité se délia.

— Ah! Madeleine, ne plus souffrir... S'en aller pendant qu'on est aimé encore...

— Tu m'oublies donc, moi qui ai un enfant et ne pourrais te suivre!

Il était retombé sur le divan et lui avait noué les mains autour de la taille. Il demeurait perdu comme en songe.

— Mourir? Non, dit-il enfin, mais fuir ensemble, aller là-bas aux îles où il fait chaud... La chaleur, le soleil! Est-ce que ce n'est pas la loi du monde sensible, comme l'amour est pour l'homme le cœur de la vie?...

Elle le sentit échappé aux ombres; il avait rebondi par-dessus les clôtures de la mort jusqu'aux jardins fleuris de l'éternelle joie promise aux amants longtemps malheureux. La tête roulée dans son épaule, il suivait, en paroles lentes, la vision heureuse.

— Au bord des eaux bleues, sur un rivage de fleurs et de parfums, connaître enfin l'ivresse de vivre, Madeleine... Ne plus jamais être séparés et vivre, vivre, vivre à deux... loin du monde, des tracas, de la réalité horrible... Nous aurions là une petite maison dans les roses, une maison qui regarderait la mer... la maison du bonheur. Nous emmènerions Paulette, maman aussi, si tu voulais. Elle vendrait ses petites terres... Moi je travaillerais, j'écrirais. Je ne serais pas gêné pour nous assurer à tous la vie... Dis, le veux-tu? Jure-moi.

— Oui, je le jure, dit-elle sincèrement, emportée d'un élan poignant.

Des jours mauvais suivirent. Il eut des crises de découragement morne où il demeurait détaché de tout, étendu sur le divan, les mains en croix à la poitrine. Il ne sortait de son état d'accablement que pour pleurer pendant des heures, en gémissant avec de petits cris d'enfant. Mme Larue, qui ne le quittait plus, inclinait son grand visage impassible et lui passait un mouchoir sur les yeux.

— Maman... maman...

Il l'attirait, lui roulait son front entre les épaules, d'une peine tendre et puérile... Le premier âge de la famille se reformait dans ce groupe de la mère et du fils unis par la douleur, comme au temps où entre les mamelles qui l'avait nourri, elle berçait ses petites fièvres enfantines.

— Ce n'est rien, mon fi, mon cher fi, cela se passera... Toine et moi, nous prions tous les jours le bon Dieu pour toi.

Et c'était vrai : tous les matins, la vieille servante partait entendre la messe basse à l'église du quartier. De son argent, elle achetait un petit cierge qu'elle brûlait devant l'autel de la Vierge. Mme Larue pendant ce temps lisait les prières chez elle.

— C'est cela, oui, prie le bon Dieu, disait-il en souriant.

La bonne émotion d'ailleurs s'en allait vite. Il demandait à sa mère de le laisser: il voulait être seul, en un besoin cruel d'oubli. Il goûtait une joie précieuse à souffrir d'un abandon universel qui se refermait sur lui, comme dans les hautes herbes d'un cimetière de village, des pas venus à la suite d'un convoi funèbre. Alors il se reprenait d'une irritabilité sèche et violente. Une révolte montait, des blasphèmes contre la vie et la nature. Ah! qu'il haïssait Madeleine dans ces moments! Et puis il se trainait jusqu'au tiroir où il cachait ses portraits. Il les prenait tous, les regardait l'un après l'autre longtemps, leur souriant comme autrefois.

— Amie, délicieuse amie... toute ma vie.

Lentement, pendant des minutes, il redisait son nom, d'une joie infinie. Il portait ensuite les portraits à sa bouche, les couvrait de ses baisers : il croyait les sentir frémir sous la pression de ses lèvres.

— Madeleine... Madeleine, appelait-il.

Si quelqu'un arrivait, il les cachait sur sa poitrine, à l'endroit où son cœur avait toujours si terriblement battu pour elle.

— Personne ne se doute qu'elle est là vivante, sur ma peau, soupirait-il avec un secret plaisir.

Mais bientôt une obsession le lassait, l'accablait : il se tourmentait d'efforts pour ne plus penser à elle. Dans le silence de la chambre, il la suppliait :

— Chère Madeleine, ne vois-tu pas que tu me tues?

Un jour qu'elle lui apportait un grand bouquet de lilas, il le lui arracha des mains.

— Cruelle, me crois-tu donc insensible à l'ironie d'une telle offrande? Tu m'apportes le printemps à moi qui me meurs... Va, je t'ai en horreur autant que ces fleurs elles-mêmes.

— Tu oublies donc, s'écria-t-elle, que c'est aujourd'hui l'anniversaire de notre amour... Ici-même, sur le divan que tu jonches de ces lilas lacérés, nous nous aimâmes pour la première fois!

— Jour funeste... Jour à jamais malheureux!

— Ah! gémit-elle, que t'ai-je fait pour que tu me tortures ainsi?

Aussitôt il lui demanda pardon, et d'une tendresse infinie, il lui disait :

— Viens là... prends ma tête contre toi,

laisse-la un peu de temps sur ton sein... L'orage passera... N'es-tu pas pour moi le refuge et la paix? Vois, déjà l'orage est loin... C'est encore une fois le beau ciel qui est revenu.

Il eut une heure d'effusion exaltée où il se reprit à l'espoir, à la vie : il redevint le jeune, ardent et sensible amant des commencements de leur amour.

— Tant que tu es là, je revis, la jeunesse me revient à flots .. Toi seule, amie, peux me guérir... N'es-tu pas pour moi toute la vie? Ah ! que tu es jolie ! que cette robe te va bien!

Il lui prenait longuement les mains, ne la laissait pas partir.

— Chaque fois que tu t'en vas, c'est pour toujours... Ne reste pas longtemps sans revenir, cette fois : il faut bien que tu t'habitues au jour ou tu ne partiras plus.

Du seuil, la main au bec-de-cane, elle s'attardait à le regarder, lui souriait, levait le doigt.

— Pas d'imprudences!

— Non... Je veux guérir... Je le veux... pour toi !

Un repos absolu lui fut ordonné. Il passait

les jours allongé sur le divan, des coussins tassés sous les épaules.

Par les fenêtres ouvertes et qui ne se refermaient plus, même la nuit, entraient les bruits de la ville, la rumeur des petits ménages, la chanson des mères berçant des enfants. Il n'entendait rien, les sens morts à tout ce qui n'était pas la guérison. Sa vie l'intéressa seule dans l'universalité des vies : elle lui monta aux yeux, ardente, guerrière, lui dilatant les pupilles, brûlant d'un feu noir sous le froncement de ses sourcils. On sentit le grand combat, la lutte des puissances au bord de l'inconnu. Le médecin, après l'y avoir encouragé, s'effraya de cette volonté trop tendue qui lui raidissait l'âme jusqu'à la casser. Il lui recommanda moins d'âpreté, un abandon plus docile à la nature. Paul s'impatientait, disait d'un claquement de langue :

— Laissez donc, je veux vouloir...

Et ce mot qu'il ne cessait de se dire à lui-même, quelquefois, derrière les portes refermées, montait, déchiré par la toux comme un défi sous le genou d'un ennemi.

— Je veux... Je veux...

Il ne semblait plus penser à Madeleine. Elle, cependant, venait presque tous les jours.

— Chéri...

Elle s'asseyait près du divan. Elle lui prenait la main qu'il lui abandonnait un peu de temps; mais bientôt il la lui retirait, et, les mains en croix sur la poitrine, s'immobilisait dans son attitude rigide. Elle eut l'obsession du terrible geste funèbre des morts entre les cierges de la veillée. Elle s'efforçait de sourire.

— Autrefois, c'était toi... Ah! comme tu les lui baisais ses mains, à la petite poupée... Maintenant c'est mon tour... Je suis une maman qui a deux enfants à dorloter.

De nouveau elle lui prenait les mains, les baisait comme au temps de l'amour, longuement, pour avoir un prétexte à les garder entre les siennes.

Paul, les dents serrées, l'étudiait d'un regard aigu.

— Tu ris... Comme tu dois être triste! dit-il.

Une fois qu'elle arrivait sur la pointe des pieds, croyant qu'il dormait, il ouvrit les yeux :

— Que viens-tu faire ici? Viens-tu voir où j'en suis?

Doucement elle lui demanda :

— Veux-tu que je m'en aille?

— Oui, c'est cela, j'aime mieux être seul.

Ah cette fois c'était bien fini! La grande ombre l'avait touché au cœur; elle le sentit déjà mort dans cette mort de leur grand amour! Elle sortit, dut s'appuyer au mur, défaillante, sans force pour arriver jusqu'à la rue.

Tout à coup, dans le silence de la maison, une porte s'ouvrait : Mme Larue fut devant elle; c'était la première fois que le hasard les faisait se rencontrer. Madeleine eut un cri, tandis que Mme Larue, surprise comme en faute, toute raide, s'effaçait contre le mur pour la laisser passer. Il y eut alors de la part de Madeleine une chose très belle, à laquelle jamais ni l'une ni l'autre n'auraient pu penser. Elle fléchit le genou :

— Oh! Madame...

Elle ne trouvait rien autre chose à dire, et, ayant pris la robe de Mme Larue entre ses mains, elle la portait à ses lèvres.

— Mon pauvre fi! gémit celle-ci.

Elle avait tiré son mouchoir, et elle qui, depuis longtemps n'avait plus pleuré, maintenant avait un petit sanglot sec comme un hoquet.

Elle se moucha, aperçut Madeleine à ses pieds.

— Levez-vous, Madame.

Un râle leur arriva, le déchirement d'une toux par delà la porte. Madeleine tressaillit, resta tournée vers la chambre, son cœur arrêté. Mme Larue leva la main vers le ciel sans rien dire. Et puis, d'une politesse un peu cérémonieuse, elle la faisait entrer dans le petit salon. Toutes deux s'assirent l'une devant l'autre. Madeleine, toujours, croyait entendre le grelottement de la toux derrière la porte.

La mère, toute droite dans son fauteuil, tenait son front penché vers le tapis. Madeleine avait une douceur à pleurer sans bruit près d'elle. Soudain, dans le silence froid de la pièce, elles s'aperçurent; elles ne s'étaient pas encore regardées jusque-là. Madeleine eut un saisissement à voir ce grand visage dur, si différent de celui qu'elle lui croyait. Mme Larue, sans un pli aux joues, étudiait la femme qui lui avait pris son fils. Elles se jugèrent, et aucune des deux ne parlait. Madeleine avait mis, ce jour-là, pour faire des visites, une de ses toilettes les plus claires. Elles se regarda dans la glace, vit les plumes roses de son chapeau dans les demi-teintes de la pièce; et une petite honte lui venait près de la mère tout en noir.

Cinq heures sonnèrent et lui firent cinq blessures au cœur. « Mon pauvre chéri, il faut bien que je te quitte », se dit-elle comme s'il eût été là, comme elle le lui avait dit si souvent autrefois, en entendant sonner la même heure par-dessus leurs baisers. Et c'était, comme alors, l'éternelle visite à faire, le monde, la vie qui se rappelaient à elle. Elle se tamponna les yeux avec son tortillon de mouchoir parfumé. Toutes deux presque en même temps se levèrent. Elles se retrouvèrent droites l'une devant l'autre comme dans le corridor, tout à l'heure, mais l'émotion était passée.

Mme Larue, impassible, sans regard, attendait qu'elle parlât. Madeleine chercha un élan. Elle ne put rien trouver, l'âme gelée, à bout de force. Elle tendit sa main restée gantée.

— Oh! Madame! merci... Si vous saviez comme je suis malheureuse...

— Madame...

Les lèvres longues et minces de Mme Larue se refermèrent comme sur un secret. La mère aussi était malheureuse; mais sa douleur n'éprouvait pas le besoin de parler. Madeleine eut le sentiment que ses gestes à elle étaient compassés et qu'elle ne ressentait rien, rien.

— Mon Dieu! j'étouffe, pensa-t-elle en faisant un pas très vite.

Elle avait hâte d'être dehors. Mais encore une fois le râle montait du fond de l'appartement. Elle se retourna.

— Oh! oh! fit-elle secouée d'un long frisson.

— Oui, dit sèchement Mme Larue, depuis l'autre jour ça ne finit presque plus.

CHAPITRE XXVII

Un matin, on remettait à l'adresse de Mme Cormont un petit paquet; elle reconnut l'écriture de Paul et monta l'ouvrir dans sa chambre. C'était un mouchoir maculé de rouge, le même mouchoir qu'elle lui avait envoyé arrosé de ses larmes. Un billet l'accompagnait. « Tu m'as donné tes pleurs, voici mon sang. »

Elle devina qu'il l'avait pris à ses lèvres, tout chaud et empoisonné. Une seconde, elle regarda avec stupeur le mouchoir, puis d'un mouvement de révolte et de colère, elle le jeta à terre devant elle.

— Oh! cria-t-elle affolée, se cachant la tête dans les bras.

il sembla, en lui envoyant cette chose de sa vie, avait voulu lui reprocher sa mort. Elle vit toute sa haine, elle sut que des deux elle seule aimait encore. Et c'était comme tout son sang à elle-même qui lui sautait à la gorge, dans le saisissement et l'effroi des taches dont se poissait la batiste.

Elle ne voulut plus rien regarder; elle se laissa tomber dans un fauteuil, resta longtemps hébétée, toute froide, sans penser. Et puis, du fond d'elle-même montait une idée, une idée qui jamais ne lui était venue : après tout, lui parti, ce serait pour deux la délivrance. « Mais c'est affreux, songea-t-elle; moi qui donnerais ma vie pour lui! »

Elle se leva, se mit à marcher dans la chambre; et puis elle faisait jouer le robinet; l'eau tournoyait. D'un mouvement inconscient, toute frémissante, avec un dégoût d'elle-même, son peignoir tombé, elle s'épongeait nerveusement.

— Ah! mon Dieu! Mon Dieu, disait-elle toujours, de la voix machinale des grandes crises.

Elle sonna la femme de chambre, se fit apporter des costumes :

— Non pas celui-là... N'importe lequel, mais un autre plus foncé... Vite, je suis pressée.

Elle n'avait plus qu'une pensée, prendre une voiture, le voir ; et elle se laissait coiffer, habiller, sa vie déjà partie là-bas, avant elle.

— Dépêchez-vous, voyons...

— C'est que Madame ne sort jamais si matin.

— Maintenant un chapeau... pas de plumes.

— Madame va voir un parent malade ?

Elle tressaillit, se jeta de la poudre sur le nez, les joues, autour des yeux, à coups pressés de sa houppe. Elle fixait ensuite les épingles dans son chapeau.

« Pourvu que je trouve tout de suite un fiacre », pensait-elle.

Il en passa un.

— Madame est là ? demandait-elle à Toine qui lui ouvrait.

— Not'dame est sortie... Elle est allée faire son marché comme sur l'ordinaire... J'vas à voir à vous m'ner : s'pourrait qu'i dorme, not' cher Monsieur.

— C'est cela, oui, bonne Toine... Dites que c'est moi, que je ne le dérangerai pas

longtemps, que je tiens absolument à le voir… J'attendrai ici… Allez vite.

Toine glissa dans ses socques ; mais déjà Paul avait entendu la voix de Madeleine et criait :

— C'est elle, Toine? Oh! oui, qu'elle vienne ! Qu'elle vienne !…

Elle entrait sur la pointe des pieds. Elle fut une vision de joie et d'été dans l'ampleur d'un grand bouquet de roses qu'elle tenait dans son bras. Il entendit le froissement de ses jupes ; et aussitôt il se levait sur un coude, se tournait vers elle de tout son buste. Un immense bonheur amollissait la fièvre de ses sclérotiques, dans la maigreur brûlante de son visage. Il regarda, ébloui, les roses.

— Oh ! la vie, la vie !

Elle, toute pâle, remuée d'angoisse, de crainte, de joie, souriait à la fois et pleurait.

— Chéri… chéri !

Elle ne savait plus s'il l'avait haïe ; elle savait seulement qu'elle l'aimait toujours du même amour.

Elle disposa les roses sur une chaise, ôta son chapeau, déchira avec les dents ses gants pour être plus vite à lui ; et il lui ouvrait ses bras. L'effort le fit retomber ; elle

se mit à genoux près du divan ; il put ainsi la reprendre contre lui.

— Pardon ! ô pardon !... J'étais fou, c'était la première fois... J'ai cru que j'allais mourir sur l'heure. Et alors une rage m'a pris... J'ai vu rouge... C'est après seulement que j'ai eu le sentiment d'avoir commis une mauvaise action..., une lâcheté, oui...

Elle lui toucha la bouche :

— Tais-toi, c'est passé... Mais tout de même, ah ! mon chéri, jamais tu ne sauras ce que j'ai souffert dans cette minute horrible !

Paul était retombé ; il secoua la tête, lui caressa les cheveux de ses longues mains pâles. Et, avec un grand calme, il lui disait :

— C'est que..., je puis bien te le dire maintenant, il n'y a plus d'espoir... Ma pauvre Madeleine, je partirai bientôt !

— Tais-toi !... Je ne veux pas !... Tu ne partiras pas sans moi !

Elle eut une crise de sanglots ; et à son tour elle l'avait pris dans ses bras ; elle se roulait dans sa poitrine, baisait ses habits, d'une frénésie de douleur, criant toujours :

— Non, non, je ne veux pas !...

Paul, avec l'air détaché des malades sui-

vant leur idée, attendait que ce grand éclat fût passé et puis disait :

— Vois-tu, il n'y a rien à faire à cela... Je meurs de ma vie... Je t'ai trop aimée, Madeleine...

Il ne la regardait plus, fixait devant lui des yeux vitreux. Par moments il se passait la langue sur ses lèvres sèches, avec, ensuite, de petits crachotements dégoûtés, comme s'il y retrouvait l'âcreté iodurée du sang. Elle s'abandonna, tassée sur ses reins, les mains molles et traînant à terre, rebondissante à la secousse nerveuse, automatique de ses sanglots épuisés. Un silence comme une porte retomba. Elle avait mis son mouchoir entre ses dents ; elle fut ainsi bien plus terriblement muette. Et lui semblait l'écouter se taire derrière un bâillon.

— Mais crie donc, fit-il à la fin... On n'entend plus que le temps... le temps qui ne cesse pas de marcher... Madeleine, pourquoi te tais-tu ?... Ah ! oui, c'est que tu sais bien, toi aussi, qu'il n'y a plus rien à faire, que tout est fini... Parle, je t'en supplie, dis quelque chose... C'est horrible, ce silence...

Là-dessus, il l'attirait, s'accrochait à elle

du tâtonnement épars de ses doigts à ses épaules et à sa taille.

— Je ne veux pas, ne me laisse pas partir... Je suis trop jeune, je t'aime trop... O Madeleine, retiens-moi, j'ai si peur !

— Mais tu ne partiras pas... Est-ce que je pourrais vivre sans toi ?

Elle se haussa sur ses genoux, lui tendit sa bouche; mais il retirait la sienne, détournait la tête :

— Ne m'embrasse pas... Tu as une enfant!

Elle eut le cri de l'amour.

— Mais, toi, n'es-tu pas mon amant?

La passion se réveilla; il lui prit follement la tête et la couvrit de baisers. Leurs lèvres se joignirent : à longs traits il y but la vie; elle y buvait la mort.

Il sembla vivre toutes les heures passées dans l'heure merveilleuse.

— Oui, tu es mienne. Rien ne nous désunira... Qu'importe ma vie, puisque j'ai ta vie à toi!... O mort! frappe, emporte-moi tout de suite, sa bouche sur ma bouche.

Une sensibilité redoutable l'exaltait. Dans l'amour, la fièvre, il eut une minute d'énergie suprême qui lui rendit la beauté jeune et emportée des premiers temps de leur amour.

— Te rappelles-tu l'omelette au lard chez la paysanne? Quel joli jupon de soie rose, brochée de fleurs de pêcher, tu avais ce jour-là! Tu disais : « Jamais je n'ai mieux déjeuné... Il me faudrait si peu de chose pour vivre avec toi. » Dis, l'as-tu toujours, ton jupon rose? Promets-moi de le mettre quand tu reviendras.

Soudain elle vit se décomposer son visage; une angoisse lui révulsa les yeux; et il n'avait pas le temps de saisir son mouchoir: le flot jaillit.

Elle perdit la tête, courut à la porte.

— Toine! Toine!

Celle-ci arrivait et lavait avec l'éponge le jet rouge sur le divan et les habits. Elle lui mouilla ensuite d'eau de Cologne les coins de la bouche, les tempes, le nez, dans un simulacre de toilette funèbre qui tordit le cœur de Madeleine debout, hébétée, sans forces, les mains croisées.

La mort avait passé et ne s'en allait pas tout à fait. Paul était retombé, inerte, les yeux fermés, un creux profond aux joues où bridait la peau, sa maigre poitrine soulevée de râles précipités qui lui sculptaient les côtes.

Machinalement Madeleine avec son mou-

choir se purifiait les lèvres ; et puis, comme si Paul fût mort réellement, elle commença de dire des prières, d'un claquement de salive léger à la bouche, dans le grand silence de la chambre. Elle ne se rendait plus compte de ses actes.

La porte était restée entr'ouverte; elle entendit un pas qui venait. Elle tourna la tête, eut un saisissement en voyant s'approcher la grande silhouette noire de Mme Larue. Celle-ci entra, lui fit un salut, vit l'éponge, la cuvette ensanglantée. Elle devina le drame et alla vers le divan, droite, sans une parole.

— Maman ! dit Paul qui la sentit près de lui et ouvrit les yeux.

— Oui, mon fi, c'est moi, ta maman.

Il lui tendit la main et elle la gardait humide, glacée, dans la chaleur des siennes. Madeleine, restée debout au chevet, eut le sentiment que c'était elle qui aurait dû être là, près de lui, le réchauffant de sa vie jusqu'au bout.

Déjà, dans l'hallucination des ombres, il semblait l'avoir oubliée. Il demeura assez longtemps immobile, étendu de son long, dans une grande paix. Mme Larue toujours lui tenait les mains dans les siennes. Le vent, par la fenêtre ouverte, glissait jusqu'au bou-

quet glorieux sur la chaise : toute la chambre fut pleine de leur odeur. Tout à coup, dans le silence lourd et chaud, un cœur de rose se défit. Il l'entendit rouler et ouvrit les yeux.

— Otez-les... Je ne veux plus les voir, cria-t-il.

Les roses qui avaient été sa joie autrefois, qu'il aimait tant au temps de la robe rose!

Mme Larue, en emportant le bouquet, passa devant Madeleine et ne la regarda qu'un instant, d'un œil presque sans expression, mais où Mme Cormont vit le triomphe de la mère. Elle fut un instant seule près de Paul.

— Au revoir, mon chéri, dit-elle en lui baisant le front.

Il la regardait en souriant, mi-endormi. Et un mot doucement lui venait aux lèvres :

— Petite poupée...

CHAPITRE XVIII

— Madame, laissez-moi l'embrasser une dernière fois...

La mère, toujours impassible, les yeux seulement plus enfoncés aux creux noirs des orbites, sans un mot s'était écartée du lit.

Madeleine alors à petits pas lents était revenue jusqu'à lui; elle l'avait longtemps regardé, le visage tout près du sien, la bouche ouverte, aspirant l'illusion de son souffle. Elle était toute glacée au dedans, avec le tremblement d'un grand frisson qui ne finissait pas.

Elle crut qu'elle allait mourir aussi : elle fit mentalement une prière.

— Mon Dieu! ayez pitié de moi... j'ai un

mari et une enfant... Si j'ai péché, que du moins ils ignorent combien je fus coupable. Accordez-moi la grâce, Seigneur, de ne mourir que chez moi.

Ensuite, en fermant les yeux, comme quand il lui prenait la bouche, elle avançait les lèvres et se mettait à baiser son front, ses paupières, ses joues. Elle ne savait pas qu'elle s'était couchée sur lui, les seins écrasés contre sa poitrine. Dans le désordre de la mort, celle-ci était restée demi-nue sous l'écartement de la chemise.

— Paul... mon Paul, disait-elle sans fin.

Mme Larue apporta les draps. Toine dans la commode prit une chemise empesée. Madeleine reconnut une de celles qu'elle lui avait achetées récemment. Elle aimait lui voir le luxe d'un linge délicat comme le sien. Elle eût voulu les aider à l'ensevelir dans cette chose venue d'elle et qui lui resterait pour l'éternité. Cette idée tout à coup lui tournant le cœur, elle eut une crise de sanglots : elle n'avait pas pleuré jusque-là. Maintenant toutes deux près du corps attendaient.

Elle tomba à genoux, les mains jointes par-dessus les draps et une seconde encore, elle restait là, priant pour celui qui l'avait si

follement aimée et qui, à peine refroidi, déjà n'était plus à elle.

Mme Larue du doigt lui toucha l'épaule. Elle tressaillit, se releva. Elle avait vaguement conscience que, lui parti, elle n'était plus rien dans cette chambre où, sitôt qu'elle lui arrivait, il l'enveloppait de sa grande caresse charmée qui lui donnait les affres d'une petite mort délicieuse.

Elle eût voulu trouver une parole; ses lèvres s'ouvrirent; elle dit seulement :

— Madame...

Et puis elle s'inclinait profondément devant Mme Larue et quittait la chambre en glissant comme une ombre, les mains tâtonnantes devant elle.

Elle revint le lendemain, à la tombée du soir, après les dernières visites d'amis. Elle demeura longtemps devant le lit, agenouillée, immobile, disant les prières. Elle ne cessait pas de regarder son visage redevenu beau à travers le calme énorme de la mort. Cependant le pli amer des joues n'avait pas disparu par delà la vie et semblait éterniser sa souffrance. Comme elle l'avait fait souffrir ! Comme elle s'en voulait d'avoir été frivole et légère à côté de ce grand amour !

Mme Larue une seconde la laissa. Aussitôt.

avec une volupté funèbre, elle lui baisait la bouche qui l'avait elle-même tant baisée, les yeux qui insatiablement s'étaient émerveillés d'elle, la poitrine où son cœur avait dû mourir avant le reste pour avoir battu d'une force surhumaine. Tout cela, les grands frissons, les désirs, toutes les folies de leurs trois années d'amour, était là, dans l'allongement rigide de ce corps qui avait été jeune, ardent et souple comme une vigne, avec la floraison des baisers et des caresses à la bouche et aux mains, et qui maintenant, aux terreaux pourris de la mort, germait pour la décomposition finale. En s'en allant elle ne pouvait chasser de ses narines l'odeur subtile, empoisonnée, respirée avec la senteur des cires.

Quand tout fut fini, elle s'étonna de se retrouver encore vivante, avec un grand trou vide au cœur de sa vie. Elle faisait les gestes qu'elle avait toujours faits. Elle allait chez la couturière comme par le passé; elle eut pour le monde les mêmes jolis yeux de poupée où il avait tant regardé jouer les petits sables d'or. Et seulement elle ne se sentait plus vivre. Paulette elle-même lui était devenue indifférente. Ce fut celle-ci qui la première s'aperçut que ses cheveux avaient

blanchi aux tempes. Elle ne l'avait pas remarqué. Elle sourit, en conçut un bonheur mélancolique. « Je porterai du moins son deuil en blanc », pensa-t-elle.

Elle n'avait pas eu à se plaindre de son mari. Cormont, pour l'ancien stagiaire et l'ami, manifesta des regrets décents. Il avait été un des trois orateurs à la mortuaire : Madeleine n'avait pas même songé à l'en dissuader. Tout ce jour-là, elle était restée en proie à un terrible désespoir. Il ne sut pas qu'elle avait voulu demeurer jusqu'au bout dans la chambre, près de la bière. Elle l'avait embrassé une dernière fois à travers les ais de chêne et les boulons de cuivre... Puis les hommes étaient venus : on avait cloué des tentures, posé les tréteaux, allumé les lampadaires. Toine l'avait fait monter dans un fiacre : elle avait passé une après-midi d'agonie chez la bonne Angèle.

Quand elle était rentrée, Cormont l'avait embrassée.

— Je sais que tu l'aimais bien... Eh bien, que ce te soit une consolation, tout s'est bien passé... Beaucoup de monde, tout le barreau... Moi, j'étais en voix.

Il était content de l'effet de son discours.

Paulette, elle, pendant deux jours, s'était

tenue repliée dans son mystère de petite âme obscure. On ne sut jamais ce qu'elle avait pensé... Elle regardait curieusement sa mère, et, comme il lui était venu une petite irritation de la gorge depuis un peu de temps, quelquefois elle toussait. Mais le troisième jour elle alla chercher toutes ses poupées : elle les embrassa longtemps, et puis, avec un rire sauvage, elle se mit à leur casser la tête contre le mur : « Je ne veux plus aimer que maman », criait-elle à chaque tête qu'elle cassait. Quand le massacre fut fini, elle s'assit au milieu des débris et se mit à pleurer toujours plus fort, la tête roulée dans leurs petites robes.

Madeleine reprit sa vie sans pouvoir se reprendre à la vie ; elle alla en visites, changea de toilettes, fut de toutes les fêtes comme s'il était toujours là, à l'attendre, l'oreille tendue au roulement des fiacres dans la rue. On remarqua seulement qu'elle, qui aimait les plumes roses à ses chapeaux, en avait changé la couleur. Elle avait retrouvé dans ses mises-bas les restes du jupon à fleurs de pêcher dont il lui avait parlé si amoureusement, un peu avant la fin. Avant de se coucher, elle les retirait de l'armoire et les étendait sur son lit. Elle n'eut plus que la nuit pour pleurer ; elle

pleurait souvent jusqu'au jour. Elle avait toujours son affreuse toux dans les oreilles ; sans le savoir, quelquefois elle toussait comme lui. Elle eût voulu dormir toute une semaine, pour ne plus l'entendre du fond de sa grande lassitude d'âme et de corps. Elle pensait : « Être un peu morte à côté de lui ! »

Angèle, toutes les semaines, allait pour elle renouveler les gerbes de fleurs sur la tombe... Leur vieille amitié s'était faite plus tendre. La petite maîtresse de piano eut des soins vraiment attendris pour cette douleur d'une amie.

Madeleine n'avait plus revu Mme Larue : elle sentit que la mère farouchement avait replié sur elle-même un des plis du suaire où de ses vieilles mains courageuses elle avait pour jamais couché l'enfant de son adoration et de ses espoirs. Madeleine l'avait plainte et l'avait jalousée : elle était la famille qui à ses bras d'amante avait arraché l'homme qui était sa vie. Elle se rappela qu'une fois Paul lui avait dit :

— Qui sait ? Peut-être il arrivera un moment où la famille voudra te reprendre à moi, toute chaude encore de nos baisers, où elle brisera nos deux cœurs pour les offrir en holocauste à l'ordre social.

C'était sa mère, à lui, qui l'avait repris.

Puis le temps fit son œuvre : la part de vie qu'elle lui avait donnée commença à se ressouder à l'autre, à celle qui était sa vie régulière d'honnête femme. Elle fut plus près de son mari et de sa fille ; sans rien perdre de sa douleur, Madeleine se vit moins malheureuse. Elle éprouva vaguement, à ne plus être obligée de toujours mentir, une impression d'allégement. Des choses mortes en elle se réveillèrent ; son cœur, comme un caïeu au fond d'un pot, se remit à germer aux petites joies médiocres, aux vanités, à la vie qui remontait. Sa dévotion aussi avait augmenté ; elle priait surtout pour le repos éternel de Paul ; elle commença à le sentir moins mort en elle ; la funèbre image s'estompa ; elle le revit tel qu'elle l'avait aimé aux belles heures et tel qu'elle voulait l'aimer toujours. Elle eût connu ainsi un état d'esprit apaisé si la santé de Paulette n'avait aggravé ses inquiétudes. Vers le milieu de l'hiver, elle frissonna de l'entendre tousser comme toussait Paul.

Le médecin avec prudence s'enquit s'il n'y avait pas eu de malades dans l'ascendance.

Madeleine resta morte une seconde.

— Docteur...

Elle le fit passer dans la chambre voisine.

— Je vous en supplie, dites-moi tout... C'est vrai, ma fille a eu autrefois une personne... oui, une gouvernante... quelqu'un qui a fini par cela.

— Pardonnez-moi la question : est-ce que cette personne avait l'habitude d'embrasser l'enfant ?

— Oui, oui, elle l'embrassait..., elle l'embrassait même souvent.

Le médecin eut un geste de la main dans le vide.

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 8073.



DERNIÈRES PUBLICATIONS

ANDRÉ BEAUNIER
Picrate et Siméon . . . . 1 vol.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER
Des Passions de l'Amour . . . . 1 vol.

GEORGES BOURDON
En écoutant Tolstoï. 1 vol.

FÉLICIEN CHAMPSAUR
L'Orgie Latine . . . . 1 vol.

PHILIPPE CHAPERON
Le Marchand d'Espoir. . . . . 1 vol.

JULES CLARETIE
Profils de Théâtre. 1 vol.

MICHEL CORDAY
Les Frères Jolidan. 1 vol.

LÉON DAUDET
La Déchéance . . . . 1 vol.

CLAUDE FERVAL
Vie de Château. . . . . 1 vol.

GUSTAVE GEFFROY
L'Apprentie. . . . . 1 vol.

CHARLES-HENRY HIRSCH
La Demoiselle de Comédie . . . . 1 vol.

JULES HURET
En Amérique : De New-York à la Nouvelle-Orléans. 1 vol.

PIERRE LOUŸS
Les Aventures du Roi Pausole . . . . 1 vol.
Sanguines. . . . . 1 vol.

MAURICE MAETERLINCK
Le Double Jardin. . . . . 1 vol.

CATULLE MENDÈS
Le Carnaval fleuri. 1 vol.

OCTAVE MIRBEAU
Farces et Moralités . . . . 1 vol.

FRANÇOIS DE NION
Dames éphémères. 1 vol.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE
Marie Donadieu . . . . 1 vol.

ÉDOUARD ROD
Un Vainqueur . . . . 1 vol.

ÉMILE ZOLA
Vérité . . . . 1 vol.

ENVOI FRANCO PAR POSTE CONTRE MANDAT

15867. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.



